


FONDO PIZZOFALCONE
NAZIONALE
BIBLIOTECA
B. Prov.
VIII
24
VITT. EM. III
NAPOLI
OTECA PROVINCIALE
Palchetto
Num.° d' ordine

ŒUVRES

POSTHUMES

DE THOMAS.

ŒUVRES

POSTHUMES

DE THOMAS,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE;

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez DESESSARTS, Éditeur et Libraire, rue du Théâtre-Français, n°. 9, au coin de la place.

An X (1802).

DISCOURS

PRONONCÉ A LA RÉCEPTION

DE

L'ARCHEVÊQUE DE TOULOUSE,

le 6 septembre 1770,

PAR THOMAS,

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

MONSIEUR,

Les dignités et les titres ont toujours eu droit à nos respects, mais n'ont pas toujours droit à nos suffrages. Dans un corps libre, et dont le premier devoir est d'honorer les lettres, le talent seul et sans autre distinction, seroit préféré à la dignité, qui n'auroit de mérite qu'elle-même. Tel a été et tel sera en tout

temps l'esprit de l'Académie françoise. Pour qu'elle se fasse honneur d'adopter les titres, il faut donc qu'ils soient relevés par les lumières. Vous nous apportez ce double avantage, Monsieur. Destiné de bonne heure aux premières places de l'église, vous avez senti que les lumières qui ne sont qu'un ornement pour d'autres, devenoient pour vous un besoin ; qu'un esprit cultivé sait beaucoup mieux assujettir les passions, et diriger au bien la force ou la foiblesse des hommes ; et que dans un siècle où quelquefois on voudroit faire un crime de l'art de penser, il vaut encore mieux acquérir que calomnier les connoissances.

Il n'est que trop ordinaire que les talens manquent aux places ; vous avez mérité et justifié les places par les talens. Nous n'avons pas oublié que vous fûtes l'interprète de la douleur publique, à la mort d'un prince, qui eut de l'humanité, et par caractère et par principes ; fut vertueux sans être dur ; distingua les arts qui instruisent, du luxe qui corrompt ; aima les lettres et les peuples, car ces deux sentimens ne se séparent pas ; eut une grandeur simple pendant sa vie, et une grandeur touchante à

sa mort. Vous ajoutâtes à nos regrets, en nous développant le premier, son ame sensible et ferme, et cet esprit qui se formoit en silence pour le gouvernement. Puissent tous ceux qui auront à régner sur les hommes, s'instruire comme lui ! Puissent-ils imiter un prince qui cherchoit la vérité, comme un homme à qui elle a été long-temps cachée, et comme un prince qui sait qu'une erreur peut faire le malheur d'un siècle !

A l'éloquence de la chaire qui peint les vertus et trace les devoirs, vous en avez joint un autre, Monsieur; appelé par votre dignité dans ces assemblées où une grande province réglant elle-même la levée de ses tributs, balance en même-temps ses devoirs et ses droits; et dans celles où l'un des ordres du royaume forme, sous l'autorité des lois, une espèce d'aristocratie sacrée, libre, quoique soumise au prince, et fixe les secours que l'église, enrichie par l'état, doit aux besoins de l'état; vous y avez plus d'une fois, Monsieur, employé avec succès le talent de la parole.

Ce talent, dans ces sortes d'assemblées, tient au génie des affaires, et c'est un mérite

de plus qui n'est pas toujours uni à celui de l'éloquence. Voir les objets tels qu'ils sont (avantage plus rare qu'on ne pense) et ne laisser troubler sa vue, ni par ses passions, ni par celles des autres ; ne point dénaturer les affaires, en ne les regardant que d'un côté ; voir précisément le but où il faut tendre, ce qui suppose toujours une vue calme et droite ; avoir le courage modeste de préférer les moyens les plus sûrs à ceux qui auroient plus d'éclat ; pressentir les obstacles, et les juger d'avance ; distinguer ceux qui naissent des vices et des intérêts des hommes, et ceux qui naissent du choc inévitable des choses ; combattre les premiers sans colère comme sans mépris, deux sentimens qui ajoutent toujours à la résistance ; combattre les seconds avec la sage lenteur de la nature, qui, pour détruire ce qui lui résiste, n'oppose que le temps à la force ; se défier surtout dans les affaires du pouvoir de l'imagination, qui n'applique souvent que des mesures fausses, parce qu'elle exagère ou rappetisse les objets ; se défier de l'esprit de système, qui généralise trop les maximes et les règles, et ne calcule point assez le mouvement des hommes et des

choses, qui varient sans cesse; se défier même de l'étendue de ses vues, qui tendroit à créer des machines trop vastes, et préféreroit la gloire de combiner à celle de réussir; enfin, en traitant avec les hommes, avoir la mesure précise de tout, et du degré de force qu'il faut appliquer à chaque objet; tel est en général l'esprit des affaires, et tel est le vôtre, Monsieur.

C'est ce qui vous a attiré la juste confiance d'un corps respectable, et dont vous faites partie. C'est ce qui vous a fait associer par le gouvernement, à une de ces commissions délicates et utiles, où l'intérêt de la religion se mêle à celui de l'état.

Mais trop souvent l'esprit des affaires nuit au bonheur. S'il est inquiet, il donne une activité qui tourmente; on a besoin d'être agité, et l'ame se fatigue à chercher le mouvement. S'il est sérieux et ardent, il fait naître des passions tristes; les désirs s'étendent avec les forces; et dans une lutte continuelle, on passe sa vie à espérer ou à craindre. Quelquefois, par l'habitude de voir les hommes de près, il inspire une défiance qui les accuse, et ôte les douces illusions de

l'amitié. Quelquefois ceux qui ont plus de vanité que de talent, étonnés de leurs travaux, conçoivent pour eux-mêmes une admiration qu'on ne partage pas toujours; ils ne se communiquent qu'avec dignité, aspirent au respect par l'ennui, et ne manquent jamais de paroître occupés, pour paroître importans.

Tous ceux qui vous connoissent, Monsieur, savent qu'il ne vous en a rien coûté pour échapper à tous ces piéges. Né avec un esprit facile, les affaires vous occupent sans vous fatiguer.

Vous en écartez non-seulement ce qu'elles ont de pénible, mais même ce qu'elles pourroient avoir d'imposant. Vous les réduisez, pour ainsi dire, à n'être que des choses communes; et pour connoître votre supériorité, il faut presque se défier de vous-même. Mais le genre de talent qui simplifie tout est fort supérieur à celui qui complique tous les ressorts. Le vrai talent est de faire aisément les choses difficiles; et le vrai succès est d'avoir des succès sans efforts.

On sent que de cette disposition de l'esprit, qui, sans s'élever est au niveau de tout, doit naître un caractère égal et qui marche

sans secousses; une ame faite pour le bonheur, un ton sans empressement, comme sans indifférence, et qui, sous l'abandon de la nature, déguise l'heureux talent de penser; enfin, une espèce d'ingénuité franche et libre qui semble ôter à la politique sa réserve, à l'esprit sa recherche, aux manières leur affectation, à la politesse l'orgueil qui humilie par l'attention même à faire disparoître l'orgueil; et si ce genre de simplicité se trouve encore dans un siècle où tout le monde cherche à se prévaloir des avantages qu'il a, et à montrer ceux qu'il n'a pas, cette simplicité sera d'autant plus piquante qu'elle sera plus rare. On sera bien plus surpris de voir la naïveté des manières jointe à la finesse de l'esprit, et une sorte de négligence heureuse, si naturelle, qu'il faut y réfléchir pour s'en étonner.

Vous pourrez peut-être, Monsieur, ne pas vous reconnoître à ce portrait; mais moins vous le reconnoîtrez, plus il sera vrai. Il y a des qualités qui disparoissent, dès que celui qui les a s'en aperçoit, et cette ignorance même sera un nouveau trait à ajouter à votre éloge.

J'ajouterai, Monsieur, au nom de l'Académie, que ces qualités qui vous distinguent ne lui sont pas moins précieuses à elle-même; car, dans ses choix, elle ne pèse pas moins les caractères que les talens. Elle veut pouvoir aimer ceux qu'elle adopte; elle redoute également dans son sein, et la douceur hypocrite, qui caresse et qui trompe, et cherche à nuire en secret, sans avoir même le courage de la haine, et le despotisme que le nom seul d'une juste liberté offense, et qui par foiblesse ayant le besoin de dominer, par une autre foiblesse devient ennemi dès qu'il ne peut être tyran; et l'orgueil insociable, qui distribue avec une hauteur, ou impétueuse, ou froide l'offense et le dédain; et mettant la dureté à côté du talent, peut quelquefois faire haïr le génie. Heureusement, Monsieur, tous ces fléaux sont bannis d'entre nous. Vous trouverez dans l'Académie tout ce qui est déjà dans votre cœur, l'amitié, la paix, une liberté sage. Vous trouverez surtout l'égalité, qui ne blesse que ceux qui ne sont point assez grands pour s'élever jusqu'à elle.

Votre prédécesseur, Monsieur, presque toujours

toujours éloigné de la capitale, et parconséquent de nos assemblées, ne put guère ni donner ces exemples, ni jouir de ces avantages parmi nous; mais nous osons croire que les mêmes sentimens étoient dans son cœur. L'Académie françoise, en adoptant M. le duc de Villars, avoit adopté l'héritier et le fils du vainqueur de Denain, du rival d'Eugêne, osons le dire, du bienfaiteur de Louis XIV : car le grand homme qui sauve un état, n'est-il pas le bienfaiteur du roi qui le gouverne? Il y a des fortunes qui suffisent pour enrichir plusieurs générations; il y a des héritages de gloire qui se répandent sur toute la postérité d'un homme illustre. Les distinctions accordées au fils devenoient un nouvel hommage rendu au père; et le nom du duc de Villars parmi nous, ressembloit à ces images, qui, placées par les anciens dans les portiques ou dans les temples, rappeloient encore le souvenir des héros après leur perte.

Outre cette gloire qui tenoit à son nom, gloire qui peut être un danger comme un avantage, mais qui ne peut jamais être un mérite quand elle est seule, M. le duc de

Villars, dans son gouvernement, s'en est procuré un autre qui étoit à lui. A la tête d'une grande province, il n'a abusé ni de son rang pour opprimer, ni de son pouvoir pour faire plier les lois, ni de la crainte qu'inspire un homme en place pour faire respecter ses caprices. Il a soulagé des malheureux et n'en a point fait, dans un temps où rien n'égale le luxe, si ce n'est la misère, et où le faste est devenu le premier de nos besoins, et prodigue l'or pour des caprices, tandis que le pain manque à des milliers d'hommes; c'est un mérite sans doute d'avoir retranché au luxe de son éclat, pour secourir les pauvres de son gouvernement. Le même homme qui soulageoit en public la misère publique, savoit donner des secours secrets à ceux que la pitié outrage, et qui, moins sensibles à la pauvreté qu'à la honte, joignent au tourment du besoin celui de l'honneur; il ajoutoit au bienfait en le cachant.

Il y a une autre espèce de générosité d'autant plus noble peut-être, qu'en obligeant tous les citoyens, on ne paroît en obliger aucun; que même en jouissant du bienfait, chacun se croit dispensé de la reconnois-

sance, parce qu'elle est commune à tous, et que tout ce qui doit être perpétuel, une fois établi, entre pour ainsi dire dans le cours des choses ordinaires, et est regardé par les hommes comme une dette : c'est la générosité qui consiste dans des fondations utiles. Votre prédécesseur, Monsieur, dans son gouvernement, eut aussi ce genre de mérite. Il a fait des établissemens pour les sciences, et a légué des sommes considérables pour l'éducation des citoyens et le progrès des lettres. Marseille avoit dû l'institution et la forme de son Académie au maréchal de Villars; le fils a continué ce qu'avoit commencé le père. Ainsi, ce sont deux membres de l'Académie françoise qui, par leurs bienfaits dans une province illustre, ont contribué à y répandre et à y nourrir le goût des lumières. Et telle est peut-être la véritable fonction des hommes en place qui sont assis parmi vous, Messieurs.

Cette partie du public qui a résolu d'être mécontente de tout, et qui en conséquence blâme tout ce qui se fait, demande souvent pourquoi, dans une compagnie littéraire, ce mélange des lettres et des titres? Quelques-

uns pensent que c'est pour décorer les lettres. Il faut en convenir, Messieurs, le peuple chez qui les lumières et le génie auroient besoin de ce secours pour être honorés, seroit encore un peuple bien barbare. Quoi donc ? Corneille, Despréaux, Racine, et Fontenelle, et l'auteur de *Rhadamiste*, et l'auteur d'*Alzire* et de *Mérope*, (car pourquoi accorderions nous la consolation à l'envie de n'entendre ici parler que des morts ?) assis dans cette société, avoient-ils besoin d'un autre éclat que celui qu'ils empruntoient d'eux-mêmes ? Non ; sans manquer de respect aux dignités que j'honore, j'oserai le dire, *Cinna*, *Iphigénie*, l'*Esprit des Lois*, et les ouvrages qui leur ressemblent, voilà dans tous les temps, voilà dans tous les lieux, la véritable et la première décoration de l'Académie françoise.

D'autres cherchent d'autres motifs, nous prêtent des vues également indignes, et de la fierté des lettres et du noble désintéressement qui fait leur caractère : nous ne répondrons point à ces hommes-là. Ils ne concevroient point que le véritable homme de lettres (qui n'est que l'homme de bien

éclairé) aspire à l'honneur, sait, quand il le faut, se passer de la fortune, et est incapable de faire jamais par intérêt un lâche trafic des sentimens de son ame. Ainsi, leurs soupçons les avilisent et ne nous offensent pas.

Quel est donc le véritable motif de cette institution parmi nous, Messieurs? Il s'en offre plusieurs. D'abord, les hommes d'état qui ont présidé à notre établissement, ont voulu sans doute répandre le goût des lumières dans les premières classes des citoyens.

On se tromperoit, si l'on pouvoit penser que les connoissances et les lettres ne sont destinées qu'à être le partage obscur de quelques hommes qui cultivent en paix leur esprit dans la liberté et la retraite. C'est surtout dans l'élévation qu'elles sont utiles. C'est dans ces citoyens revêtus des premières dignités de l'état, qu'elles peuvent produire de grands effets. Je vois des eaux qui se perdent dans la profondeur d'un vallon, et peut-être s'y ensevelissent obscurément sous terre. Que le soleil les élève par sa chaleur, les transporte au sommet des Alpes et dans les réservoirs des montagnes, je vois s'en former aussitôt le Rhin, le Rhône et le Danube, et la moitié

de l'Europe va être fertilisée par leurs cours. Telle est l'image des connoissances dans les grandes places. Les connoissances seules peuvent étendre les idées des hommes faits pour commander. Ce sont elles qui déploient et développent à leurs yeux un horizon immense. Pour eux, les lettres sont l'histoire des gouvernemens, la philosophie des nations, le tableau des lois, le résultat de tout ce qu'il y a de grand et d'utile. Si dans quelque partie du monde, il y avoit un homme né avec le genre humain, et immortel comme lui, qui eût vieilli avec l'univers, qui eût vu tous les états successivement s'élever et tomber, qui eût marché dans Athènes et dans Rome, qui eût suivi de l'œil le développement et les progrès de l'Europe moderne, sortant de ses ruines, et s'avançant vers la grandeur, qui eût pu voir Lycurgue et Sully, Solon et le chancelier de l'Hôpital, Henri IV et les Antonins, à qui tous ces grands hommes eussent confié leurs pensées, toutes celles du moins qui ont influé sur le sort des états et des peuples; quelle supériorité pour gouverner les autres hommes, n'auroit pas cet homme extraordinaire, qui, par son expé-

rience et ses idées, seroit pour ainsi dire l'image du genre humain, et représenteroit tous les siècles! tel seroit pourtant un homme, qui, destiné à de grandes places, auroit pour les remplir cultivé les connoissances et les lettres avec génie.

C'est peu de lui développer les faits; elles lui dévoileroient les principes; elles lui feroient voir les vérités primitives et simples qui président à toute espèce d'administration, comme les causes générales président à l'univers; elles lui apprendroient à combattre également et le fanatisme des préjugés anciens, et le fanatisme souvent aussi dangereux des nouveautés. Veut-il traiter avec les hommes? veut-il les faire agir? elles lui dévoileroient les ressorts secrets de leurs passions, les principes de leurs mouvemens; elles lui apprendroient l'art de guider par la persuasion ces esclaves si fiers, à qui il faut cacher leurs chaînes pour les conduire, et qui, plus jaloux peut-être d'une liberté apparente que d'une liberté réelle, ne supportent que les fers qu'ils se donnent, ou croient se donner. Par la réflexion et l'habitude, elles formeroient en lui la pensée, cet instrument si néces-

saire à l'homme en place qui a besoin de rapprocher en un instant des milliers d'idées, et de suppléer au temps par la rapidité des vues. Enfin, elles porteroient au fond de son cœur ces principes d'humanité et de justice qui devroient être surtout la morale des hommes puissans; mais que la plupart des hommes puissans rejettent comme une chaîne importune qui embarrasse le pouvoir dans sa marche.

Eh quoi! serions-nous encore dans ces temps où la fierté ignorante pensoit que les lumières sont indifférentes pour les places; que l'art de conduire les états et les hommes s'apprend beaucoup mieux dans cette oisiveté active et ce choc de petits mouvemens, qu'on appelle le monde, que par des études politiques et de grandes combinaisons d'idées, unies aux affaires; que la nécessité des connoissances n'est qu'une superstition ridicule; que les places font les talens; que dans les hommes d'un certain rang, il y a un instinct qui supplée à tout; que souvent même il y auroit du danger à mettre en place de ces hommes singuliers, qui raisonnent toujours avant que d'agir, qui croient aux abus et

à leur réforme, ont la manie de perfectionner tout, jusqu'à l'art de rendre les hommes heureux, et sont toujours tentés de croire qu'on peut mieux faire que ce qu'on fait depuis deux mille ans. Non ; ces préjugés de l'ignorance, adoptés par l'orgueil, et que certaines personnes même voudroient donner pour une philosophie d'autant plus profonde, qu'elle le paroît moins, ne sont plus faits pour notre siècle. On sent trop aujourd'hui l'influence des lumières sur les esprits, sur les ames, sur le bonheur des peuples, dans toutes les dignités et de l'état et de l'église : et où cette vérité a-t-elle plus de poids que parmi vous, Messieurs, et dans cette assemblée ?

Telle a été, sans doute, une des vues de notre fondateur, en réunissant dans le même corps les dignités et les lettres ; mais cette vue n'est pas la seule. On sait qu'il y a un ton différent attaché à chaque état, et pour ainsi dire à chaque genre d'esprit ; et une compagnie telle que la vôtre, Messieurs, doit réunir tous les tons et tous les genres.

Dans la plupart des monarchies, et surtout en France, il y a un pays où le premier talent est de plaire, où la vertu même a

besoin d'agrément, où l'esprit auroit tort et seroit presque un ridicule, s'il ne s'annonçoit par les grâces; où en général on s'occupe plus des manières que des mœurs, des formes que de la réalité des objets; où la grandeur d'un seul produit la politesse de tous; où dans une inaction sans cesse occupée, le travail est d'échapper sans cesse à l'ennui par le plaisir; un pays où la multiplicité des goûts rend le goût plus délicat; où les caprices qui naissent et renaissent d'une grande fortune, donnent à tous les sens une espèce de sensibilité dédaigneuse et fière; un pays où toutes les ames s'agitent, et où toutes les passions se taisent; où l'art de converser est plus important que par tout ailleurs, par l'oisiveté dont il faut remplir les vides, par l'importance qu'on y met à amuser et à être amusé, par la nécessité de se parler, et la nécessité plus grande encore de ne se rien dire, parce que la gaieté la plus légère doit quelquefois y couvrir les mouvemens de l'ame les plus profonds, parce que surtout la supériorité de l'art est d'y faire disparoître l'art.

On sent que dans un pareil pays, la langue,

l'imagination, le tour des idées, tout doit avoir un caractère particulier, qui le distingue. C'est-là en effet que ce qui n'est pas de l'esprit y ressemble le plus, et que l'esprit a une fleur d'agrément qu'on ne trouve que rarement ailleurs.

Comparez deux hommes nés avec des talens pour les lettres, et les cultivant tous deux, mais l'un dans la retraite et l'autre à la cour. Le premier avec sa franchise altière, sentira peut-être, et peindra tout ce que les passions fortes ont d'exagéré ; le second, ce que les sentimens fins ont de piquant ; l'un saisira les masses, l'autre démêlera toutes les nuances ; l'un empruntera ses images des grands objets de la nature, l'autre de tous les objets qui intéressent et occupent une société polie. L'homme de lettres, avec tout le sérieux et la vigueur de l'imagination, s'armera contre les vices ; l'homme de cour poursuivra gaiement les ridicules qui blessent les formes, et détonnent plus avec l'ordre de convention qu'avec l'ordre moral. La pensée de l'un, trop fière pour observer ou déguiser sa marche, se déploiera dans toute son étendue ; la pensée de l'autre se

cachera peut-être à moitié, et s'embellira en se cachant. Enfin, le style du premier, suivant son état et les objets qu'il traite, sera tantôt figuré, tantôt abstrait, tantôt impétueux et brûlant, tântôt naïf : le style du second n'aura peut-être aucun de ces caractères ; peu figuré, parce que ce genre d'ornemens tient à l'enthousiasme des passions qui agrandit tout, et que des esprits qui observent, comparent tout, et n'ont d'enthousiasme sur rien ; peu abstrait, parce que des hommes qui vivent beaucoup en société, généralisent peu, et qu'agissant plus qu'ils ne méditent, ils ont plus besoin d'idées particulières que d'idées générales ; peu ardent, parce que la chaleur du style naît d'une certaine impétuosité d'ame, et que cette impétuosité est un danger dans un pays où l'intérêt tend par tout des piéges à l'imprudence ; enfin, peu naïf, parce que la naïveté suppose ou la simplicité du caractère, ou des idées beaucoup plus rapprochées de la nature que des conventions, ou un certain abandon de l'esprit, qui se fie à tous ses mouvemens, et par un oubli involontaire les laisse échapper, sans jamais les confronter avec la mode. Ainsi,

l'homme de cour n'aura peut-être en écrivant aucune de ces qualités; mais ce qui distinguera son style, ce sera la pureté, le goût, une noblesse élégante; cette légèreté qui semble se jouer des idées et du langage; cet art de s'arrêter qui tient à la connoissance des hommes, et sait la mesure de tout, et la grâce, qui est à l'esprit ce que la parure sans art est à la beauté, et la finesse qui voile pour mieux séduire, et la molle souplesse des expressions et des tours; un choix de mots qui plaisent sans recherche, et qui étonnent pourtant par la manière dont ils sont assortis; souvent des caprices heureux qui maîtrisent la langue, et un désordre beaucoup plus piquant que la règle.

Tel est le ton et le véritable esprit françois, qui, dans le dernier règne, distingua les Hamiltons, les Lafare, les Dangeau, les Nevers, les Saint-Aignan; et dans un ordre différent, les Saint-Evremont, les Chaulieu, et les Saint-Aulaire. La France compte encore parmi vous plusieurs modèles de ce genre d'esprit; et vous le savez, le public l'a applaudi souvent dans des fables aussi nouvelles que piquantes, où les grâces parlent

à la raison, et où les résultats les plus fins étonnent sans jamais cesser d'être justes.

Il est aisé de voir combien un tel commerce est avantageux aux lettres. C'est ce commerce qui peut-être a manqué à la jeunesse de Corneille, et qui eût poli ce colosse sans l'affoiblir. C'est lui qui a donné à Racine le ton exacte des convenances, et en a fait un écrivain à qui peut-être il n'y a rien à ajouter ni à retrancher. Il a créé en partie dans Fontenelle, ce tour ingénieux et facile, qui lui fait pour ainsi dire déguiser ses forces, et exprimer toujours d'une manière agréable une chose profonde. Dans un homme plus célèbre encore, il a associé la grâce à l'élévation, la gaieté au sentiment, et le goût au génie.

Portons nos vues plus haut, Messieurs, il est utile aux hommes qui méditent et qui pensent, d'être rapprochés des hommes qui agissent. Autrefois, cette classe n'en faisoit qu'une. César et Saluste, Cicéron et Tacite, voués aux talens et aux affaires, cultivoient en même-temps les lettres et servoient la patrie; ils composoient des ouvrages et gouvernoient le monde; et de-là vient peut-être

une partie de la supériorité de ces grands hommes. Les grands intérêts donnent les grandes idées, et le caractère développé et mis en mouvement par l'action, imprime plus de vigueur au génie. Il y a mille pensées auxquelles la méditation solitaire ne peut atteindre, et qu'il faut chercher à travers le choc des affaires, le frottement des passions, les expériences combinées des hommes d'état. L'institution de l'Académie, Messieurs, et le mélange des lettres et des titres sert autant qu'il est possible à rapprocher ces deux classes. Ici on a vu plus d'une fois l'homme qui avoit gagné des batailles à côté de celui qui les chantoit; le ministre auprès de l'historien, Colbert près de Racine, Montesquieu à côté de Villars. Ce même Montesquieu, dans ses voyages, cherchoit tous les hommes d'état. Ainsi, il conversoit avec le prince Eugène à Vienne, avec Law à Venise, avec Bolinbroke et Chesterfield en Angleterre, avec tous ceux qui occupoient les premières dignités de l'état en France. Il puisoit dans leurs conversations des idées, qui quelquefois échappent au génie, et des faits qui, pour l'homme su-

périeur, tiennent lieu de grandes idées, ou les font naître.

Ces avantages sont de tous les lieux et de tous les jours; mais il en est d'autres réservés pour les temps où la calomnie poursuit la vertu, et où la haine cherche à flétrir les talens. Il suffit de connoître les hommes et l'histoire des lettres, pour savoir que ces sortes d'injustices ne sont point rares. Comme il est nécessaire que chaque vérité combatte une erreur, que chaque idée utile s'oppose à un préjugé ou à un abus, que chaque sentiment noble exprimé avec courage humilie quelqu'ame vile, que chaque succès soit un affront pour celui qui y aspire, et ne peut y atteindre; il y a eu, et il y aura en tout temps des hommes qui croiront avoir à se venger des lettres et de ceux qui les cultivent. Alors, tous les moyens que la lâcheté peut dicter à l'intérêt, ou la vengeance à l'orgueil sont employés. Le vice se rend le délateur de la vertu; la bassesse outrage la grandeur d'ame; la haine accréditée prête son appui à la haine obscure; la calomnie flatte les préjugés des hommes puissans. Plus elle est avilie, plus elle devient féroce et doublement

doublement irritée, et par le mal qu'elle ne peut faire, et par le mépris qu'elle inspire; elle arme l'autorité par ses mensonges, et tâche de perdre ceux qu'elle ne peut réussir à déshonorer.

C'est alors que les hommes en place, dignes d'aimer les lettres et dignes de s'honorer en les cultivant, élèvent leur voix; alors, il déploient ce courage qui convient à leur naissance comme à leurs lumières, et qui est la marque en même-temps d'un esprit juste et d'une ame ferme. Eh quelle plus noble fonction, Messieurs, que celle de repousser le calomniateur, de défendre le grand homme ou même l'homme estimable opprimé, d'épargner à l'autorité un crime, une honte à la nation, des malheurs à la vertu! Ainsi, l'on a vu autrefois parmi vous, Messieurs, le maréchal d'Etrées soutenir hautement un des plus grands hommes (1) de la France, qu'un faux zèle étoit sur le point d'outrager. Ainsi, sur la fin du dernier règne, M. d'Argenson, qui n'étoit point encore garde-des-sceaux, mais qui avoit déjà tout

(1) Montesquieu.

le crédit d'une grande place, et surtout le crédit de son caractère et de son esprit, défendit un écrivain aussi sage qu'illustre, contre des accusations secrètes et terriblés (1).

Les lettres reconnoissantes célèbreront à jamais les grands qui, dans des temps d'orages, ont montré pour elles cette vertueuse fermeté; mais elles sauronten séparer, comme il est juste, ceux qui dans le même-temps, ou les trahissent par foiblesse, ou les laissent outrager par indifférence, ou les persécutent par orgueil, ou voilant la haine sous l'effort du dédain, tâchent d'affecter pour elles un mépris qui ne trompe personne, et qui est peut-être la marque la plus sûre d'un sentiment contraire. On a vu quelquefois des hommes haïr les lumières, craindre les talens; je n'en dirai pas les motifs, on les sent trop : mais les hommes vraiment éclairés et justes ont toujours été supérieurs à cette foiblesse. Ceux qui n'ont jamais eu à rougir, ceux pour qui le mérite n'étoit point un outrage, ceux à qui le mot de postérité ne

(1) L'accusateur étoit le père Letellier ; l'accusé, Fontenelle ; l'objet d'accusation, l'*Histoire des oracles*.

fit jamais baisser les yeux, ceux qui auroient eu le droit de s'offenser, qu'on ne respectât en eux que leurs places, n'ont craint ni Démosthène parlant avec éloquence des maux de son pays, ni Tacite écrivant l'histoire, ni Fénélon parlant du gouvernement, ni Molière peignant Tartuffe. Ils ont honoré les lettres, et en ont été honorés. Ils aspiroient à être non les calomniateurs, non les tyrans, mais les compagnons et les amis de ces hommes célèbres. Les uns écrivoient des choses utiles, les autres en faisoient de grandes; et tous unis entre eux, à travers les cabales et l'envie, portés et soutenus les uns par les autres, ils marchoient tous ensemble à la postérité.

Tel est le sentiment que les ames nobles de tous les pays et de tous les siècles ont eu pour ceux qui avoient ou du génie ou des lumières. Tel est, Monsieur, celui qui règne dans l'Académie, où les premières dignités de l'état et de l'église, unies aux talens comme aux vertus, concourent à respecter et à faire respecter et les vertus et les talens. Nous n'ignorons pas que ces sentimens sont aussi les vôtres, Monsieur, et

nous pouvons vous assurer d'avance que vous trouverez parmi nous tous ceux que vous avez droit d'attendre, et que les lettres réservent aux hommes qui leur apportent autant de titres que vous, aux hommes qui les cultivent, qui les honorent et qui les aiment.

TRAITÉ
DE LA
LANGUE POËTIQUE.

Réflexions préliminaires sur les langues en général ; et sur la langue françoise en particulier.

J'AI lu avec autant de plaisir que d'intérêt, Monsieur, toutes les feuilles de votre journal de la langue françoise. Je vous félicite également et de l'entreprise et du succès. Vous avez le talent à-la fois et d'attacher et d'instruire. Ceux qui ne parlent leur langue que par instinct, trouvent des principes pour les guider. Ceux qui ont réfléchi sur les langues et sur cet art si extraordinaire de peindre ses sentimens et ses idées par des sons ; art dont peut-être les hommes ne s'étonnent point assez, ont en vous lisant le plaisir de voir résoudre une foule de questions piquantes et de problêmes, ou qui n'étoient point encore résolus, ou qui ne l'avoient été que d'une

manière vague et obscure. La métaphysique, et surtout celle du langage, a ses problêmes comme la géométrie, et ne demande pas moins peut-être de sagacité et de finesse. L'art du langage a été long-temps grossier et barbare comme les peuples; il a suivi le progrès lent des connoissances, le développement successif des sensations dont l'homme se rendoit compte, et le passage tardif des sensations physiques aux idées abstraites. Il n'a eu dans son origine et pendant des siècles entiers que le peuple pour législateur. Le peuple, en formant les mots et en les unissant, obéissoit lui-même à un instinct qu'il ne connoissoit pas, et à une sorte de logique aveugle que lui suggéroit la nature, mais dont il ne tenoit pas la clef. Les langues ont été comme les lois dans beaucoup de pays, l'ouvrage de l'ignorance et du hasard, et du besoin de de chaque instant; de-là, les bizarreries et le défaut d'unité dans les principes; cette confusion a encore augmenté, lorsque par le mélange, plusieurs langues se sont confondues pour en former de nouvelles; c'étoit des édifices composés de ruines. On a retenu des mots ou des signes sur des idées qu'on n'avoit pas. On a transporté à des mœurs étrangères des expressions inventées pour peindre des mœurs ou des usages qui n'existoient plus. Les familles de mots ont été tronquées; leurs filiations interrompues; des systèmes de syntaxe qui n'avoient rien de commun, ont été unis et fondus ensemble, mais

toujours en se combattant; à-peu-près comme des colonies transplantées de différens climats sur un même sol, avec un esprit et des mœurs différens, sont long-temps à former un même corps de nation; les langues, ainsi mêlées, se sont dénaturées à-la-fois, et parce qu'elles perdoient, et parce qu'elles acquéroient, lorsqu'ensuite les esprits ont acquis des lumières, et que la poësie, qui est toujours le premier art cultivé chez tous les peuples, a commencé à l'être; les premiers poëtes, en s'emparant de ces matériaux informes, ont prétendu, *par le droit du genie*, pouvoir les employer et les modifier à leur gré; ils ont fait comme les souverains de l'Orient, qui se croyent au-dessus des lois; en s'affranchissant quelquefois des règles, ils en ont voulu créer d'arbitraires; ils ont allongé, raccourci, mutilé des mots, brisé les fers de la syntaxe commune, et usurpé des priviléges sur le prosateur, comme les nobles sur la roture; tout privilége dans un état policé est un coup porté aux lois générales. Le désordre primitif des langues qui tenoit à leur naissance, s'est encore augmenté par ces innovations hardies des premiers poëtes; il est vrai que chez certains peuples il s'est trouvé des hommes de génie qui, par l'éclat de leurs succès, ont consacré ces abus comme des conquérans qui légitiment leurs droits par leur force; tel fut Homère dans la Grèce, et le Dante en Italie; l'admiration attachée à leurs ouvrages a fait pour leurs successeurs un droit de ce qui n'étoit d'abord qu'une usur-

pation ; mais parmi nous nos anciens poëtes n'ont pas obtenu le même succès ; ils avoient bien aussi la prétention de n'être plus libres que pour donner plus de plaisir ; mais en le promettant, ils ne tenoient pas toujours parole ; c'étoient des conspirateurs qui, sous prétexte de liberté, déchiroient l'état au lieu de l'agrandir : enfin l'ordre naquit du désordre même. Des esprits sages virent que les langues devoient être soumises à des règles invariables. Fatigués de nos mauvaises lois, nous nous mîmes à faire la revue de notre code pour le perfectionner. Il est à remarquer que c'est dans les temps que nos chefs-d'œuvres commençoient à naître, que l'on commença aussi à travailler sur la langue ; nous fûmes avertis par le génie de nos richesses et par ses fautes même du besoin de les prévenir. La langue de Corneille, de Pascal et de Bossuet ; la langue qu'on parloit à cette cour si brillante de Louis XIV, et dans laquelle on célébroit les victoires de Turenne et de Condé, parut mériter les regards de la nation. Le goût, qui polissoit tous les arts, le génie qui régloit le gouvernement, la police et les lois, voulut aussi régler et polir le langage. Partout il s'éleva des législateurs sévères ; mais dans ces premiers temps les règles étoient encore confuses à beaucoup d'égards. Le génie même qui créoit avec audace dans l'empire de l'imagination, étoit quelquefois embarrassé et chancelant dans sa marche pour écrire. Corneille fut souvent aussi

mauvais

mauvais grammairien que grand poëte, il subjuguoit l'admiration de l'Europe et offensoit les oreilles délicates. Ainsi le vainqueur de Rocroy, de Fribourg et de Norlingue, dans des temps de troubles à Paris, ne respectoit pas toujours de petites lois de police faites pour tous les citoyens, mais qui gênoient le héros. Racine, écrivain bien plus pur et plus exact, dans ses premiers ouvrages, surtout, parut quelquefois incertain, et changea plus d'une fois de principes sur des difficultés de langues; il lui fut plus facile de créer *Andromaque* que d'être toujours correct. Despréaux et Patru furent ses maîtres. Patru, toujours inexorable, tourmentoit sans cesse Racine et Despréaux lui-même, et ne leur permettoit point de sacrifier jamais la langue, même à des vers qui devoient l'embellir et l'honorer; cependant l'art même d'analyser le langage étoit encore dans son enfance; il fallut que la métaphysique des idées précédât celle qui n'en est qu'une branche; Loke et l'abbé de Condillac sont peut-être les vrais législateurs en ce genre; ils ont formé l'esprit qui convient à ces sortes de discussions, et on leur doit le fil qui empêche de s'égarer dans le labyrinthe. Avant eux les écrivains de Port-Royal avoient appliqué aux langues leur philosophie mâle et austère; ils eurent toute la logique que pouvoient avoir les bons esprits de ce temps-là, et n'eurent peut-être point assez de cette hardiesse qu'on a eue depuis, de soumettre à l'analyse et à l'examen, la

plupart des idées reçues dans les sciences, pour les réformer ou les reconstruire sur des principes plus simples; cependant ils rendirent sur cet objet des services importans à la nation, et ils furent bien supérieurs à ce Vaugelas tant cité, que l'on peut à peine lire aujourd'hui, et qui, sans embrasser le système général des langues, a voulu seulement éclaircir une foule de difficultés particulières de la nôtre, mais où il se trompe souvent. Vaugelas étoit dans les langues ce que sont dans les sciences les physiciens, qui n'ont dans la tête que des faits isolés, et qui les examinent pièce à pièce, sans jamais les soumettre à des vues générales. Même quand il trouve la vérité, il ne donne jamais l'art de la découvrir dans d'autres circonstances: c'est qu'il n'étoit que grammairien sans être philosophe, et c'est vouloir être astronome sans géométrie.

Dans ce même temps l'Académie françoise, chargée dès son institution du dépôt de la langue, donna son *Dictionnaire* rédigé par les hommes les plus célèbres du siècle de Louis XIV. Racine fut un de ceux qui y contribua le plus; dans ce genre d'ouvrages, où tout est en utilité et rien en éclat, il faut faire un inventaire complet de tous les signes des idées, suivre la langue commune et familière dans toutes ses formes et ses caprices, classer tous les sens de chaque expression dans l'ordre où ils paroissent naître l'un de l'autre, associer au sens naturel et simple le sens figuré qui, quel-

quefois ne paroît tenir au premier que par des nuances fugitives et presque imperceptibles ; marquer dans un même mot la progression des divers sens figurés, comme dans un tableau où l'on voit des teintes de couleurs qui s'éloignent toujours l'une de l'autre en paroissant se toucher ; donner sur chaque mot une définition exacte, science d'autant plus difficile qu'elle tient à toutes les sciences, à tous les arts, à toutes les connoissances humaines ; qu'elle embrasse des idées abstraites et morales, que chacun souvent compose à son gré, et sur la composition desquelles presque personne ne convient des idées simples qu'il faut, pour ainsi dire, diviser comme avec un prisme, pour les rendre encore plus claires, s'il est possible ; des objets physiques et communs qui, à force d'être familiers, n'ont jamais frappé l'imagination, et sur lesquels on ne réfléchit jamais, parce qu'on les voit tous les jours. Cet art de définir est peut-être un des plus rares, parce qu'il demande à-la-fois dans l'esprit de la justesse pour bien voir, de la finesse pour analyser, de l'étendue pour ne rien omettre, de la précision pour tout abréger ; cet art des définitions est un des mérites distinctifs du *Dictionnaire de l'Académie*, surtout dans les dernières éditions. J'ai entendu un Italien, homme d'esprit et très-instruit dans les deux langues, donner une grande supériorité à notre dictionnaire, sur le fameux *Dictionnaire de l'Académie* de la Crusca ; il y trouvoit infiniment plus d'ordre,

de méthode, de logique, et surtout les définitions beaucoup plus soignées et plus exactes; ce mérite sera encore plus reconnu dans la nouvelle édition que l'Académie prépare, et qui doit contenir des changemens très-considérables : l'esprit philosophique, caractère dominant du siècle, a donné des moyens de plus pour perfectionner ce grand ouvrage, qui ne peut être que le fruit du temps.

On a demandé si un seul homme ne seroit pas plus en état de bien faire un pareil ouvrage qu'une compagnie; je ne le crois pas; tout ouvrage de génie, soit dans la philosophie, soit dans les arts, doit être conçu, mûri, exécuté par une seule tête; tout ouvrage qui exige un mérite particulier dans le style, ne peut être aussi que d'une seule main; le style représente de trop près les idées, pour que le changement de style ne dénature pas les idées même; mais il n'en est pas de même d'un dictionnaire de langue, où il faut toujours de la raison et jamais de l'imagination; où le style ne doit avoir ni caractère, ni couleur; où il n'y a jamais une suite et un enchaînement d'idées, et où il suffit d'avoir une suite de principes, où le travail peut se quitter et se reprendre sans que jamais il souffre de l'interruption. Lorsqu'une langue est encore embarrassée de plusieurs difficultés de détail, le choc des opinions est utile pour trouver la décision la plus juste; une compagnie surtout a

l'avantage de ne jamais se passionner pour un système ou une opinion ; cela peut arriver pour un objet de sentiment, parce que la sensibilité fait naître une sorte d'enthousiasme qui gagne et s'étend : jamais pour un objet de discussion, qui laisse et les ames et les têtes froides ; si le contraire arrivoit, alors même la trempe différente des esprits fait qu'ils se tempèrent et se balancent les uns les autres ; d'ailleurs un ouvrage où il s'agit de tout définir, semble exiger le concours d'un grand nombre d'hommes qui aient embrassé beaucoup de sciences différentes. Ainsi les Fontenelle, les Mairan, les Buffon, les d'Alembert, et aujourd'hui M. de Condorcet et M. Bailli, quand ils n'auroient point été appelés à l'Académie françoise par leur talent, lui auroient encore été utiles par leurs connoissances. Les hommes qui tiennent à la cour ne lui sont pas moins nécessaires, parce qu'ils sont, pour ainsi dire, les dépositaires de cette partie de la langue qui, en servant aux charmes de la société, représente le mieux l'esprit françois, et a tant contribué à la répandre ; il y a cependant un exemple d'un excellent Dictionnaire fait et composé par un seul homme : c'est celui de Johnson, en anglois : aussi le mérite et l'exécution de cet ouvrage a-t-il été regardé comme une espèce de prodige.

Le *Dictionnaire de l'Académie*, malgré son mérite réel, a dû trouver des censeurs ; ça été même une mode assez répandue de le

critiquer; il faut convenir que la mode n'est pas encore tout-à-fait passée; on en peut donner plusieurs raisons qui ne font pas grand tort à l'ouvrage; d'abord c'est une assez bonne fortune pour l'amour-propre, de pouvoir critiquer quarante personnes à-la-fois, surtout lorsqu'elle fixe les yeux du public; ensuite dans un ouvrage aussi étendu, qui, par sa nature même, ne peut marcher que lentement à la perfection, il a dû nécessairement se glisser des inadvertances, des erreurs, quelquefois de petites contradictions dans le système général de l'orthographe, de la manière d'accentuer, et quelquefois même dans des décisions peu importantes. Enfin le reproche le plus général qu'on lui fait, et qu'on répète le plus souvent, ce sont des omissions de mots. Un dictionnaire de langues ne se lit point de suite, on se contente de le consulter dans le besoin. Ainsi l'ensemble du mérite échappe et on ne le juge jamais que par les détails. Celui qui ne trouve pas précisément le mot qu'il cherche, prend de l'humeur, ne voit que ce qui manque, et ne sait aucun gré de tout ce qu'on lui offre et qu'il ne demande pas.

J'ai lu, Monsieur, dans un des nos. de votre journal, coté no. 6, qu'il manquoit au *Dictionnaire de l'Académie* trois à quatre cents mots. Ce reproche seroit un peu plus grave; permettez-moi de l'examiner. Lorsque l'idée de ce Dictionnaire fut conçue pour la première fois sous Louis XIV, on ne se

proposa de n'y faire entrer que la langue de la conversation, et celle des poëtes et des orateurs. C'est sur ce plan qu'il fut rédigé, et on l'a toujours suivi depuis. Ainsi, tous les mots des sciences et des arts qui n'avoient point encore passé dans l'usage habituel de la langue, furent exclus de la première édition; ce fut à-peu-près dans le même-temps que Thomas Corneille donna son *Dictionnaire des Arts*, qui seroit pour ainsi dire le supplément au *Dictionnaire de l'Académie*. Ces deux ouvrages, qui parurent à peu de distance l'un de l'autre, marquent bien la séparation des deux objets. Depuis ce temps, le goût de la philosophie et des arts s'étant beaucoup plus répandu dans la nation, leur langue est devenue plus populaire, et a contribué à grossir les trésors de la langue générale. Une foule d'expressions, reléguées auparavant dans les ateliers des artistes, et dans les cabinets des savans, ont passé non-seulement dans les ouvrages, mais encore dans la société, et l'usage ordinaire de la conversation. D'un côté la peinture, la sculpture, la gravure, le dessin, l'architecture; de l'autre, toutes les sciences physiques, comme l'astronomie, la chimie, les mécaniques, la physique expérimentale, l'histoire naturelle, et jusqu'à la géométrie, la tactique et l'art de la navigation, ont fourni ensemble ou tour à tour de nouvelles idées, et parconséquent de nouvelles manières de s'exprimer. La révolution que Fon-

tenelle a faite dans les sciences, en les introduisant pour ainsi dire dans le monde, par la manière agréable et piquante dont il en parloit; l'accueil qu'on faisoit dans la société aux savans célèbres; la mode qui se mêle un peu de tout, et qui, malgré les anciennes plaisanteries de Molière et de Despréaux, a donné aux femmes le courage de s'instruire, pour faire disparoître en partie cette inégalité, qu'une éducation trop jalouse avoit mis entre elles et nous; un certain goût général qui, par l'effet naturel de la société, se communique plus rapidement en France que par tout ailleurs; enfin, le plaisir assez doux de parler de ce qu'on sait, et surtout de ce qu'on sait depuis peu, toutes ces causes à-la-fois se sont réunies pour étendre parmi nous le langage des sciences et des arts. La société, d'abord, s'en est emparée. Bientôt les écrivains qui, pour réveiller l'imagination des lecteurs, s'occupent sans cesse à rajeûnir les formes du style, profitèrent de ces nouvelles richesses; ils en empruntèrent et des images et des figures nouvelles. L'effet des termes figurés est d'imprimer pour ainsi dire deux sensations à-la-fois, qui semblent se réfléchir l'une sur l'autre, en joignant une idée accessoire à l'idée principale, et donnent par la justesse du rapport un double plaisir à l'esprit. Mais plus ce plaisir est usé par l'habitude, moins il produit d'effet. C'est donc parmi les beautés de style, une de celles

celles qui ont le plus besoin d'être renouvelées. Les termes figurés empruntés des sciences et des arts, outre le mérite de la nouveauté, eurent encore celui de réveiller quelquefois par un seul mot l'idée ou d'une découverte, ou d'un système entier de science, ou d'un procédé d'un art, et de s'associer l'amour-propre du lecteur, qu'ils avertissent en passant de ses propres connoissances. Il est vrai qu'on abusa quelquefois de ces nouvelles expressions. Plus d'un écrivain y mit l'ostentation d'un nouveau riche, qui aime à étaler des trésors dont il est lui-même étonné. Mais le génie et le goût apprirent à les placer; et modeste dans leur nouveau luxe, en retranchèrent l'appareil et le faste. C'est ainsi que la langue fit tous les jours de nouvelles conquêtes. Le goût des voyages plus répandu, notre commerce avec les etrangers, l'étude de leurs langues, ont encore enrichi et augmenté la nôtre. Chaque peuple a pour ainsi dire sa manière de voir et de sentir la nature physique, d'envisager et de peindre la nature morale. Les gouvernemens, les climats et les mœurs ne créent pas de nouveaux sentimens et de nouvelles passions, mais y mettent des nuances que le langage exprime; mais donnent des idées qui sont comme un fruit particulier du sol qui les fit naître. Nous avons adopté dans ce commerce étranger tout ce qui avoit plus de rapport avec nous-mêmes, et qui étoit le plus approprié à nos besoins ou à nos fantaisies;

qui sont elles-mêmes des besoins. Le *Dictionnaire de l'Académie* a suivi ces différens progrès du langage, et d'édition en édition, on a augmenté le nombre des mots à mesure qu'ils étoient consacrés par l'usage; mais cet usage dominateur et quelquefois tyran des langues, qui tantôt seconde et tantôt retarde leurs progrès, qu'est-ce qui le constate au moment surtout où il s'est établi? Il ne suffit pas qu'un mot ait été employé par un écrivain connu et célèbre, la constitution des langues ressemble à celle de ces états, où les rois même n'ont pas dans leurs mains tout le pouvoir législatif; il faut encore que le mot qu'on introduit dans la langue soit autorisé par une convention à-peu-près générale, comme chez les anciens Romains, les adoptions particulières avoient besoin d'être ratifiées par le peuple. Quoique le hasard se mêle quelquefois de la fortune des mots comme de celle des hommes, il y en a pourtant qui sont presque sûrs de réussir; ce sont ceux qui rendent avec précision un sentiment ou une idée habituelle, qui sont nécessaires, harmonieux, conformes au principe des analogies, et qui ont déjà dans la langue une famille sur laquelle ils peuvent s'enter aisément; alors ils n'étonnent point l'oreille, et paroissent moins être créés qu'avoir existé de tout temps. Les contradicteurs même, et certains esprits chagrins que toute nouveauté offense, ne peuvent en retarder le succès. J'ai entendu un gram-

mairien célèbre, l'abbé d'Olivet, dire, il y a quelques années, que le mot de *bienfaisance* n'étoit pas françois; mais la nation eut moins de rigueur; elle fut contente de pouvoir exprimer dans un seul mot, un devoir, une vertu et un plaisir; ce mot créé par l'abbé de Saint-Pierre, proscrit par l'abbé d'Olivet, fut dans tous les écrits comme dans toutes les bouches : c'est d'après ces lois de l'usage que l'Académie se règle, et qu'elle travaille successivement à perfectionner son dictionnaire. La dernière édition, surtout, a présenté des augmentations considérables, et celle qu'on prépare dans ce moment en offrira encore de plus grandes. Cependant, l'Académie ne s'est jamais écartée du premier plan, qui étoit de ne donner que les mots de la langue actuelle et générale, les mots que tout homme instruit peut connoître, et qui s'emploient dans la conversation, ou dans les livres. La langue des ateliers, qui n'est connue de personne que de ceux qui exercent particulièrement un métier ou un art, langue qui ressemble plutôt à un jargon, langue qu'il est très-difficile de constater, et qui, le plus souvent varie de province à province, n'a point été admise; elle n'est pas plus du ressort de l'Académie que du public; ce n'est pas proprement la langue françoise, puisque ceux qui savent, parlent et écrivent le mieux notre langue, peuvent n'avoir jamais entendu ni prononcé, ni écrit un de ces mots-là. On a quelque-

fois, cependant, proposé à l'Académie de changer son plan à cet égard, et de faire de son dictionnaire un vocabulaire universel ; ce seroit une question qui mériteroit d'être examinée, mais qui m'entraîneroit trop loin.

Il y auroit une autre réforme plus essentielle à y faire, ou plutôt un nouveau degré de mérite et de perfection à lui donner. Ce dictionnaire, jusqu'à présent, ne contient que la langue commune, c'est-à-dire tous les mots et toutes les formes de langage qui appartiennent à tout le monde, et qui composent pour ainsi dire le corps de la langue ; c'est le domaine général de tous ceux qui parlent ou qui écrivent ; mais il y a de plus l'usage que les grands écrivains ont fait de cette langue, et la manière heureuse dont ils ont combiné les différentes expressions, pour donner à tous ces mots inanimés et sans couleur, la noblesse, le caractère, le mouvement et la vie. Cet emploi du langage, ces alliances de mots quelquefois si hardies et si brillantes, ces créations de nouveaux sens figurés, qui étonnent par leur nouveauté, et charment par leur justesse, sont dans l'empire des langues, le domaine particulier de chaque homme de génie ; c'est leur propriété, et il ne la doivent qu'à eux-mêmes, comme de grands citoyens qui, nés au milieu d'une démocratie, se font un pouvoir fondé tout entier sur leurs talens ; en élevant leur propre fortune, ils élèvent la fortune.

générale, qui est jointe à la leur; le génie de chacun de ces hommes se communique à la langue, dont il daigne se servir; son propre caractère domine, il l'élève jusqu'à lui, l'enflamme de ses passions, l'agrandit de ses idées; elle semble créée de nouveau, et prend une vigueur et une majesté qui lui étoient inconnues, comme le métal ou la pierre sous la main de Phidias se changeoit en Dieu, et consacroit par sa présence le lieu où il étoit placé. Telle est la différence qui se trouve entre la langue commune et cette même langue employée par les hommes supérieurs. Il seroit temps de rassembler aujourd'hui ces trésors dans le *Dictionnaire de l'Académie*; ce sont de nouvelles richesses nationales, et qui doivent être réunies à la langue qui les fit naître. Il faudroit à chaque article, et à la suite de toutes les acceptions communes et générales, placer l'usage nouveau et figuré que nos bons écrivains ont fait de chaque mot, et l'appuyer d'exemples tirés de leurs ouvrages; ce seroit à-la-fois un objet d'instruction, de délassement et de plaisir. On verroit la différente manière dont tous les hommes à grand talent ont manié la langue, et quels sont ceux qui ont le plus contribué à l'enrichir. On trouveroit que, parmi les écrivains du siècle de Louis XIV, c'est Pascal, la Bruyère et Bossuet pour la prose; Corneille et Racine pour les vers. Ce sont eux véritablement qui sont créateurs, à l'égard du style, et je les mettrois au pre-

mier rang. Après viendroit Boileau, qui, par ses formes soignées et correctes, épura la langue, et y ajouta plus d'expressions piquantes, neuves et même hardies, que la régularité sage de son esprit et de son talent ne sembloit le promettre; il est même en général plus créateur d'expressions que d'idées; peut-être même l'emporte-t-il sur Rousseau pour ce genre de mérite, quoique Rousseau soit celui de nos poëtes qui ait donné plus de magnificence, de pompe et d'harmonie à la langue; mais il a encore plus la richesse des images que des formes nouvelles de style; et il est assez singulier que le genre lyrique, qui de tous est le plus favorable à l'imagination, et semble le plus accuser l'impuissance des langues, ait fourni à un homme d'un si grand talent, moins d'expressions créées, que le genre dramatique à Corneille et à Racine, et le didactique même à Boileau.

Molière et Lafontaine, l'un voué à la comédie, l'autre à la fable et aux contes, par les genres même qu'ils embrassèrent, furent presque toujours relégués dans la langue commune; or, c'est la langue noble, bien moins féconde parmi nous, qui exige surtout des écrivains le talent de créer. Aussi, c'est dans les belles scènes du *Misantrope* et du *Tartuffe*, où le ton de la comédie s'élève, que le génie ardent de Molière a le plus imprimé ses formes à la langue. Vous vous étonnerez peut-être que je n'aye point encore parlé de Fénélon; mais il me semble qu'il fit plutôt

un choix élégant et heureux de la langue connue, qu'il n'en étendit les limites. J'oserois dire la même chose de Quinault, dont le mérite fut, comme écrivain, la plus douce et la plus aimable souplesse. C'est ce qu'un habitant des provinces méridionales, qui lisoit pour la première fois ses opéra, exprima fort heureusement par ces mots : *Cet homme a désossé la langue.*

Si on joignoit à tous ces écrivains illustres, nés dans le siècle de Louis XIV, ceux que notre siècle a produits (et l'envie toujours indulgente pour les morts, permettroit au moins de citer ceux qui ne sont plus), on pourroit faire un dictionnaire très-intéressant de la langue de tous ces hommes de génie; il compléteroit celui de la langue générale : c'est sur ce plan que le dictionnaire Italien de la Crusca, et le grand dictionnaire Anglois de Jonhson sont exécutés; et c'est par-là, surtout, qu'ils ont un avantage réel sur celui de l'Académie françoise; elle s'est plus d'une fois occupée du même projet. Quelques vieillards qui tenoient aux anciens usages (opinion qui sert de barrière contre quelques abus, mais repousse aussi beaucoup de nouveautés utiles) s'y sont opposés. Mais M. de Voltaire, dans le dernier voyage qu'il fit à Paris, renouvela ce projet avec toute la chaleur que son caractère de feu lui donnoit, et que l'âge n'avoit pas encore éteint. Comme son génie, depuis long-temps, étoit accoutumé à se jouer des ouvrages les plus difficiles, il prétendoit que

l'ouvrage entier pourroit être exécuté en trois mois. L'Académie en corps n'en jugea point tout-à-fait de même; et malgré son respect pour l'autorité de ce grand homme, elle pensa qu'un dictionnaire pareil, pour être bien exécuté, demanderoit de longues discussions; ainsi le travail de la nouvelle édition qu'elle prépare, étant alors très-avancé, elle se décida de l'achever sur l'ancien plan; mais il est probable que le nouveau sera adopté pour l'édition suivante; et s'il est exécuté comme il peut l'être, j'ose croire qu'alors le *Dictionnaire de l'Académie* approchera beaucoup du degré de perfection qu'il peut avoir; il sera tout-à-la-fois utile aux écrivains, aux gens du monde, aux étrangers, et assurera pour les siècles à venir, la gloire et la perpétuité de notre langue.

Me voilà bien loin de votre journal, Monsieur, il est temps d'y revenir; du moins ne me suis-je pas trop écarté du sujet que vous y traitez, puisqu'il est consacré tout entier à la langue françoise; il étoit à désirer que parmi tant de journaux que ce siècle a vu naître, consacrés tour-à-tour à la physique, à la médecine, au commerce, à la politique, à l'agriculture, à la jurisprudence, à la musique, et un si grand nombre à la littérature, où quelquefois on juge sans goût les ouvrages de goût, où l'on prend la satire pour la critique, et l'esprit de parti pour l'esprit de justice, il y eût enfin un journal pour la langue, journal qui a droit d'intéresser toutes

les classes ; que l'on peut consulter pour s'instruire, et qui rendroit, pour ainsi dire, populaires une foule de décisions et de règles ensevelies dans les livres, souvent mal entendues et quelquefois plus mal expliquées ; un tel ouvrage peut être utile à Paris comme dans les provinces, il peut servir à l'éducation et servir à celle que nous avons reçue. Je regarde comme un bonheur pour un pareil journal d'être, par le genre même dont il s'occupe, reculé fort loin des petites passions qui avilissent et déshonorent quelquefois les journaux. Il seroit bien malheureux d'être tenté d'être injuste, et de pouvoir insulter ou haïr quand il s'agit de grammaire.

Il me semble, Monsieur, que vous avez donné à votre plan toute l'étendue dont il étoit susceptible. En réservant quelques pages pour les principes généraux, vous établissez vous-même les règles d'où doivent découler vos décisions particulières ; vous simplifiez votre système de grammaire, en le débarrassant d'une nomenclature difficile et abstraite qui s'y étoit introduite ; on doit s'étonner, peut-être, que dans la plupart des sciences et des arts, la nomenclature soit souvent une partie très-difficile, et qui retarde la science au lieu de l'avancer. L'esprit humain a la fureur de diviser et de classer ; il croit multiplier ses richesses en les séparant. Ce prétendu ordre n'est souvent que du désordre ; outre qu'il embarrasse les idées au lieu de les éclairer, il consume du temps et

une peine inutile; la nomenclature, qui ne doit être qu'une méthode pour arriver à la science, devient quelquefois la science même; et c'est ce qui arrive dans la botanique. On prend des mots pour des idées; votre système de grammaire a du moins le mérite d'être infiniment simple, et de retrancher beaucoup de divisions et de définitions qui s'obscurcissent en voulant séparer des choses qui se touchent et quelquefois se confondent. Si on arrive au même but par une voie plus courte et surtout plus claire, on doit vous remercier.

La plupart de vos décisions particulières ont le mérite d'être justes, énoncées avec clarté, et appuyées sur un principe; vous proscrivez tout usage dont on ne peut pas rendre compte par une loi connue, et vous écartez partout l'arbitraire qui, sans doute, n'est pas meilleur dans les langues, qu'en politique et en administration. Je n'en suis pas plus partisan qu'un autre; cependant permettez-moi de vous faire quelques réflexions à ce sujet : sans doute, s'il s'agissoit d'établir une langue, il ne faudroit jamais s'écarter de ce principe. C'est la marche de la raison et de la logique, qui n'est elle-même que la raison réduite en règles; mais quand il s'agit de juger une langue déjà reçue et confirmée par un long usage, peut-être faut-il quelquefois se relâcher de cette rigueur. Il y a dans toutes les langues, et même celles des peuples savans et polis, des manières de parler qui sont hors de toutes les règles connues, et qu'il est im-

possible de ramener aux principes généraux; il faut, pour les expliquer, avoir recours à des ellipses souvent forcées et très-insuffisantes : notre langue en a peut-être plus qu'aucune autre. Les grammairiens les connoissent sous le nom de *gallicismes*. On les rencontre surtout dans la langue familière, ce qui semble indiquer que ce sont pour ainsi dire d'anciennes formes altérées par la conversation, où l'esprit aime à se communiquer rapidement, et quelquefois sans règle connue par des signes abrégés; les comédies de Molière en sont remplies, et c'est de tous nos écrivains celui qui en a fait le plus d'usage. L'abbé d'Olivet avoit même pour système de les employer le plus souvent qu'il étoit possible ; il les regardoit comme le caractère essentiel et distinctif de la langue, et avoi pour eux le même respect qu'on a pour ces titres originaires de famille, titres d'autant plus sacrés, qu'ils sont plus vieux, et qu'on ne peut pas trop rendre compte de leur origine. Tous les bons esprits sont fort loin d'adopter là-dessus le sentiment de l'abbé d'Olivet; mais ce seroit sans doute donner dans un excès contraire, que de vouloir proscrire toutes ces manières de parler, qui ne peuvent se plier aux règles générales. Il y a dans tous pays des usages et des coutumes anciennes qui tiennent lieu de lois; ce ne sont pas, sans doute, les meilleures, parce qu'elles ne sont pas toujours raisonnées; mais par leur antiquité, elles sont liées à

tout le reste, et on les tolère, au moins si on ne les respecte pas. Je crois qu'il en est de même de certains usages un peu irréguliers établis dans les langues, quelquefois même ils donnent plus de mouvement et de rapidité à la parole; et c'est pour cela, sans doute, que Molière, sans s'en apercevoir, peut-être, les a si souvent jetés dans le dialogue de ses comédies. Il y a des hardiesses d'instinct que le génie, plus froid et plus soumis à la raison, auroit de la peine à imiter.

La partie des synonymes et des différences qui les distinguent est une autre branche de votre journal qui peut servir beaucoup à l'instruction et au plaisir. Ceux que j'y ai lus me font regretter de n'en avoir pas trouvé davantage; je les aurois préférés aux logogryphes et aux charades, vains amusemens de société, dont le public ne partage pas toujours l'intérêt. Rien peut-être n'est plus utile que l'étude des synonymes pour apprendre à bien parler une langue; c'est une connoissance qui échappe presque toute entière à la jeunesse, parce qu'à cet âge, l'ame, pressée de connoître et de jouir, ne saisit que la masse des objets, et n'a pas le temps d'en distinguer les nuances. Cette science même suppose une foule de réflexions très-fines qui exigent du sang-froid, qualité qui n'est pas la vertu dominante de cet âge; elle suppose l'expérience qui a pu voir et entendre beaucoup, pour beaucoup comparer:

d'ailleurs, avec une ame et un esprit impétueux, on saisit mieux les premiers rapports des objets que leurs différences, parce que les rapports se montrent et que les différences se cachent. Dans les vertus, dans les vices, dans les sentimens, dans les idées, la jeunesse connoît surtout les extrêmes; elle n'a pas eu le temps de parcourir les anneaux intermédiaires de la chaîne; elle croit cependant avoir tout vu; à-peu-près comme à une grande distance, les objets plus bas s'effacent entre deux montagnes élevées. La science des synonymes d'une langue n'est pas moins interdite aux étrangers; c'en est comme la partie la plus déliée et la plus fine qui souvent tient aux mœurs, aux convenances sociales, à la tournure particulières de l'esprit d'une nation, et quelquefois, pour les choses physiques, aux sensations que donne le climat. Les synonymes que quelques personnes regardent comme un défaut dans une langue, en sont donc la véritable richesse; ils annoncent un peuple exercé, délicat et instruit: je croirois même que le peuple qui a le plus d'usage de la société, comme les François, est celui qui doit avoir le plus de mots différens pour exprimer les nuances des sentimens et des idées; parce que c'est la société surtout qui crée et fait apercevoir les nuances; par la même raison, ce sont les personnes plus polies par l'usage du monde, les femmes et les gens d'esprit de la cour, qui doivent les mieux sentir et les placer avec plus d'art. On peut remarquer que chez les peuples même

ignorans et barbares, la langue a une foule d'expressions synonymes pour les objets qui frappent le plus leurs sens ; ils ont, pour rendre leurs sensations, la même abondance que les peuples savans pour rendre leurs idées : ainsi l'on dit que les Arabes possèdent quatre cent cinquante mots pour désigner les lions et les serpens. L'homme bien plus frappé par la douleur que par le plaisir, a créé dans toutes les langues beaucoup plus de mots pour les sensations douloureuses, que pour celles qui sont agréables. . . . .

De la langue poëtique.

La langue poëtique est une espèce de langage qui est ou doit être séparé du langage ordinaire, soit par ses formes et sa mesure, soit par le caractère de son style ; elle a nécessairement des différences avec la langue oratoire, avec la langue philosophique, avec la langue commune et familière ; mais l'intervalle qui les sépare n'est marqué par aucunes bornes fixes : ce sont plusieurs circonstances que j'indiquerai bientôt, qui déplacent, avancent ou reculent les limites.

Chez les peuples les plus anciens, et presque à l'origine des langues, le langage ordinaire même a dû avoir le caractère poëtique, parce que c'étoit le temps où les hommes avoient beaucoup plus de sensations que d'idées, et où l'art de communiquer entre eux les mouvemens de leur ame n'étoit que l'art de réveil-

ler des images physiques et de parler aux sens, ce qui est la marque distinctive du langage de la poësie, et on retrouve encore ce caractère aujourd'hui dans la langue des sauvages.

C'est encore chez les premiers peuples et dans la plus haute antiquité du monde que la langue poëtique a reçu ses formes, son rithme et sa mesure qui, avec le style, constitue véritablement la poësie. Cet art a précédé la découverte de l'écriture, et fut originairement inventé pour graver dans la mémoire tout ce que les hommes vouloient retenir et transmettre à leur postérité, la religion, les hymnes aux Dieux, les lois, et les actions des grands hommes. Comme on n'avoit point encore de caractères pour écrire la pensée, on la gravoit, pour ainsi dire, dans le cerveau par les sens. La poësie parloit aux yeux par les images, à l'oreille par l'harmonie et la mesure; et les sens ainsi frappés, conservoient de race en race le dépôt qu'on vouloit leur confier; c'est ainsi que les premiers Hébreux éternisoient tous les grands événemens par des cantiques; que les Druides enseignoient les nouvelles races des Gaulois, et les Bardes celles des Germains. C'est ainsi que les montagnards d'Ecosse, depuis le troisième et le quatrième siècle, ont transmis jusqu'à nous les exploits de leurs pères dans les poësies herses; mais ces premières langues poëtiques étoient indisciplinées et sauvages, pauvres et hardies, comme les peuples qui les parloient. C'étoit la pauvreté même de ces langues qui les for-

çoit à tout peindre, et à toujours parler aux sens, parce qu'elles avoient peu de moyens de parler à l'esprit. Ainsi la langue poëtique, qui est aujourd'hui parmi nous une sorte de luxe et une espèce de superflu, est née d'abord de l'indigence et de la nécessité; elle suppléoit à tous les arts qui manquoient alors, à la richesse du langage qui ne pouvoit exprimer que fort peu d'idées, à l'écriture qu'on ne connoissoit pas, et qui fut inventée depuis pour tout conserver; à la peinture qui fait revivre les objets qui ne sont plus, transporte l'image des objets absens, et les fait voyager sur la toile; enfin à la sculpture même qui dans la suite retraça aux nations les objets de leur culte, qui conserve par les mausolées la mémoire des morts célèbres, et attache à toutes les espèces de monumens de grands souvenirs. La langue poëtique, chez les plus anciens peuples, tenoit donc lieu de tous ces arts qui n'existoient pas; et tous ces arts, même dans leur création, ont conservé le caractère dominant de la poësie, celui de peindre aux sens ou des objets physiques, ou des idées; car l'écriture elle-même, dans son origine, n'étoit qu'une peinture véritable, comme chez les Méxicains, ou une peinture de convention et par hiéroglyphes, comme en Egypte et chez les premiers Chinois, tant cet art de tout peindre à l'imagination et aux sens étoit un besoin presque indispensable pour les premiers hommes. Mais par la

succession

succession des temps, devenus de plus en plus civilisés, et rassemblés dans de grandes villes où ils eurent moins le loisir et l'occasion d'observer la nature, tous les grands objets physiques devinrent moins familiers à leur imagination ; ils apprirent à former de leurs sensations particulières, des idées abstraites et générales, et à contempler, pour ainsi dire, l'univers plutôt dans leurs idées que dans l'univers même. En même-temps, les langues s'enrichirent, et acquirent surtout un plus grand nombre de ces signes qui expriment la partie la plus métaphysique de nos idées, et celles qui paroissent avoir le moins de rapport avec les objets sensibles. L'homme prit l'habitude de réveiller en lui le souvenir de ses sensations et de ses idées, plutôt par les mots et les signes qui les représentent, que par les objets réels même. Comme dans le commencement des sociétés, alors cette peinture de tous les objets physiques, de laquelle nous avons parlé, devint à-la-fois plus insuffisante et moins nécessaire ; le caractère poëtique ou pittoresque des langues dut s'effacer et se ternir peu-à-peu, et prendre une teinte plus philosophique, en communiquant plus directement avec la pensée, sans passer par les sens qui, dans l'origine, étoient les premiers liens de cette communication.

L'invention successive des différens arts auxquels la poësie suppléoit d'abord, comme nous l'avons vu, dut encore affoiblir ce besoin. L'homme, entouré de tant de secours nou-

veaux pour conserver les souvenirs et faire passer ses idées aux races nouvelles, a dû moins honorer et par conséquent cultiver moins un art qui, d'abord, étoit pour lui de première nécessité, et qui se trouvoit lié naturellement à la constitution, tant politique que religieuse.

Peut-être même l'invention de l'écriture, sous un autre point de vue, affoiblit encore cette première langue poëtique, et contribua à la rapprocher du langage ordinaire. Tant que la poësie étoit chantée et transmise de race en race par la musique et la mémoire, elle pouvoit-être plus hardie et plus fière, plus séparée du langage commun. C'étoit, pour ainsi dire, une langue à part, une espèce de langue sacrée; elle habitoit dans l'ombre mystérieuse des sanctuaires et des temples, sous la garde des prêtres, des législateurs et des dieux; elle n'en sortoit qu'avec une sorte d'appareil, et soutenue de la pompe du chant, pour retracer à un peuple assemblé les plus grands objets, sa religion, ses lois et ses héros, servant comme de médiatrice entre le ciel et la terre, entre les siècles passés, le présent et l'avenir; mais du moment qu'elle fut écrite, devenue plus familière et prostituée pour ainsi dire à tous les regards, lue et jugée de sang-froid par des hommes sans enthousiasme qui la voyoient solitaire et dépouillée de cet appareil et de ce cortége presque religieux qui l'entouroit, elle dut perdre beaucoup aux yeux des peuples,

de son antique majesté ; on lui permit moins d'audace, on lui accorda moins de priviléges : elle étoit comme une reine détrônée qui, vivant avec la foule des citoyens, doit nécessairement se conformer beaucoup plus et à leurs usages et à leurs manières. Peut-être aussi dut-elle acquérir plus de correction et de goût en perdant de sa liberté ; moins libre elle devint plus polie, car la politesse marche toujours à la suite de la dépendance et des lois ; bientôt traitant des objets moins élevés, elle se vit encore forcée de descendre de sa hauteur et de se rapprocher davantage du langage commun, espèce de niveau qui s'établit toujours entre l'expression et la pensée. Enfin la langue oratoire naquit, et par le besoin d'émouvoir un peuple entier, elle emprunta souvent à la poësie l'audace de ses figures et ses mouvemens passionnés. Ainsi tour-à-tour la langue poëtique pénétra dans la prose, et la prose dans la langue poëtique, comme des fleuves voisins dont les barrières sont indécises, qui s'approchent et se confondent quelquefois.

Nous pouvons donc distinguer dans cette langue trois époques bien marquées ; la première d'une langue poëtique par son caractère, et que la nature enseigna aux premiers hommes, où toutes les expressions n'étoient pour ainsi dire que des images. La seconde de cette même langue asservie à la mesure et aux formes de la poësie, et essayant déjà à former un art, mais précédant l'usage de

l'écriture parmi les nations, et servant comme de monument sacré pour perpétuer le souvenir de tout ce qui intéressoit les sociétés. La troisième enfin de la langue poëtique, écrite chez des peuples beaucoup plus civilisés, et se divisant déjà en plusieurs genres, tour-à-tour épique, dramatique, lyrique, ou philosophique et morale; c'est alors qu'elle est devenue véritablement un art très-éloigné de sa première origine, et qu'il en a été d'elle à-peu-près comme de l'architecture qui, d'abord, n'ayant servi qu'au besoin et se contentant d'élever des cabanes et des voûtes de verdure, des trônes entrelacés de feuillages et de plantes pour garantir les premiers hommes de l'intempérie des saisons, a fini par changer ces ornemens sauvages en colonnes, en chapiteaux, en architraves et en dômes superbes, et en transformant en décorations magnifiques ce qui n'avoit d'abord été inventé que pour la nécessité. A cette dernière époque, outre le caractère et le ton particulier des genres qu'elle traitoit, elle dut encore prendre des caractères différens selon les climats, l'esprit des nations et des siècles, l'esprit général des langues, et le génie des poëtes; comme sa première fonction est de peindre, elle a dû être plus familière aux peuples à qui leur climat ou d'autres circonstances physiques et morales donnoient plus d'imagination. Là, elle étoit comme la plante naturelle du pays; ailleurs, il a fallu la cultiver avec plus de soin, comme ces plantes

exotiques qu'on entretient et qu'on réchauffe dans des serres, où elles ne sont jamais la richesse du peuple, et ne peuvent appartenir qu'à des cultivateurs opulens qui, malgré les secours de l'art, ne peuvent les empêcher encore de dégénérer.

Plus la philosophie, c'est-à-dire l'art d'analyser nos idées, a fait de progrès, et plus elle a dû influer sur les langues, et par conséquent sur celle de la poësie. Alors l'entendement a été plus exercé que l'imagination, une exactitude sévère en calculant tout, a dû refroidir et enchaîner un peu cette hardiesse indépendante dont les poëtes ont besoin. Les juges, à qui il importe tant de plaire, demandent alors plus d'idées que d'images. Il préfèrent une vérité rigoureuse à ces mensonges heureux qui marchent aussi vers la vérité, mais par un plus long détour, et cherchent à séduire avant de persuader; l'esprit philosophique, impatient et avide de contempler les idées de plus près veut rarement souffrir le voile des fictions et des figures entre lui et la vérité. Il est à-peu-près comme un amant qui voudroit déchirer tous les voiles qui sont entre lui et la beauté qu'il aime, et qui la voyant vêtue avec grâce, seroit tenté de lui dire, comme Orosmane à Zaïre :

L'art le plus innocent tient de la perfidie.

Aussi rien dans la nature ne seroit plus opposé à un peuple de poëtes, qu'un peuple de géomètres.

Mais si cet esprit philosophique a communiqué une partie de son caractère à la langue générale d'un peuple, en la rendant la plus exacte, et pour ainsi dire la plus géométrique des langues, par la manière dont elle analyse ses idees et construit les signes ou les mots qui les expriment, la langue poëtique, qui n'est qu'une branche de la langue générale, doit-être chez ce peuple plus timide et plus resserrée que par tout ailleurs. Or, tel est le caractère assez reconnu de la langue françoise; aussi plusieurs nations étrangères nous contestent notre langue poëtique, et prétendent que nous n'en avons pas. Nous sommes loin d'en convenir avec eux; mais pour poser des limites justes, il faut avouer aussi que la langue grecque et romaine chez les anciens, et l'italienne et l'angloise parmi les modernes, ont des avantages sur la nôtre à cet égard; outre la raison tirée du caractère et de la constitution philosophique de notre langue, on en peut encore donner d'autres.

Notre imagination est moins ardente et moins vive que celles de ces peuples; ce qu'on peut attribuer en partie à notre climat, en partie à notre gouvernement, et surtout à notre esprit de société qui ramène tout à une mesure plus précise et plus exacte. Les premiers grands écrivains chez les Grecs ont été des poëtes, et ces poëtes ont été ou épiques, ou lyriques, deux genres de poësie qui donnent le plus d'audace au génie et par conséquent à la langue. Homère sur-

tout, dont le sentiment étoit si vif et les conceptions si vastes, Homère qui, par tout, associoit la nature céleste à la nature humaine, qui, comme Alexandre, voulut tout conquérir et enchaîner à son sujet, le ciel, la terre et les enfers à Homère, pour transmettre à son langage, l'étendue, le nombre, et la rapidité de ses idées, donna plus d'énergie et de mouvement à sa langue. Il créa ou employa beaucoup de mots composés qui présentoient à-la-fois une association d'images, comme pour peindre d'un mot ce que l'esprit concevoit d'une pensée. Il fit plus; parmi les dialectes différens des peuples de la Grèce, il se permit de choisir les différentes terminaisons de mots qui convenoient le plus ou à la mesure ou à l'harmonie de son vers. Les poëtes suivans l'imitèrent, et usèrent des priviléges que leur avoit acquis son génie. Il avoit fait comme ces rois puissans qui, par leur industrie ou leurs conquêtes, laissent un riche trésor à leurs successeurs. Les poëtes tragiques qui vinrent après lui, et créèrent leur art d'après le sien, parlèrent à-peu-près la même langue, avec la seule différence du style dramatique au style épique. Eschyle même, par l'audace de ses expressions, dans ses scènes se rapprocha souvent de la hardiesse de l'épopée; Sophocle, dans plusieurs descriptions dont ses tragédies sont ornées, se plaît à créer des choses nouvelles. De plus, les sujets des tragédies grecques tenant presque tous à la mythologie, c'est-à-dire,

aux idées religieuses de la Grèce, le style s'enrichissoit nécessairement de toutes les idées poëtiques de la fable, qui tiennent tant à l'épopée; le style dramatique étoit donc par cette circonstance plus poëtique chez les Grecs que parmi nous, qui traitons souvent sur nos théâtres des sujets d'histoire. Enfin, dans les tragédies grecques, les chœurs qui terminoient les actes étant de véritables odes, la langue poëtique la plus hardie s'y trouvoit naturellement placée. Qu'on lise les chœurs d'Euripide, qui cependant, des trois tragiques grecs, est le moins poëte dans la scène, et l'on pourra juger à quel degré les chœurs admettoient cette sorte de langue. Tel fut le progrès de l'établissement de la langue poëtique chez les Grecs; et c'est peut-être le peuple chez qui elle fut le plus distinguée de la prose. Mais personne ne marqua plus cette séparation que Pindare.

La langue poëtique chez les Romains ne fut pas, selon moi, aussi séparée, parce que l'éloquence y étant cultivée avec succès, longtemps avant qu'il y eût des poëtes célèbres, la prose y eut pour ainsi dire le droit d'aînesse; la prose avoit fondé son empire avant Lucrèce, Virgile et Horace; et lorsqu'ils parurent, la langue étoit déjà créée dans toute sa perfection. Ils furent obligés de la suivre au lieu de la diriger. Ceux-ci même ne firent qu'imiter les poëtes grecs; et jamais le génie qui imite n'a la puissance du génie original qui, en créant, donne des lois; par tout, ce sont

sont les premiers inventeurs qui ont le droit d'établir les priviléges, et de se former une domination distincte et séparée. L'imagination du peuple, frappée de la nouveauté de leurs talens, leur permet tout ce qu'ils osent. Ils sont absous de leur audace par leurs succès. D'ailleurs, Virgile et Horace naquirent lorsque la liberté orageuse commençoit à s'éteindre et à se plier sous le joug d'une police plus tranquille qui, pour les Romains, ressembloit à l'esclavage. Le luxe avoit adouci la fierté des mœurs républicaines. Tout prenoit à Rome un caractère plus tempéré. Ces circonstances, peut-être favorables au goût, le sont moins à une certaine effervescence des esprits qui se plaît à créer des choses nouvelles. La langue poëtique, menée à la cour d'Auguste par le génie devenu courtisan, fut donc plus rapprochée du caractère général de la langue ordinaire, et se soumit aux lois déjà reçues; elle perdit même quelques-uns des priviléges que lui avoient donné les premiers poëtes romains, et que lui avoit conservé Lucrèce. Cependant Horace et Virgile, par le pouvoir de leur génie, transportèrent dans la langue poëtique de Rome, tous les genres de beautés qu'ils purent enlever à la Grèce, à-peu-près comme les conquérans romains avoient fait passer en Italie les statues et les tableaux de Syracuse, de Corinthe et d'Athènes; quelques mots composés, mais en petit nombre, à l'imitation de ceux d'Homère, et surtout des hellé-

nismes qui donnoient plus de rapidité au style par des abréviations hardies. Mais on doit remarquer une singularité assez frappante, c'est qu'Horace, dans ses odes, communiqua peut-être à la langue poëtique des Romains plus de beautés originales et de hardiesses véritablement heureuses que Virgile. Il a beaucoup plus de ces expressions qui ne sont véritablement qu'à lui et qui n'ont jamais passé dans le domaine de la prose, soit que cette audace lui ait été inspirée par le genre lyrique, soit par son propre génie, et ces multitudes de sensations vives et promptes qu'il exprimoit rapidement dans chacune de ses odes; car un enthousiasme personnel et du moment est plus puissant, peut-être, que celui d'un long ouvrage qu'on médite plusieurs années, et dans lequel l'on est, pour ainsi dire, étranger soi-même à l'action qu'on décrit, ou aux sentimens que l'on peint. Alors l'enthousiasme doit-être plus calme et plus réfléchi: il doit se permettre moins, surtout dans un poëte, dont le caractère dominant est d'être sage et mesuré.

A l'égard d'Ovide, c'est sans contredit celui des trois dont la langue poëtique est la moins distinguée de celle de la prose. Dans la rapidité de sa composition molle et facile, impatient de produire, il associoit souvent les idées et les images de la poësie, aux tours et aux expressions de la prose; ses ouvrages sont, pour ainsi dire, la conversation d'un poëte avec son lecteur, ils en ont la négli-

gence et l'abandon : les autres poëtes forment leur langue, et la travaillent pour l'élever jusqu'à eux ; Ovide n'a pas même l'air de penser à la sienne ; il la trouve, l'employe et ne la choisit pas : c'est un artiste qui jette indifféremment les formes et les traits de la vie sur l'or, le marbre, la pierre, l'argile ou le bois, à mesure qu'ils se rencontrent sous sa main.

De tous les hommes de génie qui ont fait des vers chez les Romains, on peut dire que l'auteur de la *Pharsale* a été le moins poëte pour l'expression ; dans ses plus beaux vers même, il n'a presque jamais un langage distingué de la prose ; sa langue austère et vigoureuse, mais sans imagination et sans éclat, est presque toujours celle de l'orateur, de l'historien, souvent du philosophe stoïque, dont la secte proscrivoit également le luxe dans l'homme et l'écrivain, et faisoit gloire d'une pauvreté fière ; ce caractère ne tombe que sur la langue, et non sur des idées, qui tantôt sont pleines de précision et de grandeur, tantôt sont hors de mesure, soit pour l'étendue, soit pour la justesse. Lucain, dans ses beaux morceaux, est pour son langage ce que Caton dans la guerre civile étoit pour ses vêtemens et ses manières.

Intonsos rigidam in frontem descendere canos.
Passus erat, mœstamque genis increscere barbam.

Si on rompoit la mesure des vers de Lucain,

et qu'on les mit en prose (épreuve que Lamothe a faite sur une scène de Racine), il seroit sans contredit celui de tous les poètes qui perdroit le moins quand il est véritablement beau; à peine se douteroit-on qu'il eût écrit en vers.

La langue poëtique, chez les Italiens modernes, a eu le même avantage qu'elle avoit eu chez les Grecs, celui d'avoir été formée avant qu'il y eût de bons écrivains en prose. Elle fut créée par le Dante, comme celle des Grecs le fut par Homère. Ainsi, par les mêmes circonstances, elle eut chez ces deux peuples un caractère particulier et distinctif; elle peut être considérée sous deux points de vue, celle de la partie grammaticale ou physique, et celle de la partie pittoresque; pour la première elle eut des droits qui ne furent qu'à elle, et que jamais la prose n'osa envahir; il lui fut permis de retrancher des syllabes, de syncoper des mots, de changer des terminaisons, soit que quelques-uns de ces droits appartinssent à la langue commune encore informe quand les premiers poëtes écrivirent; soit que, forcés par leur art d'enfermer leurs pensées dans une mesure précise, ils aient asservi et plié la langue à leurs différens besoins, adoucissant par ces pertes de liberté l'esclavage volontaire auquel ils daignoient se soumettre, et compensant l'exactitude par les charmes de l'harmonie et le plaisir que donne à l'oreille un langage mesuré. Quoiqu'il en soit, ces hardiesses consacrées par le succès, devinrent

par la suite des usages, et fondèrent pour ainsi dire en Italie les priviléges de la langue poëtique. Quant à la partie pittoresque, une circonstance a pu contribuer à l'enrichir, et à la séparer encore plus de la prose; ce fut le genre d'ouvrages qui occupa la plupart des grands poëtes italiens; presque tous se livrèrent à la poësie épique où sans cesse il faut peindre à l'imagination, et atteindre par les beautés de style à toutes les beautés de la nature. La nature, dans toutes ses formes riantes, majestueuses ou terribles, est une sorte de merveilleux continuel qui exige le même caractère dans le style du poëte qui veut l'imiter. Ce merveilleux dans le langage doit nécessairement s'éloigner des formes de la langue commune, et former une sorte de trésor ou dépôt de richesses, commencé ou grossi successivement par chaque poëte qui a du génie. La prose ne vit que sur la terre, et ne converse qu'avec les hommes; elle ne traite pour ainsi dire qu'avec les usages, les mœurs, les besoins, les sentimens habituels. La poësie épique habite tous les mondes, et a le droit d'en former qui n'existent pas; sa création donne la vie, un caractère et des formes éternelles à ce qui n'a jamais été; tout ce que l'intelligence peut atteindre, est son empire; elle voyage dans les enfers et dans les cieux; elle se promène sur la terre avec des sens nouveaux qui lui découvrent ce que la nature physique a de plus fier ou de plus doux, et dans les tableaux qu'elle en compose, ajoute

encore à la beauté réelle, la perfection de la beauté idéale qui semble reculer les limites de la nature même. Ainsi le Dante transportant ses concitoyens et ses lecteurs dans un monde invisible, et peignant les vices et les vertus de son siècle dans les régions de la mort, au milieu des supplices ou des récompenses d'une autre vie, où tout ce qui est crime ou vertu prend, sous les yeux de la divinité, un caractère immuable et éternel, le Dante, dans son *Enfer*, son *Purgatoire* et son *Paradis*, parcourut tout le merveilleux de la religion; le Marini, dans son poëme de l'*Adonis*, tout le merveilleux de la religion ancienne; le Boyardo et l'Arioste, le merveilleux de la féerie, des enchantemens et de la chevalerie, au temps des romans et des fables; le Tasse, le merveilleux des mœurs chevaleresques, agrandies par l'héroïsme religieux, et associées a une époque brillante de l'histoire; enfin, Pétrarque, quoiqu'il écrivît dans un genre différent, fut aussi le peintre du merveilleux; mais il peignit le merveilleux de l'amour, de cette passion qui, portée jusqu'à l'enthousiasme, est elle-même une religion, un enchantement, et une féerie continuelle qui transforme tous les objets par l'influence d'un seul, et crée un nouvel univers changé pour ainsi dire en un temple pour chacun des deux amans qui l'habitent.

On sent combien un tel genre de poësie, manié par plusieurs hommes doués d'une imagination forte ou riante, qui se sont suc-

cédés de siècle en siècle, a dû influer sur la langue poëtique des Italiens. Ajoutez à cette influence le caractère particulier que ces peuples reçoivent d'un beau climat; là les esprits ont je ne sais quoi de plus prompt et de plus ardent; les sensations sont plus vives, l'amour est plus voluptueux, toutes les passions y donnent des secousses plus rapides, les oreilles se passionnent pour la musique, comme les yeux pour la beauté; la nature vivante et morte sans cesse y travaille sur l'imagination, les cimes majestueuses des Alpes, les rochers et les branches de l'Apennin, le volcan du Vésuve, les rives enchantées de Pouzzol et de Naples, les deux mers qui embrassent ces contrées, ces fleuves qui ont autrefois porté les dominateurs du monde, ce Tibre qui semble encore rouler dans ses flots la destinée de l'ancien univers, ces ruines célèbres qui sont comme le tombeau d'un vaste empire, qui, par l'association des idées grandes et lugubres, frappent si puissamment, et plongent l'ame dans les rêveries fantastiques d'un monde imaginaire où l'on aime à s'égarer loin des siècles et des gouvernemens. En foulant les ruines où l'on vit, on croit y voir imprimés sur la dernière les pas de Virgile et d'Horace, d'Ovide et de Tibulle; on croit encore entendre leur voix harmonieuse et douce. Là, enfin, les fables vivent encore dans les monumens qui les éternisent; ce ne sont pas seulement les vases antiques, les statues et les bas-reliefs qui les représentent, ce sont encore les

lieux, ce sont les côtes visitées par les vaisseaux errans d'Ulisse et d'Enée, l'île où chantoient les syrènes, l'île qu'habitoit Circé, le rivage de Cumes où aborda Dédale, et où s'enfonçoit la retraite prophétique de la Sybille; cette mer si fameuse ou Carybde et Scylla engloutissoient les vaisseaux, les antres du Cyclope, l'Etna dont la masse embrâsée couvroit les géants, et plus près le laurier qui croît sur le tombeau de Virgile, d'où son ombre semble encore présider à ce pays des antiques fables qu'il a rendues immortelles, et auxquelles son génie a donné le caractère et l'existence de la vérité; tous ces charmes et toutes ces puissances réunis, font de l'Italie entière le séjour de l'imagination; là les eaux, l'air et la terre semblent pour ainsi dire exhaler de toutes parts la vapeur du merveilleux et le délire enchanteur de la poësie. C'est donc de tous les pays de l'Europe moderne celui qui a dû avoir plus particulièrement une langue poëtique; on diroit même, si on l'osoit, que les Italiens modernes ont montré peut-être une imagination plus vive et plus brillante que les anciens poëtes romains, mais avec beaucoup moins de goût. La raison de cette différence peut-être est dans la gravité du caractère romain, fruit de leur gouvernement, de leur législation, des intérêts du monde entier qui les occupoient : toutes ces causes étoient autant de poids qui lestoient, pour ainsi dire, leur imagination; elles tempéroient son ardeur par ce jugement réfléchi, d'où naît le goût,

goût, et qui prévient une certaine intempérance dans les idées, les fictions et les images, comme dans le style; peut-être encore l'imagination des Italiens fut agrandie et tout-à-la-fois égarée par le genre romanesque, si à la mode au sortir de nos siècles barbares, temps où l'homme n'avoit encore appris à régler ni son imagination, ni sa force, où l'esprit étoit désordonné comme les gouvernemens; où du désordre général naissoit une foule d'événemens imprévus dont on n'apercevoit point la cause, et qui sembloient hors du cours ordinaire des choses humaines; où le goût du merveilleux étoit nourri par l'ignorance de la physique, et peut-être par le besoin que l'homme éprouve d'une force supérieure et surnaturelle pour résister à ses maux et à des malheurs que ne prévient ni la législation, ni le gouvernement, ni l'ordre et la marche habituelle de la nature. C'est ce qui donna naissance dans toute l'Europe à ce grand nombre de romans de chevalerie dont on connoît l'esprit et le caractère, et sur lesquels travaillèrent les poëtes italiens pendant plusieurs siècles. Ces romans fécondèrent leur imagination; mais en corrompant leur goût, en écartant, pour ainsi dire, toutes les limites du vrai, ils accoutumèrent les esprits à une audace vagabonde qui avoit de la peine à s'arrêter; et le genie même, emporté par l'imagination, ne peut pas toujours en tenir les rênes: telle est l'histoire de la langue poëtique en Italie.

Chez les Anglois, elle a aussi conservé le droit de modifier et de tronquer des mots et des syllabes pour la mesure; ce qu'elle a de plus remarquable, c'est son caractère; elle a été formée par le génie même anglois, qui a l'audace et l'indépendance que lui donnent son gouvernement, ses mœurs et ses lois, et par la méditation profonde et solitaire des phénomènes de la nature et des passions humaines; une telle méditation introduit l'ame plus avant dans les profondeurs de la nature, et donne au peuple même, sous des dehors froids, une sensibilité recueillie qui brûle en-dedans, comme celle des peuples légers s'exhale toute entière en-dehors. Cette chaleur ardente et sombre se fait sentir partout dans les poëtes anglois. De l'habitude d'observer la nature en silence, est né chez eux l'art de la peindre; ils colorent ce qu'ailleurs on ne fait que dessiner; ils gravent au burin, ce que dans d'autres langues on ne trace qu'en superficie. Leurs traits sont plus fiers, leurs touches plus originales. Je n'ignore pas que les Anglois ont aussi la prétention de la grâce, comme les Italiens celle de la force; les peuples, comme les particuliers, aspirent surtout à ce qui leur est refusé; mais il ne s'agit ici que du caractère dominant des écrivains, et non des exceptions; en général, la langue poëtique des Anglois penche vers l'énergie, comme celle des Italiens vers la mollesse, et réussit surtout à peindre ce merveilleux terrible qui ébranle fortement l'imagination, et

jette l'ame dans une espèce de vague obscur et menaçant, loin de la nature tranquille et commune. Un de ses autres caractères est la richesse ; elle a prodigieusement acquis dans un commerce habituel avec les anciens poëtes qui ont été traduits en vers, soit en tout, soit en partie, par les plus grands poëtes anglois ; car, en Angleterre, on n'a jamais cru que le génie dérogeât à traduire ; Cicéron ne le pensoit pas non plus, lorsqu'il traduisoit Démosthène et un poëme grec sur l'astronomie : ainsi les formes de style, les expressions, les tours et les images des langues de la Grèce et de Rome, ont passé souvent avec un grand succès dans la langue poëtique angloise. Pope, Adisson et Dryden, n'étoient pas comme ce soldat barbare à qui on confia des statues et des tableaux précieux, et qui crut les rendre entiers, parce qu'après les avoir mutilés, brisés et rompus, il en rendit avec soin les pièces et les lambeaux ; c'est assez l'emblême des traducteurs ordinaires ; aussi ceux-là défigurent deux langues et n'en enrichissent aucune. La langue angloise, plus heureuse dans ce commerce étranger, fait par des mains habiles, corrigea son âpreté naturelle, et apprit à peindre avec des couleurs, à-la-fois plus riches et plus douces ; aux avantages d'un commerce utile, elle joignit encore l'audace des conquêtes, en s'emparant d'un grand nombre de mots tirés de toutes les langues. Ce droit dont ont joui plusieurs grands écrivains en Angleterre,

fut toujours interdit aux écrivains de la France. Il est assez singulier qu'un peuple libre, et où la plupart des esprits sont républicains, ait cédé aux grands poëtes, cette espèce de despotisme sur la langue, tandis qu'un peuple monarchique, resté libre et pour ainsi dire républicain pour la science, refuse de reconnoître sur cet objet l'empire même des hommes de génie. Milton, comme on le sait, est un de ceux qui usèrent le plus de ce privilége; mais il agrandit surtout la langue poëtique des Anglois par son génie et par le sujet extraordinaire qu'il traita. En effet, un poëme dont la scène est très-souvent hors des limites de la nature connue, dans les enfers, dans le chaos, sur la voûte extérieure du monde, au-dessus de la hauteur des cieux, et dans le temple éternel de la divinité; un poëme, dont les principaux acteurs, à jamais inconnus aux sens, ne peuvent être saisis que par l'œil de l'imagination, et doivent cependant, pour attacher, être revêtus de toutes les formes de la vraisemblance; d'un côté, le merveilleux des génies infernaux à peindre, et un caractère sublime dans son horreur même, en qui l'on doit reconnoître les traits d'une grande nature dégradée, et un être presque divin, tombé en ruine; un être qui appartient au ciel par son origine, à l'enfer, par ses tourmens et ses passions, à l'éternité, par sa durée; menaçant sous la main toute-puissante qui l'enchaîne, souffrant et malheureux avec toute l'énergie d'une force surnaturelle,

placé entre trois mondes qui, sans cesse, occupent son activité funeste; celui des cieux qu'il a perdu; celui des enfers, dont il est souverain; celui de la terre, dont il aspire à être le conquérant; de l'autre côté, Dieu, les génies célestes, les merveilles de la création; les décrets qui font le destin de l'univers; les messages des cieux à la terre, et de la terre aux cieux; sur cette terre encore nouvelle et parmi des berceaux de fleurs, le genre-humain tout entier, renfermé dans deux habitans, créatures innocentes et pures, chez qui la volupté même est sainte, et l'amour a les charmes les plus touchans de la vertu; le bonheur et l'immortalité perdus par un moment de foiblesse; le mal flétrissant tout-à-coup la nature; les sphères des cieux dérangées; la terre ébranlée sur son axe; un chemin immense de communication tracé à travers l'espace entre les enfers et la terre; la mort accourt pour s'emparer d'un monde; la race des hommes condamnées au malheur et au crime; le tableau effrayant de tous les maux des siècles à venir; et dans le lointain, la qui perspective consolante monde réparé; et de l'homme, par les secours d'un Dieu remontant à sa primitive grandeur; il faut convenir qu'un pareil sujet, sous la plume d'un homme de génie, devoit donner le plus grand essor à la langue poëtique des Anglois. Il falloit qu'à tout moment le poëte se créât une langue nouvelle pour des images qui n'avoient jamais été tracées; qu'il peignît des

êtres intellectuels par des formes sensibles : des forces, des grandeurs et des passions surnaturelles, par un langage qui n'étoit inventé que pour la foiblesse de l'homme ; que dans ce dépôt des signes, qui rendent les sensations humaines, il trouva des expressions égales à l'horreur des enfers, à la magnificence des cieux, à la volupté céleste et pure des premiers habitans de la terre, c'est-à-dire, à des sensations que l'homme n'éprouva jamais ; il falloit que tour-à-tour il sanctifiât, divinisât sa langue, et la rendît douce ou majestueuse, délicate ou terrible ; tantôt d'accord avec l'harmonie céleste, et tantôt avec les accens infernaux : il falloit qu'en agrandissant, pour ainsi dire, toutes les proportions du langage humain il lui conservât cependant cet air de vérité, sans lequel il n'y a plus ni d'illusion, ni d'intérêt. Telles sont les difficultés que Milton eut à vaincre pour trouver la langue qui convenoit à son sujet. Moïse, les Prophêtes, Homère et son propre génie, vinrent à son secours : l'Orient, qui vit naître toutes les grandes idées religieuses lui fournit aussi une grande partie des expressions et des images nécessaires pour les peindre. Mais, malgré toutes ces richesses acquises, sa langue, souvent sublime, conserva quelquefois une partie de sa rudesse originale ; elle fut encore gâtée par un vice de son siècle, par le mélange de cette métaphysique de l'école, que l'on porta dans les disputes de religion ; car les idées théolo-

giques corrompent autant la langue du poëte, que les idées religieuses peuvent l'élever et l'agrandir. Ce goût général de métaphysique qui, de la théologie, avoit alors passé dans toutes les sciences et dans tous les esprits; goût qui mêla souvent trop de subtilité même aux idées sublimes et profondes de Bacon, étoit alors la maladie dominante des poëtes anglois. Elle infecta le style de Cowley, poëte ingénieux et brillant, et qui ne manquoit ni de grâce, ni de vigueur : ce poëte qui étoit resté attaché à la cause des rois, ainsi que Milton à celle de Cromwel et de la liberté, étoit alors regardé comme le premier de l'Angleterre, car Milton étoit à peine connu; mais le colosse sortit de l'ombre qui le couvroit et fut bientôt à sa place, tout disparut ou s'abaissa devant lui. Le règne de Charles II, ses mœurs douces et voluptueuses, l'imitation de l'esprit et des manières françoises qu'il avoit rapportées de son exil dans sa cour, épurèrent bientôt le génie et la langue des poëtes anglois de cette rouille scholastique : la langue et le style eurent des grâces plus naturelles. On fut ingénieux, sans être subtil, hardi, sans être bizarre, et correct autant qu'on le peut être avec une grande liberté. Ce fut l'époque de Waller, de Prior, de Congrève, de Rochester, etc. Enfin parurent trois hommes d'un mérite distingué, Dryden, Adisson et Pope; le premier, d'un génie fécond, riche et vigoureux, mais inégal; le second, élégant et pur, mais qui n'eut que

le degré de force qui peut se concilier avec une mesure toujours juste ; le dernier enfin posséda peut-être toutes les qualités de l'esprit, et quelques-unes de celles du génie ; car il n'avoit pas la hauteur du sublime qui n'appartient qu'à Milton, et les mouvemens passionnés de l'ame qui sont eux-mêmes le sublime de la sensibilité, et qui forment les grands traits de Shakespéar ; mais il réunit d'ailleurs la précision et la vigueur philosophique ; la force pénétrante de la satire ; l'art de saisir les nuances les plus fines dans les mœurs et dans le goût ; l'art de peindre ces situations mélancoliques de l'ame, si chères aux Anglois, et cette nature en deuil qui charme en attristant ; il sut associer partout l'idée à l'image, de sorte que dans ses vers, l'homme qui pense se laisse toujours voir sous les grâces du poëte. Personne, depuis Homère, Virgile et Milton, n'eut au même degré que lui le secret de peindre à l'oreille, par l'harmonie imitative, et d'assortir toujours les sons à l'image, tantôt en les brisant, les heurtant, les suspendant, les faisant traîner avec pesanteur, ou rouler avec fracas ; tantôt en leur donnant une mélodie douce et facile, et les faisant courir avec légèreté. Enfin, il déploya toute la richesse et la magnificence du style de l'épopée dans son *Iliade*, où il n'a d'autre défaut peut-être que de donner trop d'éclat à ses couleurs, et d'ôter à un mouvement antique un peu de cette rouille précieuse déposée par les siècles,

et

et que les antiquaires adorent avec respect sur les vieilles statues et les vieilles médailles. Ces trois hommes portèrent la langue poëtiques de leurs pays à toute la perfection dont elle paroît susceptible, aux dépens néanmoins de cette énergie un peu inculte, mais vigoureuse et sublime, qu'elle avoit dans Milton; car il en est des langues comme des peuples, qui ne se civilisent jamais sans perdre un peu de cette force de caractère, instrument égal des vertus et des vices.

Après ces trois écrivains et ceux du règne de Charles II, qui, par leur naturel, leur goût et leur élégante facilité représentent assez bien en Angleterre les écrivains du siècle de Louis XIV, en France, la langue poétique angloise parut éprouver une sorte de révolution assez semblable à celle qui s'est faite ou se prépare parmi nous. J'en fixerois l'époque à Thompson, le plus grand de ses poëtes modernes, comme dans l'Histoire des États on fixe chaque époque aux noms les plus connus. Alors on vit naître un certain rafinement et une recherche curieuse dans le style, ainsi qu'on voit naître chez un peuple les recherches du luxe, lorsque le goût commence à s'user sur les jouissances naturelles, ou que la vanité cherche une distinction au milieu des richesses communes. On voulut étonner par des expressions nouvelles. L'audace des figures fut moins mesurée; on substitua dans leur emploi à cette économie sage qui ne les distribue qu'à propos, une

certaine prodigalité qui tient encore plus de l'ostentation que de l'opulence ; le style parut moins obéir aux mouvemens naturels de l'ame, et suivre, comme par une pente involontaire, le cours des sentimens ou des idées. Il parut trop souvent un effort de l'esprit qui s'occupe à chaque instant de produire un effet. Il y eut plus de travail et moins de charme; la force fut plus tendue, la grâce plus affectée, la mélancolie même tâcha d'être plus sombre et mit plus d'étude dans l'arrangement et l'appareil de son deuil, à-peu-près comme une jeune veuve qui cherche à se parer de sa douleur, et sous ses voiles même ne néglige pas d'observer à travers ses larmes l'impression quelle fait sur ceux qui la regardent. Tout luxe mène à la profusion; on ne sut presque plus s'arrêter. Dans le même-temps, l'étude de la philosophie, de l'astronomie, de la physique, de l'histoire naturelle, alliée à la poësie, donna naissance en Angleterre au genre descriptif, qui depuis a passé en Allemagne et en France. Ce genre nouveau, inconnu même aux modernes dans les siècles précédens, a eu aussi son influence sur la langue poëtique des Anglois ; comme il est composé tout entier de tableaux qui se succèdent, et que chaque tableau pour ainsi dire est sans cadre, qu'il n'est borné ni par la suite d'une action, comme dans l'épopée, ni par le retour et l'enchaînement des préceptes, comme dans le poëme didactique, le poëte est naturellement tenté de s'y abandonner

à son goût d'observation, et de peindre tout ce qu'il a vu; dès-lors il peint plutôt par nuances et par détails, que par de grands traits, comme faisoient les anciens. Pour tout rendre, il faut multiplier les couleurs et les nuances de style. La langue se féconde, mais le goût de la composition se perd. Le poëte doit bien se donner de garde de peindre les objets comme ils seroient vus au microscope; ce peut être la vraie nature pour le physicien, mais c'en est une fausse pour le poëte; il faut qu'il les présente comme ils sont dessinés pour l'œil humain, et surtout pour le tableau général du monde, où les petits objets s'enfoncent et se perdent, les grands s'avancent sur la scène; mais offrant plutôt leur ensemble majestueux que les détails des parties qui les composent, entourés de masses d'ombres et de lumière, qui en cachent une portion, et en découvrent une autre, et placés dans un horizon qui leur sert de limites par les vapeurs qui les enveloppent de toutes parts : c'est d'après ces modèles, sans doute, que le poëte doit tracer, doit terminer ses tableaux. Le genre descriptif, tel qu'il a été traité par les meilleurs poëtes anglois, est trop éloigné de cette manière; leur langue poëtique, malgré les beautés frappantes qu'elle offre encore, a donc dégénéré dans ce siècle; elle s'est enrichie de trésors philosophiques, et d'expressions pour peindre ces idées nouvelles, mais elle a perdu du côté de la disposition et de l'emploi de ses richesses, elle

a de l'or et des diamans, mais elle les entasse et les jette souvent avec trop peu d'art : c'est le luxe du trône et de la cour du Mogol, qui éblouit plus qu'il ne charme, et fatigue les yeux d'un plaisir qui a je ne sais quoi de pénible.

Il est temps, Monsieur, de revenir à la langue poëtique des François, qui est votre principal objet et le mien. Mais le coup-d'œil que j'ai jeté sur ces langues étrangères ne sera pas inutile pour nous apprendre à juger de la nôtre. Il faut souvent sortir de son pays pour le mieux connoître; et comme dit Montagne : *Il est bon de frotter et limer notre cervelle contre celle d'autrui.* J'ai déjà dit que notre langue a le caractère moins poëtique que celle des quatre peuples que j'ai nommés, et j'en ai donné quelques raisons; on en pourroit tirer d'autres de l'analyse de notre langue comparée à celle des anciens ; et l'histoire même quoiqu'abrégée de la langue poëtique des Italiens et des Anglois peut encore nous confirmer dans l'opinion de leur avantage sur nous à cet égard. Notre langue poëtique n'a eu ni la même marche, ni les mêmes circonstances qui l'ayent favorisée ; je ne parlerai pas de tous nos anciens poëtes ; aujourd'hui barbares, et dont les noms rayés de la mémoire des hommes ne se conservent plus que dans les livres, comme des dates dans l'histoire des ans; j'observerai pourtant que plusieurs d'entr'eux eurent véritablement dans la tête l'idée d'une langue poëtique qu'ils

avoient conçue d'après celle des anciens, mais qu'ils n'eurent point la force et le génie de transporter ce modèle sur notre langue: ce qui semble le prouver, c'est qu'il existe une traduction en vers latin du poëme de Daubertas, sur les six jours de la création, où l'on trouve une imagination brillante et féconde qui étonne souvent et qui attache. Sa propre langue lui ôtoit son génie, une langue étrangère le lui a rendu; on diroit que ses idées étoient originales dans la seconde, et qu'elles n'étoient que traduites et défigurées dans la première. A-peu-près vers la même époque, la langue italienne fut très à la mode en France : elle y avoit été portée par les Médicis; mais on copie plus aisément les vices que les vertus des nations étrangères. On voulut imiter l'affectation et les concetti qui déparent quelquefois les beaux ouvrages italiens; ces défauts se joignirent à ceux d'une langue qui n'étoit pas encore formée. C'étoit associer à la pauvreté des barbares le luxe des peuples trop civilisés. Ce mauvais goût se retrouve encore dans quelques poëtes obscurs des premières années du règne de Louis XIV; et notre célèbre Racine lui-même n'en fut pas exempt dans sa jeunesse, comme on peut le voir par quelques vers détachés qui furent ses premiers essais, et qui se trouvent insérés dans ses lettres à Boileau. Bientôt il quitta le Guarini pour Euripide et Sophocle, Virgile et Tacite, et mérita de devenir l'auteur de *Britannicus* et de *Phèdre*.

On sait que le véritable fondateur de notre langue poëtique en France fut Malherbe. Le genre lyrique qu'il embrassa pouvoit dans un siècle plus heureux donner à cette langue un grand caractère, mais il eut moins de génie que de verve, et plutôt de la noblesse que de la force; d'ailleurs le mauvais goût de son siècle l'entouroit de toute part, et perça trop souvent dans ses ouvrages. Il forma plutôt le mécanisme de cette langue qu'il n'en forma le génie; il ouvrit la carrière, y fit quelques pas, mais il ne la parcourut point.

Il étoit réservé à notre langue poëtique de se former et de prendre son accroissement au théâtre; elle fut la seule, parmi toutes celles que j'ai citées, qui ait eu cette marche; et c'est ce qui a déterminé son caractère, comme le sol qui nourrit les plantes influe sur leur nature; elle fut donc plus sensible que pittoresque, et devint plus propre à peindre la nature morale que les tableaux de la nature physique, soit dans le doux, soit dans le terrible. Le génie austère et politique de Corneille, plus nourri encore d'idées que de sentimens, communiqua à cette langue cette même austérité en lui communiquant sa force. Il dédaigna toute parure étrangère, et voulut que sa pensée ne fût ornée que de sa propre vigueur, comme ces lutteurs antiques qui laissoient à d'autres la pompe des vêtemens et dont les muscles et la taille composoient la beauté. Chez lui la langue poëtique ne connut pas même ce trouble et ce désordre impé-

tueux que répand sur elle le soufle orageux des passions, qui semble la passionner elle-même, et précipite tous ses mouvemens. Sa marche fut plus tranquille, et elle n'eut presque jamais à peindre que des passions qui ne perdoient jamais l'attitude de la dignité et de la grandeur. Racine lui donna ces mouvemens qui lui manquoient; il lui donna en même-temps plus de charme, et la fit redescendre, pour ainsi dire, de cette vieillesse majestueuse quelle eut en naissant, à une jeunesse plus riante et plus douce, qui ne fut que son second âge. Il mêla plus de couleurs à ses tableaux; il créa ou perfectionna l'art des nuances, et répandit sur elle un éclat de figures et d'ornemens quelle n'avoit point eue jusqu'alors; cependant la justesse de son goût lui fit observer une différence dans les différens sujets qu'il traita : dans *Iphigénie* et *Phèdre*, sujets empruntés de la fable, sa langue poëtique est beaucoup plus riche et plus féconde que dans les sujets historiques, comme *Britannicus*, *Bérénice*, *Bajazet* et *Mithridate*. J'ai déjà observé ailleurs que les sujets de la fable se liant à toutes les idées poëtiques de la mythologie grecque devoient nécessairement donner une teinte particulière de poësie au style ; cette même richesse se retrouve encore dans *Esther* et *Athalié*; et pour une raison à-peu-près pareille, le poëte y étoit soutenu de toute la pompe des idées religieuses et de la magnificence du style oriental des Hébreux ; il n'en est pas de même

dans *Britannicus*, par exemple, où Racine avoit à peindre la cour de Néron. Dans les cours on ne parle guère en style figuré; ce style est celui des ames passionnées, des poëtes, des amans, des solitaires et des sauvages; plus les peuples se civilisent et se corrompent par les richesses, le luxe et les vices qui marchent ensemble, moins en parlant ils empruntent d'images de la nature, elles leur sont trop étrangères; cela est encore plus vrai à la cour des tyrans : l'imagination y est éteinte, et l'ame resserrée par la terreur ou par le crime; c'est-là qu'on veille sur tous ses discours, ses gestes et ses manières; la méchanceté épie, observe et se tait; l'honnête homme même a cette sainte tristesse que le spectacle du vice tout-puissant donne à la vertu. Dans cet état on ne cherche point l'éclat du langage, on chercheroit plutôt à l'amortir de peur qu'il ne signifie trop. On ôte à la parole tout ce qu'on peut lui ôter et la pensée se retranche pour ainsi dire au-dedans d'elle-même; c'est ce qui a fait adopter à Racine dans cette pièce le style et la manière de Tacite. C'est-là que sa langue est austère en général comme celle de Corneille, mais avec bien plus de correction et de goût dans l'ensemble et les détails; il n'y a mis par tout que le degré de couleur qui convient au sujet; et le seul endroit vraiment poëtique, c'est celui ou Néron peint à Narcisse la naissance de sa passion pour Junie, parce que la passion de l'amour en

rendant

rendant à un tyran des sensations douces et voluptueuses, l'arrache pour quelques momens à son caractère farouche, et rétablit quelque communication entre lui et la nature.

Les tragédies de Voltaire, une des parties les plus brillantes de notre littérature, après ou avec celles de Racine et de Corneille, ont dû aussi influer sur notre langue poëtique, mais d'une autre manière. L'impétuosité naturelle au génie de cet homme célèbre, en donnant plus de chaleur aux passions, plus de mouvement au style, a pour ainsi dire accéléré la marche de cette langue, jusqu'alors plus lente et plus calme. Chez lui, elle a un peu perdu de ces périodes harmonieuses de Racine, qui formoient un enchantement presque continu pour l'oreille; elle roule plus interrompue, plus brisée dans son cours, mais aussi elle entraîne plus l'ame et l'esprit, et leur permet moins de s'arrêter sur son plaisir même. La langue poëtique de Racine est plus correcte et plus pure; celle de Voltaire est plus vive et plus passionnée. L'une a plus de ces effets qui tiennent à la perfection des détails; l'autre de ceux qui tiennent à la rapidité de l'ensemble. L'une ne choque jamais le goût, l'autre ne laisse jamais reposer l'imagination. Enfin, l'une même en peignant les passions les plus tulmutueuses de l'ame, semble toujours conserver une portion de sang-froid pour observer et mesurer sa marche; l'autre semble avoir l'ivresse même des passions qu'elle peint; elle est forcée de leur obéir

et se précipite comme elles quelquefois avec leur négligence et leur abandon. Voltaire a de plus communiqué à cette langue une partie du luxe de son esprit, peut-être un peu conforme à celui de son siècle ; il détache plus ses idées du fond général, et les met plus en relief; souvent ses vers sortent de la ligne pour s'attirer une attention particulière, au lieu que dans Racine les vers marchent tous ensemble, sous une discipline égale, qui ne permet à aucun de se faire remarquer aux dépens de la troupe entière. Enfin, il a beaucoup plus multiplié que ses prédécesseurs, l'usage des figures et des images dans la tragédie, sorte de beauté qui appartient plus à l'épopée et à l'ode qu'au genre dramatique. Mais par ce défaut même, il a étendu notre langue poëtique, appauvrie et resserrée dans son commerce habituel avec le théâtre. C'est ainsi qu'en politique quelquefois de grands hommes se permettent de violer des lois particulières, dont l'infraction même, sous d'autres points de vue, tourne au bien général de l'état. Une circonstance qui, dans Voltaire a favorisé cette richesse de couleur, et souvent la rend nécessaire, c'est la multitude de nations et d'époques différentes qu'il a peintes dans son théâtre : Grecs, Romains, Arabes, Ottomans, Chinois, Tartares, Espagnols, sauvages du Nouveau Monde, mœurs de la chevalerie, grandeur asiatique des anciens empires de l'orient, merveilleux de la fatalité dans *OEdipe*, dans

Oreste; merveilleux, sombre et terrible des tombeaux et de la religion dans *Sémiramis*; dans *Mahomet*, établissement d'un culte nouveau sous un climat brûlant où les têtes sont créées pour l'enthousiasme, et où le langage même fait déjà la moitié du fanatisme; dans *Brutus*, époque de l'austérité républicaine, dans la *Mort de César*, époque de la lutte du despotisme et de la liberté; dans *Rome sauvée*, ou *Catilina*, génie du crime dans la conjuration opposé au génie de la vertu; dans *Zaïre* enfin, époque des croisades, lutte de deux religions et de l'Europe contre l'Asie. Le génie de Voltaire le portoit naturellement aux contrastes; il cherchoit toujours les contrastes d'expressions, les contrastes d'idées, les contrastes de sentimens, et dans plusieurs de ses belles tragédies il a fait contraster les mœurs de deux peuples opposés l'un à l'autre. L'effet naturel des contrastes est de faire sortir les idées, les couleurs, et de leur donner plus de jeu; mais quand les contrastes s'appliquent à de grands objets, ils acquièrent une sorte de dignité imposante qu'ils n'ont point par eux-mêmes. Il ne faut donc point s'étonner si la langue poëtique de Voltaire, quoique moins parfaite que celle de Racine, a une sorte d'éclat éblouissant qui subjugue les esprits et attache l'imagination, surtout dans la jeunesse, âge où le premier besoin est d'être vivement frappé, et où l'on demande plutôt des effets qu'on ne les juge.

Telle fut la marche de notre langue poëtique au théâtre qui fut son premier berceau. Boileau, après Corneille, et un peu avant Racine, l'appliqua à d'autres genres qui étoient conformes à son talent et à son esprit; mais ce fut presque toujours à des peintures morales, ou à des objets de goût. Dans cette force de poësie didactique, le talent du poëte se resserre nécessairement, et Horace n'osoit prendre ce nom quand il écrivoit ses épitres et ses satires; la postérité n'en a point cru sa modestie à cet égard, et lui a conservé ce titre dans ses ouvrages même, quoique le talent du poëte n'y soit pas si marqué; elle l'a de même donné à Boileau qui dans ce genre marchoit sur ses pas, mais à quelque distance. Cependant la satire (je veux dire celle des mœurs) semble ouvrir un champ très-noble à la poësie, surtout quand elle est animée par cette éloquence vertueuse qui enflamme l'imagination et punit le vice par la peinture même qu'elle en fait, et semble exercer avec austérité une sorte de magistrature sur les grands coupables qu'elle fait pâlir; c'est, comme on sait, le caractère que lui donna Juvenal : son vers, comme un délateur puissant, accuse les crimes de son siècle. Son indignation éclate en expressions hardies et neuves comme les excès qu'il avoit à peindre, et ses tableaux du vice ont une telle énergie, qu'ils font frissonner la vertu même qui a tenu le pinceau. La langue poëtique de Boileau, dans la satire, est loin de ce caractère et de ce mouvement; Boileau,

toujours homme d'esprit et jamais passionné, peint plutôt des ridicules que des vices, et quand il touche aux mœurs, ce sont plus souvent les mœurs des hommes en général, que celles de son siècle; mais on peint toujours. Il s'en faut de beaucoup qu'il ait mis dans la satire le courage que Molière a mis dans la comédie qui n'est que la satire en action. Il manie souvent le ridicule avec finesse; mais la peinture du ridicule exclut presque toujours les beautés poëtiques : ce n'est le plus souvent qu'une nuance fine que l'on saisit, l'art de montrer un grand objet sous une petite face, ou un petit objet sous des proportions exagérées, l'art d'offrir à la malignité un contraste imprévu ou un rapprochement qui fait rire; il tient plus à des conventions sociales et à des idées passagères qu'aux effets de la nature; il est donc par-là même plus éloigné de la poësie véritable qui est le langage universel des sens, de l'ame et de l'imagination. La satire, envisagée sous ce point de vue, étoit donc moins favorable aux progrès de notre langue poëtique, au moins du côté de l'énergie, de l'imagination et de la force; mais Boileau lui a communiqué d'autres avantages, la correction, la pureté, la justesse, une élégance soutenue, et cet esprit de mesure qui sait à propos être économe des beautés même, qui fait valoir ce qu'on laisse ou ce qu'on sacrifie, et sait toujours s'arrêter quand il le faut, espèce de mérite qui, dans le goût comme dans la morale, est peut-être le plus difficile, parce que l'imagination,

comme la vertu, trouve dans ses bonnes qualités même une sorte de séduction qui les entraîne et les mène souvent plus loin qu'elles ne doivent aller. Le mérite de Boileau fut donc surtout d'être législateur dans notre langue poëtique; et en cette qualité, ses préceptes et ses exemples furent d'accord, ce qui lui donnoit une double autorité. Il eut cette conformité avec les législateurs politiques, que tous ont formé leur code de lois d'après leur caractère. Solon, voluptueux et ami des arts, fit des lois douces; Lycurgue, austère, fit passer cette même austérité dans ses lois : la législation de Boileau approcha dans la poësie de celle de Lycurgue; il retrancha avec sévérité tous les germes des vices et des défauts, et rendit peut-être son peuple un peu pauvre, de peur qu'il n'abusât de ses richesses. Voilà ce qu'ils eurent de commun; mais le premier, par ses lois, fit encore germer pour les siècles à venir des vertus et des ames extraordinaires; l'autre, à cet égard, ressembla davantage à nos législateurs modernes qui s'occupent bien plus d'arrêter les crimes que de faire naître des vertus, et posent plutôt des barrières qu'ils n'ouvrent des routes grandes et nouvelles aux nations. Il se trouva, par une circonstance assez singulière, que le génie ou l'esprit de Boileau eût beaucoup d'analogie avec le caractère et le génie de notre langue plus favorable à l'exactitude qu'à la hardiesse, et à la méthode qu'aux grands mouvemens. Il suivit dans ses préceptes et dans ses ouvrages ce génie de la

langue qui étoit en même-temps le sien ; peut-être encore l'esprit de la cour de Louis XIV, et cette politesse qui règle tout, mais en tempérant tout, espèce d'estime qui use toutes les inégalités ; cette politesse qui soumettoit alors à l'empire rigoureux de toutes les convenances la société, les ames et les esprits, influa sur la sagesse générale des compositions et du goût, et de la législation même de Boileau. Mais la langue poëtique françoise, dans cette époque, avoit deux besoins : l'un qui naissoit de la barbarie des temps d'où l'on sortoit à peine ; c'étoit d'épurer son goût : l'autre, de prendre peut-être un essor plus hardi auquel elle étoit moins portée par son caractère naturel. Boileau remplit parfaitement un de ces buts, et il faut en convenir, il fit beaucoup moins pour l'autre, peut-être même recula-t-il ce progrès par la sévérité des lois qu'il imposa, et le juste empire qu'il exerça sur tous les esprits de son siècle et du nôtre. On ne peut douter qu'un législateur tel que lui n'ait été très-utile à la France ; mais il eût peut-être été plus utile encore en Angleterre où l'esprit national, impétueux dans tous ses mouvemens, n'avoit jamais besoin d'être excité, mais avoit souvent besoin d'un frein qui l'arrêtât ; peut-être falloit-il en Angleterre réprimer la fougue du génie par la raison ; peut-être en France falloit-il encourager la sagesse de la raison par l'audace du génie. Boileau cependant, outre le mérite de l'exactitude, de la pureté, de la convenance parfaite du style avec le sujet,

d'un langage toujours harmonieux, serré; mais précis sans sécheresse, d'une couleur toujours sage, et quelquefois brillante appliquée à des objets de morale ou de goût, de l'art enfin de relever toujours les choses communes ou familières par une expression qui les ennoblit, sans les faire sortir du rang où elles doivent être. Boileau rendit encore un service bien marqué à notre langue poëtique, ce fut de donner les premiers modèles parfaits sur la manière de peindre en ce genre; il fit faire un pas assez considérable à notre langue pour se rapprocher des langues anciennes. Plusieurs détails très-heureux dans ses satires même et ses épitres, la description entière du *Passage du Rhin*, et surtout les quatre premiers chants du *Lutrin*, et quelques tableaux du cinquième, ont mérité de servir de modèle à tous les écrivains qui lui ont succédé. C'est-là que notre langue est véritablement pittoresque, et il est le premier qui lui ait donné ce caractère à ce degré de perfection. Il est vrai que souvent il n'est que peintre de genre; il aime peindre à la manière flamande; plusieurs de ses tableaux sont de l'école de Tenières, et il a peu connu cette beauté idéale qui fait les grands peintres d'histoire; mais il a su renfermer son talent dans les bornes que lui avoit assignées la nature, et par tout la vérité se reconnoît sous ses pinceaux.

Après lui, Rousseau reçut notre langue poëtique qu'il lui avoit transmise, pour ainsi dire

dire, en héritage. Rousseau la transporta dans l'ode où elle devoit faire de nouveaux progrès. C'est dans l'ode que chez les anciens l'empire de la poësie avoit été plus séparé de celui de la prose. Ce genre, dans l'origine, communiquoit peu avec les idées ordinaires; il naissoit de l'inspiration : c'étoit une hymne aux dieux ou aux héros, des prédictions sur l'avenir, de grandes leçons sur le passé, des vérités qui sembloient descendre du ciel sur la terre pour instruire les peuples; il donnoit un caractère de merveilleux et au poëte et à son langage. Le poëte y ressembloit aux sibylles ou aux prophètes, au moment où un dieu venoit les éclairer; il paroissoit sortir du monde connu, il voyoit ce qui échappe au regard commun des hommes, franchissoit tous les intervalles lents et mesurés que parcourt la pensée dans sa marche ordinaire, et alloit saisir des idées qui étoient à une grande distance; elles ne se lioient ensemble que par une chaîne cachée, et c'étoit son génie qui la formoit: ses sentimens ou ses idées se pressoient en foule; son langage sembloit surnaturel; il n'étoit le maître ni de se taire, ni de parler autrement; il appartenoit à une puissance étrangère : mais comme l'enthousiasme fatigue la nature humaine, et que le souffle céleste étoit passager, le poëme devoit être court. Comme il avoit quelque chose de divin, les accens de la voix commune ne lui suffisoient pas, et on lui associa la musique : enfin, pour conserver sa dignité, on ne le chantoit que dans les fêtes, sur les théâtres,

dans les temples, à la tête des armées, dans les grands périls, ou lorsqu'on marchoit à la victoire; et quand par la suite il devint aussi l'expression de l'amour, le poëte, couronné de fleurs, le chantoit en présence de sa maîtresse qui étoit elle-même la divinité qui l'inspiroit. Ce genre de poëme passa aussi dans les repas qui, consacrés par une sorte de religion, souvent étoient eux-mêmes des rites solennels où les dieux étoient appelés. On sait combien tout cela est étranger à notre caractère, à nos mœurs, à notre langue, à notre esprit de société, surtout à cet esprit de raison qui préside à tous nos ouvrages, et qui écartant, pour le juger, toute espèce d'enthousiasme, attend avec le calme menaçant d'une sévérité froide et tranquille. L'époque où Rousseau parut étoit encore moins favorable à ce genre de poëme; c'étoit la fin du règne de Louis XIV, temps où l'enthousiasme national qui accompagne toujours les grands succès et les grands hommes, commençoit à s'affoiblir, où l'on commençoit à sentir le poids des victoires passées et le prix qu'avoit coûté tant de gloire, où les gémissemens sourds du peuple commençoient à percer jusqu'au trône, et déjà se mêloient dans l'Europe aux cris de la renommée dont la voix s'affoiblissoit. Il y avoit encore de la grandeur, mais on la sentoit prête à s'échapper, et déjà cette ivresse de quarante ans n'échauffoit plus les esprits. On avoit appliqué le genre lyrique à l'opéra, où, malgré les éloges que l'on doit à la douceur et à la

grâce enchanteresse de Quinaut, la langue poëtique s'étoit souvent énervée à la suite d'une musique molle et voluptueuse, à-peu-près comme Renaud dans les bras d'Armide. Rousseau, doué par la nature d'une imagination élevée et d'une ame ardente, entraîné vers le genre de l'ode par son penchant et par l'étude des anciens, sentit, où par réflexion, ou par instinct, que c'étoit une plante étrangère qu'il vouloit transporter dans un climat peu fait pour elle; il rencontroit de toute part les bornes de notre langue et de nos mœurs, celles du caractère et de l'esprit françois; mais son génie lui fit surmonter une partie au moins de ces obstacles. Il choisit souvent des sujets sacrés où les idées religieuses pouvoient développer toute leur pompe, où la hardiesse des images et des tableaux qu'avoit fait naître l'imagination orientale, pouvoit soutenir la langue poëtique françoise, et l'élever à toute la majesté de l'ode; par cette adresse, il fit remonter l'ode, pour ainsi dire, aux temps de sa naissance, sans qu'elle parût étrangère au milieu de nous; elle redevenoit fille de l'enthousiasme, et commerçoit encore avec la divinité; mais en parlant le langage des Hébreux qui nous est connu dès notre enfance, quoique hors de nos mœurs, elle se rallioit à nos idées. Dans ses odes profanes, Rousseau eut recours à un autre artifice qui fit encore reculer l'ode loin de nous et des mœurs françoises, et la plaça, pour ainsi dire, dans une sorte de perspective éloignée, d'où

elle pouvoit moins blesser notre raison un peu calme et notre tour d'esprit; ce fut d'emprunter très-souvent les idées, les images et les expressions de la mythologie, qui sembloient encore nous transporter dans un monde nouveau, mais qui nous est familier; car dans les arts, lorsqu'on emprunte ou des idées, ou des images étrangères, il faut qu'elles ne le soient pas tout-à-fait; *leur étrangeté*, pour me servir de l'expression de Montagne, les rend piquantes; la connoissance que nous en avons déjà, les rend vraisemblables autant qu'il le faut, du moins pour les plaisirs de l'imagination; les images et les idées de la mythologie sont comme une traduction des phénomènes de la nature en anciens miracles religieux: on voit par-là qu'elles conviennent au genre de l'ode qui est un peu surnaturel. Rousseau sans doute leur trouva encore un autre avantage, c'est qu'en rappelant une partie des formes dont se servoient les poëtes grecs et romains, elles sembloient communiquer à l'ode françoise un caractère d'antiquité, et par-là même on devoit être moins disposé à la juger d'après les idées modernes: ce furent-là, pour ainsi dire, les passe-ports dont il se servit pour introduire avec succès le genre de l'ode dans son siècle et dans sa nation. Il semble qu'il ait cru que pour naturaliser ce genre parmi nous, il falloit jusqu'à un certain point le travestir en étranger. Il environna l'ode, en France, d'un cortége d'illusions qui appartenoient aux temps et aux

pays où elle étoit née, et qui étoit sa véritable patrie; mais il soutint ces illusions de celle du style, la première de toutes, et sans laquelle toutes les autres seroient détruites. Il lui donna une richesse et une magnificence dont nous avons peu de modèles dans notre langue; et comme chez les anciens l'ode se chantoit, il essaya, pour ainsi dire, d'y suppléer par une harmonie extraordinaire qui est aussi une espèce de chant pour l'oreille; il voulut même faire revivre l'ode ancienne toute entière, en y associant la musique; mais dans ces odes connues sous le nom de *cantates*, il emprunta presque tous ses sujets de la mythologie, tant il étoit persuadé que ce genre, pour refleurir tel qu'il étoit autrefois, avoit besoin, pour ainsi dire, d'être reporté sur son sol natal. Cependant il le rapprocha de nous par le fond des sujets, et par des idées de galanteries ou d'amour dont ces espèces d'allégories n'étoient que les voiles. Tel fut l'artifice ou l'art de Rousseau en transportant parmi nous l'ode, soit déclamée, soit chantée.

La Mothe, au contraire, qui avoit autant d'esprit qu'il avoit peu de génie et d'imagination, la Mothe, qui laissa à ce genre de poësie, toute la raison, la méthode et la marche circonscrite de notre langue et de l'esprit françois, échoua entièrement. Ce n'est pas que Rousseau ne fût aussi entraîné quelquefois, et même trop souvent, par cette espèce de goût national qui égara la Mothe: il s'est trop livré, dans quelques-unes de ses

odes, à des idées et quelquefois à des discussions morales un peu didactiques et dépourvues d'intérêt comme de mouvement ; alors sa langue poëtique devient sèche, et son imagination se refroidit ; mais il se relève dans des sujets plus heureux : cependant il est loin de l'enthousiasme, de la variété, de la grâce et de la souplesse d'Horace dans le même genre : il a trop l'air de travailler avec art ce que le génie du poëte romain sembloit laisser échapper comme en se jouant. On peut dire même qu'aucune des odes de Rousseau ne peut se mettre à côté de la fameuse ode angloise pour la fête de Sainte-Cécile, où Dryden peint les différens effets de la musique sur Alexandre, lorsque Timothée lui chantoit tour-à-tour sur sa lyre des airs majestueux, guerriers, voluptueux ou bachiques. Celle de Pope, quoique inférieure, offre encore des beautés rares de style et d'harmonie, lorsqu'il peint également, par le charme et la musique des vers, le pouvoir et l'enchantement de la musique, dans *la Descente d'Orphée aux Enfers* (1). Peut-être ce sont-là les deux plus belles odes modernes, et qui se rapprochent le plus des anciens. Quoi qu'il en soit, Rousseau ne contribua pas peu à embellir notre langue poëtique, en lui donnant une richesse, une pompe et une

(1) On ne peut pas se flatter de connoître ces deux odes, si on ne les connoît que par les mauvaises traductions françoises qui en ont été faites parmi nous.

harmonie peu communes, en multipliant les images, et les expressions plutôt magnifiq ues que nouvelles, comme je l'ai déjà remarqué; enfin, en lui communiquant un caractère qu'elle n'avoit point eu jusqu'alors, excepté dans les beaux morceaux des chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*.

Nous avons vu que les langues poëtiques des autres peuples ont été presque toutes, ou formées ou perfectionnées; il étoit à craindre que l'autorité d'un homme de génie, qui avoit eu des succès si mérités dans tous les genres, et surtout au théâtre, espèce de gloire, qui est la plus populaire de toutes; que l'exemple d'un homme tel que Voltaire qui, dans l'épopée, soit par système, soit par un goût naturel, avoit voulu suppléer aux beautés anciennes par un genre de beautés si conformes à l'esprit de la nation, et quelquefois même par des défauts si brillans, ne renfermât à jamais notre langue poëtique dans les bornes où il avoit cru devoir la resserrer. Heureusement il y a dans les arts des circonstances que l'esprit même ne peut prévoir, qui influent lentement sur l'esprit des nations et leur goût général : peut-être la révolution qui s'est faite dans notre langue poëtique, a commencé par un célèbre écrivain en prose, qui a tourné tous les esprits vers les grands objets de la nature. M. de Voltaire, comme nous l'avons vu, avoit transporté le génie de l'histoire dans l'épopée; M. de Buffon, avec son imagination forte et brillante, a presque

transporté le génie de l'épopée au sein de la philosophie : on sait que par le plus hardi des systèmes, il a entrepris de rendre compte de l'origine de la terre, de la formation des planètes, de toutes les révolutions successives du globe que nous habitons; il a assigné leurs époques, et raconté l'histoire des différens âges du monde, comme s'il eût été le confident de la nature, s'il eût assisté à côté d'elle à toutes les créations, et tenu comme elle dans sa main la mesure du mouvement, de l'espace et du temps. On sait qu'il a rassemblé tous les phénomènes du monde actuel, comme des monumens et des annales pour écrire et raconter l'histoire du monde antique et du monde à venir, dessinant sur ce qui est aujourd'hui, tout ce qui a jamais été, et ce qui doit être un jour, et fixant pour ce globe la naissance, les progrès et le terme de sa vie; à-peu-près comme un homme dont le génie politique, à la vue des mœurs d'une nation, s'imposeroit le problême d'écrire tous les changemens par où elle auroit passé, et d'assigner dans les temps qui ne sont pas encore les progrès de sa décadence et les termes de sa chute. Avec moins d'audace et non moins de fierté, il a décrit la nature qui est sous nos yeux; tous ces tableaux variés que présente la terre, la mer, les fleuves, les volcans, la composition intérieure du globe, l'architecture des montagnes, toute cette forme majestueuse et terrible de la nature, qui, par l'agitation continuelle

nuelle de l'eau, de l'air et du feu, s'attaque, se combat, et semble vouloir se détruire elle-même, mais conserve tout, en paroissant tout menacer ; enfin les merveilles de la nature organisée, chaîne immense, à la tête de laquelle paroît l'homme comme le souverain de la terre, et qui de l'homme s'abaisse et redescend à toutes les espèces, douées de mœurs et d'instincts différens, copiées toujours, renouvellées d'un premier modèle, dont Dieu grava l'empreinte en traits ineffaçables. M. de Buffon, par son style, égale encore la grandeur de son sujet ; il est fier, élevé, profond, comme la nature ; il paroît écrire comme elle, et crée avec la même richesse et la même magnificence ; ses idées naissent en foule et se pressent comme les êtres dans l'univers, et se revêtissent comme eux des couleurs et de formes sensibles ; il peint le merveilleux réel, comme Milton a peint le merveilleux de l'imagination ; mais l'un n'est pas moins grand, lorsqu'il semble atteindre aux bornes de la nature, que l'autre lorsqu'il nous entraîne au-delà de ses limites. Ses expressions, comme ses vues, semblent avoir quelquefois l'étendue des espaces et des temps qu'il parcourt et du monde qu'il embrasse. Ses expressions rapprochent de nous, par l'art de peindre, ce qui en est le plus éloigné ; elles reculent et enfoncent, pour ainsi dire, loin de nous ce qui en est le plus près, par un mot, une idée accessoire qui lient les choses les plus familières au tableau

général où elles vont tout-à-coup se placer et s'agrandir. Il a dit lui-même, d'après Platon, que le monde est un exemplaire de la divinité : on a traduit cet exemplaire dans sa langue, qui, en effet pour nous, représente l'univers dans son ensemble et ses détails; il n'a pas même besoin de l'enthousiasme pour produire un grand effet; l'enthousiasme tient plus à cette chaleur d'un moment qui entraîne l'ame toute entière vers un seul objet, mais tout ce qui est vaste et touche à l'infini porte dans l'ame un étonnement mêlé de réflexion : moins l'écrivain paroît s'étonner d'une chose qui est grande, plus il étonne lui-même. M. de Buffon, au milieu de l'immensité, semble n'être qu'à sa place; la langue sublime et calme qu'il emploie, inspire, comme le spectacle de l'univers, une admiration tranquille. C'est par ce mélange de tableaux, de style et d'idées, qu'il a fait une si grande impression sur l'Europe : il semble qu'il ait ramené l'homme à la nature, et qu'il l'ait averti d'un magnifique spectacle qui l'entouroit, sans qu'il daignât s'en apercevoir. Le mouvement qu'il a imprimé s'est communiqué de Paris à Pétersbourg, et de l'Europe jusqu'à Philadelphie. On a étudié l'histoire de la terre dans toutes les provinces et dans tous les royaumes; on a erré à travers toutes les montagnes, pour y surprendre les traces des volcans qui ne sont plus, et remonter, s'il étoit possible, par leur antiquité, jusqu'aux temps dont l'histoire même ne parle

pas, et qui semblent cacher à notre œil une sorte de génération ignorée, au-delà des générations connues; cette secousse générale donnée aux esprits, en affectant fortement les imaginations, a dû porter, par une espèce de contre-coup, sur la poësie même et sur la langue qu'elle emploie. On sait trop que dans les arts, lorsque certains genres ont été portés au degré de perfection qu'ils peuvent avoir chez un peuple, le désir de surpasser les premiers modèles, et l'impuissance de les atteindre fait dégénérer ces mêmes arts, qui ne font plus que languir et souvent se dénaturer. On en a que trop d'exemples, et nous en avons donné les raisons ailleurs. Quelquefois il faut de longues révolutions, et des siècles entiers, pour que ces mêmes arts retrouvent des beautés nouvelles. Quelquefois aussi, mais bien plus rarement chez un même peuple, des circonstances imprévues ouvrent aux arts épuisés, dans d'anciens genres, une nouvelle carrière : ainsi notre langue poëtique, consacrée avec tant d'éclat pendant le siècle de Louis XIV, et une grande partie du nôtre à peindre les sentimens et des idées philosophiques ou morales, s'est tout-à-coup rapprochée des grands tableaux de la nature, et de ses peintures délicieuses des campagnes, si chères aux anciens : mais les anciens, en peignant la nature et les campagnes, se plaisoient à peindre ce qu'ils aimoient ; ce fut leur plaisir qui réveilla leur talent. Nous, moins heureux et presque ensevelis dans des

villes, où l'opulence et le faste étouffent la nature, nous n'avons été rentraînés vers elle que par les peintures magnifiques ou touchantes qu'on nous a présentées, à-peu-près comme un homme qui, dès son enfance, relégué dans un désert, n'auroit jamais aimé, ni connu la beauté, et aux yeux de qui on offriroit l'image enchanteresse d'une belle femme travaillée par le ciseau sur le marbre, ou tracée par des couleurs sur la toile; enivré tout-à-coup à cette vue, il croiroit avoir reçu des sens nouveaux; son œil étincelant et avide chercheroit par tout le modèle de l'image ravissante offerte à ses regards. Ainsi c'est sur le portrait de la nature que nous en sommes devenus amoureux, presque avant de la connoître. L'histoire naturelle de M. de Buffon a produit sur nous le premier effet. La connoissance plus familière des écrivains anglois est venue le fortifier; Thompson surtout, Thompson, ce poëte trop abondant, mais vigoureux et hardi, qui semble avoir jeté dans son poëme toutes les richesses de la nature avec une magnifique profusion. Cette multitude incroyable de tableaux, qui, chez lui, se succèdent, et qui ne fatiguent que par leur richesse, mais qui transportent toujours l'imagination dans la scène et les lieux qu'il décrit, et l'éblouissent de toutes les merveilles de la zône torride, comme ils la font frissonner du spectacle sombre et lugubre des zônes glacées; tout cet ensemble irrégulier, vaste et pittoresque, agita fortement la gé-

nération nouvelle des poëtes françois; peut-être l'excès même de la séve du génie poëtique qui se déborde de toutes parts dans cet ouvrage, étoit plus fait pour frapper et nous entraîner hors des barrières de notre goût un peu timide, qu'un ouvrage plus parfait, dont la beauté plus régulière se seroit, pour ainsi dire, cachée dans la sagesse de ses proportions. On remarque que presque toutes les révolutions poëtiques ont été faites par des hommes qui avoient une surabondance de force, et dont les grandes qualités étoient mêlées à des défauts : peut-être le commun des hommes n'est-il puissamment remué que par ce mélange. Les qualités et les vertus qui lui sont étrangères, lui imposent, par leur nouveauté et par une sorte de hardiesse inconnue; et les défauts ou les passions qui s'y mêlent donnent quelquefois plus d'ascendant à ces vérités mêmes, en leur communiquant une sorte de fougue et d'activité qui entraîne, et celui qui les a, et ceux qui le suivent. Les défauts d'ailleurs sont comme une espèce de lieu qui rapproche ces hommes rares de la nature commune, et semble promettre au grand nombre le pouvoir de les atteindre.

Peut-être en est-il de même dans les révolutions des arts; plusieurs, parmi nous, conçurent la noble émulation de peindre comme Thompson, et se mirent à l'imiter. Notre langue poëtique essaya donc alors de nouvelles couleurs pour rendre les tableaux de la nature; mais il est un danger auquel il est

difficile peut-être d'échapper lorsqu'on copie la nature, non d'après la nature même, mais d'après des livres. En travaillant, non sur ses propres sensations, mais sur celles des autres, on altère toujours de plus en plus le premier modèle ; la seconde copie devient plus exagérée ou plus froide ; on copie plus aisément les défauts que les beautés : enfin l'imitation manque trop souvent de caractère ; car le caractère des ouvrages ne prend sa source que dans ce premier mouvement de l'ame, et ces impressions *natives* ou *originales* qu'elle reçoit, d'après le tour habituel de ses sentimens et de ses idées. Nous avions donc besoin, dans cette révolution, d'un homme qui pensât et sentît d'après lui-même, et qui liât, pour ainsi dire, à ces beautés étrangères une manière de voir qui fut à lui. C'est ce que nous avons trouvé dans M. de Saint-Lambert, auteur du Poëme françois des *Saisons*. Le poëte anglois, amant de la nature, mais enthousiaste passionné, a tout vu, tout décrit, tout admiré en elle ; même en rendant hommage à son génie, on peut lui appliquer ce vers du portrait de Géronte, dans le *Méchant*:

Il ne vous fera pas grâce d'une laitue.

Le poëte françois, amant plus calme, joint à sa sensibilité plus de réflexion et de goût ; il n'a choisi dans la nature que les objets qui peuvent nous plaire. En élaguant le luxe des

descriptions, il en a formé des tableaux, qui tous ont leurs proportions et leur cadre, et qui se font valoir les uns et les autres, par la différence des sujets et des couleurs; aucun ne paroît lui être étranger, et par tout il peint ce qu'il a senti luî-même : ses tableaux ont donc deux sortes de vérités ; celle qui tient à la nature qu'il a si bien observée, vérité générale et qui est à tout le monde; et de plus, une sorte de vérité personnelle, qui naît de l'impression particulière que la nature a faite sur lui ; ainsi son tableau lui appartient, même lorsqu'il retrace des objets que d'autres ont peint avant lui ; ce qui lui appartient encore, c'est d'avoir par tout placé l'homme au milieu de ses paysages, et d'avoir saisi par tout l'analogie des sentimens humains, avec le cours des saisons et les phénomènes de la nature; il a de plus associé aux descriptions physiques, une philosophie et des idées morales, qui attachent à-la-fois son poëme, et à l'ancien genre et au nouveau, de manière qu'il a pu servir de passage de l'un à l'autre. Ce mélange, semblable aux nuances intermédiaires des couleurs, a empêché que le passage ne parût trop brusque à notre imagination, qui, malgré sa légèreté, est un peu gouvernée par l'habitude. A l'égard de sa langue poëtique, elle est féconde, brillante, harmonieuse, toujours pittoresque quand elle décrit, toujours exacte et noble quand elle exprime des sentimens ou des idées. On ne peut douter qu'elle n'ait vérita-

blement ajouté à nos richesses, et n'ait ouvert avec succès à notre poësie, une carrière que peut-être elle avoit vue de loin, mais qu'elle n'avoit point encore osé parcourir.

C'est dans les mêmes circonstances que parut parmi nous la traduction *des Georgiques*, par M. l'abbé de Lille. Dans cet ouvrage, un des meilleurs que nous ayons pour le style, et dont Boileau peut-être auroit pu se faire honneur, notre langue poëtique a été obligée de faire de nouveaux efforts. Luttant sans cesse contre la langue de Virgile et dans celui de ses poëmes, où elle est la plus travaillée et la plus parfaite, il a fallu qu'elle se soit créé à elle-même de nouvelles ressources, pour peindre des objets qui ne l'avoient jamais été parmi nous.

De l'orthographe, de la manière de prononcer et d'accentuer.

Vous avez souvent occasion, Monsieur, de dire votre avis sur la manière de prononcer, d'accentuer, et sur le meilleur système d'orthographe : je pense tout-à-fait comme vous ; il n'y en a véritablement qu'un qui soit raisonnable et dans la nature, c'est d'écrire comme l'on prononce ; mais il faut convenir que nous en sommes loin. Notre langue, qui commença à naître environ vers le dixième siècle, et qui a changé tant de fois jusqu'à Louis XIV, n'a pas moins varié dans sa prononciation et son orthographe, que dans

dans les élémens qui la composoient ; à mesure que la nation s'est polie, et que la société s'est formée, on a voulu adoucir pour l'oreille ces sons âpres et rudes qui déshonoroient la langue de nos pères, et que tous les barbares du nord avoient apportés avec eux. L'euphonie insensiblement a rendu les sons plus harmonieux et plus doux ; le concours des consonnes qui se heurtoient a disparu : l'organe a glissé plus mollement sur des prononciations qui le fatiguoient. On a supprimé des lettres à l'oreille ; on a surtout adouci l'aspérité des finales ; quelquefois on a introduit des *e* muets pour servir comme de repos entre des syllabes dures ; mais la langue *écrite*, qui devoit suivre du même pas la la langue *parlée*, n'a suivie que de bien loin ces changemens. Ces deux langues, trop différentes entre elles, ne se représentoient plus l'une et l'autre que d'une manière très-imparfaite ; on a senti qu'il falloit les rapprocher ; et par un instinct d'ordre naturel qui est dans l'esprit humain, on y a travaillé de siècle en siècle ; ainsi l'orthographe a variée sans cesse. Comme la plus grande partie des mots françois dérivent du latin et beaucoup du grec, un des grands obstacles à la réforme a été la superstition aveugle qui vouloit, pour ainsi dire, conserver à chaque mot la livrée de son étymologie. Le respect pour les langues savantes a nui beaucoup à la nôtre : il sembloit qu'elle alloit perdre de sa dignité, en effaçant les traces de son ori-

gine, à-peu-près comme un noble tombé dans l'indigence, qui refuseroit de rétablir ses affaires, en renonçant aux armoiries de sa maison : ce sentiment étoit beaucoup plus vif à l'époque du rétablissement des lettres en France, parce qu'on devoit tout aux anciens, et que le respect, la reconnoissance, et une sorte de vanité même, attachoit à ces langues ceux qui avoient passé leur vie à les étudier. Ce respect, quoique fort diminué aujourd'hui par l'acquisition de nos propres richesses, subsiste encore cependant dans plusieurs têtes; mais la réforme de notre orthographe éprouve encore d'autres obstacles : le premier est la force de l'habitude, qui a tant de pouvoir pour conserver les choses même que l'on blâme; le second, le défaut des caractères dans notre alphabet, pour exprimer, par un seul signe, des sons simples, que nous représentons aujourd'hui par plusieurs lettres réunies, et quelquefois par des lettres différentes. Quoique les sons soient les mêmes, rien de si difficile que de faire adopter à un peuple de nouveaux caractères; et dans l'ancienne Rome, toute la puissance des empereurs y échoua plus d'une fois. Ces despotes du monde, à qui on permettoit de faire couler le sang, et d'abattre arbitrairement les têtes des principaux citoyens, trouvoient leur puissance bornée dès qu'ils vouloient ajouter des lettres à l'alphabet; quelques-uns de nos rois de France n'ont pas été plus heureux. On pourroit sup-

pléer aux caractères qui nous manquent par les différentes manières d'accentuer. La langue chinoise est de toutes les langues connues, celle qui a le plus grand nombre d'accens, et elle s'en sert pour désigner la signification différente d'une multitude de mots, qui, chez elle, ont le même son. Mais, pour nous, nous sommes, à cet égard même, dans la plus grande indigence. Le nombre de nos accens est peut-être encore plus incomplet que celui de nos caractères : enfin, un dernier obstacle vient de la hardiesse même de certains réformateurs qui voudroient tout renverser pour tout corriger. Il en a paru plusieurs dans ce siècle, et ils n'ont fait que révolter les esprits au lieu de les persuader. Il sembloit que pour nous avancer vers la civilisation, on nous faisoit retomber dans la barbarie. Toute réforme mal entreprise et sans succès, confirme les abus qu'elle vouloit détruire : elle paroît leur attacher un certain caractère d'immutabilité capable de résister à tous les efforts. Il y a d'ailleurs, en tous les genres, beaucoup de changemens utiles, qui ne peuvent se faire par des secousses brusques et rapides, et cela est vrai, surtout de l'orthographe.

Les yeux, celui de tous nos sens peut-être qui nous commande avec plus d'empire, accoutumés de tout temps à de certaines formes, ne peuvent souffrir de les voir tout-à-coup changer ; il faut, pour ainsi dire, traiter avec eux, et les amener par des degrés

presque insensibles à approuver ce qu'ils auroient repoussé d'abord, si on le leur avoit présenté tout-à-la-fois ; jamais une telle réforme ne se fait mieux que lorsque personne ne la commande, quelle est l'ouvrage du temps et de la nécessité, plutôt que des hommes, et qu'elle se trouve faite avant presque qu'elle soit aperçue. C'est ainsi que se sont opérées successivement toutes les révolutions de notre orthographe : et il y en a eu de considérables, à ne compter même que du siècle d'Amyot et de Montagne, jusqu'à nous. Tout ce qui a rapport aux langues, est dans un mouvement continuel ; Montagne le sentoit bien lui-même, en composant son ouvrage. *J'écris mon livre à peu d'hommes et à peu d'années*, disoit-il ; *si c'eût été une matière de durée, il l'eût fallu commettre à un langage plus ferme ; selon la variation continuelle qui a suivi le nôtre jusqu'à cette heure, qui peut espérer que sa forme présente soit en usage d'ici à cinquante ans? il écoule tous les jours de nos mains, et depuis que je vis, s'est altérée de moitié. Nous disons qu'il est à cette heure parfait : autant en dit du sien chaque siècle. C'est aux bons et utiles écrits de le clouer à eux, et ira sa fortune selon le crédit de notre état.* Heureusement que la prédiction de Montagne s'est vérifiée ; les grands ouvrages du siècle de Louis XIV, pour me servir de son expression originale et pittoresque, *ont cloué la langue à eux*. Il y a apparence

qu'elle est à-peu-près fixée, non pour le nombre des mots, qui peut s'accroître encore, et s'accroît en effet tous les jours, mais pour son caractère, son génie, sa syntaxe et sa constitution particulière. Il n'en est pas de même de son orthographe, qui est restée vicieuse à mesure que la langue se perfectionnoit. Elle peut encore et doit changer, mais seulement jusqu'à un certain point; ce qui doit donner des limites, peut-être assez étroites à ce changement, ce sont les bons ouvrages en vers que nous avons, et la rime, qui est un des principaux ornemens de notre poësie : souvent la mesure et la rime tiennent à la manière dont un mot est écrit, parce que cette manière peut déterminer le nombre des syllabes, et quelquefois faire disparoître la rime même, non point à l'oreille, mais aux yeux : ainsi les réformateurs, trop économes, qui vont à l'épargne des signes, et qui ne voudroient laisser que ceux qui sont absolument nécessaires pour peindre les sons à la vue, en retranchant, par exemple, à la fin de plusieurs mots des *e* muets qui, au premier coup-d'œil, y semblent assez inutiles, dérangeroient entièrement la constitution de notre poësie, et anéantiroient plusieurs de nos rimes féminines; nos poëtes fameux, que nous aimons à lire, que nous savons par cœur, et qui sont une des plus riches propriétés de notre langue, sont donc, à certains égards, du moins les défenseurs de l'orthographe reçue dans le moment où ils

écrivoient. On ne peut que la corriger dans quelques détails, sans la refondre dans ses principes. Un journal tel que le vôtre, Monsieur, peut servir à poser ces bornes, à indiquer ce qui doit être respecté, ce qui est susceptible de réforme, et quelles sont les règles d'après lesquelles on doit la faire. La première surtout doit être de tendre, autant qu'il est possible, à l'uniformité; car lorsqu'il y a tant d'exceptions, il semble qu'il n'y a plus de loi.

Fragment sur le poëme épique de Voltaire.

Un homme célèbre, né pour tant de succès, donna au commencement du siècle un poëme épique à la France. On sait combien ce genre d'ouvrage par sa nature, fournit de richesses et d'étendue à la langue poëtique. Quel est l'obstacle qui a pu en arrêter l'effet parmi nous? Est-ce le génie particulier de notre langue? est-ce le caractère et l'esprit françois? est-ce la défiance qu'un homme de génie a eu de ses propres forces? ou seroit-ce seulement qu'elles n'étoient point encore assez développées à l'âge où il entreprit et acheva ce grand ouvrage? Je ne crois pas que ce soit le défaut de la langue: l'épître sur le *passage du Rhin*, et les quatre premiers chants du *Lutrin* de Boileau, l'admirable récit de la mort d'*Hypolite* dans Racine, plusieurs odes, tant sacrées que profanes, de Rousseau; et surtout la fameuse cantate de Circé, enfin,

le style éloquent et sublime des beaux morceaux de l'histoire naturelle de M. de Buffon, sans parler d'autres ouvrages en prose et en vers qui ont paru depuis, prouvent que notre langue peut tout peindre, quand elle est maniée par un grand écrivain. L'esprit françois a dû être un plus grand obstacle. Ce goût général de société qui fait l'esprit dominant de notre nation, fait qu'elle ne s'intéresse guère qu'aux ouvrages qui servent immédiatement ou à ses plaisirs ou à ses besoins; ainsi elle semble avoir adopté exclusivement la poësie dramatique qui peint les passions et les mœurs, et la rallie en grande société au théâtre, où elle vient encore converser avec les hommes. La poësie épique est reculée bien plus loin de nous : son merveilleux, ses caractères, son action, ses tableaux même, et jusqu'à son style, tout chez elle nous éloigne de ce cercle de la vie habituelle et sociale dont nous aimons tant à nous rapprocher, et hors de laquelle nous croyons être égarés. C'est ce qu'exprima fort bien une femme de beaucoup d'esprit et très-connue à Paris, quand elle vivoit, qui dit naïvement un jour : *J'aime beaucoup mieux une chanson qu'un poëme épique.* Ce mot, qui d'abord paroît exagéré, ne l'est pas tant qu'on pense; il ne l'est que comme ces mots de caractère dont la comédie s'empare, et qui expriment fortement et d'une manière théâtrale, ce que d'autres disent tout bas, ou qu'ils n'osent pas trop s'avouer à eux-mêmes. Il y a des sen-

timens qu'on n'a pas toujours le courage de prononcer, mais qui se réfugient au fond des cœurs; et celui-là pourroit bien être de ce nombre, au moins pour la plupart des femmes et des gens du monde. Les femmes, parmi nous, ne font grâce à la *Jérusalem délivrée*, qu'à cause de Clorinde, d'Armide et d'Herminie, et des peintures d'amour et de volupté, où elles aiment à se retrouver elles-mêmes; elles pardonnent au poëme en faveur du roman. M. de Voltaire, celui de tous les grands hommes qui a peut-être le plus obéi à l'esprit de son siècle, surtout avant d'avoir acquis la force et la considération nécessaire pour le diriger, trouva dans sa jeunesse cette opinion ou ce préjugé contre un poëme épique françois fort établi parmi nous. Il voulut donc le rapprocher, autant qu'il étoit possible, de sa nation et de son siècle, en effaçant, pour ainsi dire, du caractère épique tout ce qu'il pouvoit avoir de trop étranger pour nous. D'après ces principes, il resserra presque sa marche, son plan et ses détails dans les formes de l'histoire; il s'attacha plutôt à peindre les choses morales, que les beautés physiques : il écarta tous ces tableaux de la nature, qu'Homère trace avec tant d'énergie et de simplicité; Virgile, avec tant de goût; le Tasse, avec tant de richesse; Milton, avec tant de vigueur ou de grâce. Il crut, par égard pour des têtes françoises et philosophiques, ne devoir employer d'autre merveilleux que l'allégorie, sorte de merveilleux, dont

dont le voile transparent laisse peut-être voir l'objet moral de trop près ; qui, par cette raison même, ne s'empare point assez de l'imagination, et ne lui donne aucune de ces secousses vives et fortes, dont il a besoin pour sortir de son calme habituel, et oublier sa propre nature, au-dessus de laquelle il aime à s'élever, soit par l'admiration, soit par la terreur. Peut-être même Voltaire, toujours économe des détails qui marquent la physionomie des personnages, ne donna-t-il point à ces êtres allégoriques des traits assez marqués pour constater leur création, et faire croire leur existence à l'imagination surprise ; ainsi qu'Homère a donné, par la puissance de ses pinceaux, des formes éternelles à son Jupiter, et Milton à son Satan ; formes qu'aucun siècle et le changement même des opinions n'effacera jamais : car le génie a ses créations comme la nature ; et lorsqu'une fois il a imprimé la vie à un objet même imaginaire, cet objet va dans les ames sensibles prendre sa place au rang des êtres qui existent et qui sont vrais. Sans ce secret ou cette magie, le personnage allégorique n'est que la statue faite par Prométhée, avant que le feu céleste fût descendu sur elle ; ce n'est que la représentation froide ou morte d'un être vivant. Lorsque Voltaire employa même le merveilleux de la religion, comme dans son septième chant et le dixième, il effaça presque par la manière de le peindre les traits de ce merveilleux, qui cependant a un fondement réel

dans la croyance des peuples. Comparez son Paradis et son Enfer, où il transporte Henri IV en songe, avec le Paradis et l'Enfer de Milton; je sais que la différence des temps, et surtout des sujets, en a dû mettre dans la peinture; mais Voltaire n'a laissé dominer dans la sienne que les idées philosophiques et morales; il n'a fait, pour ainsi dire, du ciel et de l'enfer, qu'un cadre pour enfermer des portraits d'histoire. C'est donc la manière de l'histoire que l'on trouve partout chez lui, même dans le champ du merveilleux. Mais le merveilleux ne doit pas seulement être raconté, il faut qu'il soit peint; il ne peut devenir vrai que par des peintures énergiques et fortes, qui en saisissant l'homme par toutes les puissances de son imagination, le déplacent, l'enlèvent à lui-même, et lui fassent voir réellement ce nouvel univers où on le transporte, et les êtres extraordinaires qui l'habitent : ôtez cette illusion; le poëte a beau monter dans les cieux, le lecteur reste sur la terre. On voit que je n'envisage ici le merveilleux que du côté de l'influence qu'il peut avoir sur la langue poëtique; et je cherche les raisons pourquoi, même en l'employant, Voltaire en a tiré beaucoup moins d'effet, que les grands poëtes des autres nations.

Il y a dans l'épopée une autre sorte de merveilleux qui doit aussi influer sur le style et sur la langue, c'est celui des caractères : je parle surtout du caractère principal qui donne le mouvement à tout le reste; l'histoire peut

ou doit le fournir sans doute, mais le poëte épique doit imiter le sculpteur, qui dessinant les formes d'une statue faite pour être élevée dans une vaste enceinte, même en conservant avec fidélité les traits de la figure, doit en agrandir les proportions. C'est ainsi qu'Homère a tracé son Achille; Virgile, son Turnus; le Tasse, son Renaud. Le sculpteur et le peintre ont encore l'art de choisir les attitudes où les formes naturelles se dessinent le mieux et se déploient avec plus d'avantage : le poëte épique doit suivre le même procédé. Voltaire, dans cette partie, s'est encore trop rapproché de la manière de l'histoire ; il a plutôt peint Henri IV en historien qu'en poëte. Il n'a créé aucune de ces situations qui font sortir le caractère d'un grand homme, art si bien connu et d'Homère et du Tasse. Tous ses caractères subalternes ne sont qu'en portraits, celui de son heros est presque le seul en action; encore cette action, trop resserrée dans son ensemble, trop appauvrie dans ses détails, ne le présente pas même avec tout l'éclat et les grandes qualités qu'il a dans l'histoire. Enfin le poëte, en faisant agir ses personnages, dessine tous leurs mouvemens, leurs attitudes, les traits de physionomie que chaque passion ou chaque sentiment imprime à leur visage. Ainsi nous avons les portraits d'Armide et de Didon dans toutes les situations par où elles passent; ainsi Diomède, Achille, Hector, Ulysse et Agamemnon, sont peints par Homère. Chaque détail particularise chaque

héros, et le détache de la foule. C'est ainsi que Boileau a donné la vie à tous les personnages de son *Lutrin ;* tous ont des traits, un visage, une forme si distinctifs, qu'on les reconnoîtroit en société, si on les voyoit. C'est ce même art que Richardson, en Angleterre, a transporté avec tant de succès dans le roman. Cet art est dans la poësie épique ce que la pantomime est sur le théâtre : il attache chaque sentiment de l'ame aux gestes, aux traits, au regard ; il revêt chaque action et chaque mouvement de ses formes les plus naturelles. Faute de cet art, l'action est, pour ainsi dire, un mensonge, ou du moins elle se présente avec des traits indécis et presque effacés, qui ne lui permettent guère de laisser de traces dans l'imagination. Aussi les grands historiens, même comme Tite-Live et Tacite, n'ont point négligé cet art dans toutes les circonstances importantes qu'ils avoient à décrire. Il faut convenir qu'il est beaucoup plus négligé parmi nous. Nous ne demandons guère à l'historien que des faits, et nous traitons l'histoire à-peu-près comme l'anatomie traîte le corps humain, à qui elle ne laisse que les ossemens et les muscles qui les lient. Oserai-je dire que Voltaire lui-même, dans son poëme, a beaucoup trop oublié cette sorte de peinture, dont il avoit tant de modèles ? Peut-être a-t-il voulu sacrifier un effet pour en obtenir un autre ; peut-être ce défaut tient-il chez lui à cet instinct ou ce goût de rapidité qui l'entraînoit sans cesse, et ne lui permettoit

point de s'arrêter. Ce goût se rapproche encore beaucoup de l'esprit national, qui est pressé de voir, pressé de conter, et qui, dans nos ouvrages comme dans nos conversations, court sans cesse à de nouveaux objets. Quel qu'aït été son motif, on sent l'effet que toutes ces causes réunies ont dû produire sur le style, et sur ce qu'on appelle véritablement la langue poëtique. Ce n'est pas que celle de Voltaire, dans cet ouvrage, ne soit élégante, rapide, harmonieuse; n'ait à-la-fois du mouvement et de la couleur; qu'elle ne soit par tout animée par l'imagination; qu'elle ne peigne bien toutes les idées qu'il a choisies, et qui composent l'ensemble et les détails de son poëme; qu'elle n'en forme peut-être même la partie la plus brillante et la plus riche : mais pour connoître ce qui lui manque, il suffit de la comparer à celle de Virgile, de Milton et du Tasse. Un peintre de la Grèce avoit fait une Vénus, le peuple d'Athènes étoit prêt à l'adorer; un autre peintre exposa la sienne, et toutes deux parurent ensemble : la première ne fut plus qu'une beauté mortelle. On trouvera peut-être que Voltaire, dans la langue de son poëme, a plutôt (du moins en général) la noblesse, la précision et l'élégance harmonieuse d'un historien éloquent qui sait colorier son style, que l'énergie, la richesse et la manière de peindre du poëte épique. Son style lui a été commandé par le genre de ses idées, presque toujours historiques; l'esprit et le génie même sont forcés d'obéir à cette loi, à

laquelle il est impossible de se dérober. Comme poëte, il a souvent des images, et jamais de tableaux. On a déjà remarqué avant moi que le peintre n'auroit rien à transporter de ce poëme sur la toile, tandis qu'Homère et Virgile auroient fait naître l'art de la peinture, s'il n'avoit point été connu. La nature physique et tous les grands phénomènes qu'elle offre, qui sont dans l'épopée comme de magnifiques décorations des lieux où les personnages agissent, semblent ne pas exister pour l'auteur de la *Henriade*. Ces grands repos de l'action, qui la font tant valoir, lui sont inconnus, et j'en excepte pourtant ces descriptions douces et riantes qui sont dans le chant de l'*Amour*. Partout ailleurs il marche et se précipite comme un voyageur dans l'espace qu'il parcourt, et ne s'arrête jamais, comme le dessinateur ou le peintre, à travers les paysages qu'il rencontre. Les tableaux même qui s'offrent à lui quelquefois, s'effacent sous la rapidité de son pinceau. Choisissons un exemple frappant. Homère, dans l'*Odyssée*, a tracé une tempête; Virgile, dans l'*Enéide*; Ovide, dans ses *Métamorphoses*; Lucain, dans sa *Pharsale*; Voltaire, dans sa *Henriade*. Comparez leurs différentes manières; elles vous donneront l'idée du génie de tous ces hommes célèbres dans l'art de peindre. Celle d'Homère fait frémir; elle a le tumulte, l'horreur, le bruit effrayant, le désordre même de la nature dans ces momens terribles. Celle de Virgile est composée avec plus de

calme ; il a choisi avec art tous les traits de son tableau ; il peint à l'oreille et aux yeux, mais il ne fait point passer jusqu'à l'ame la sensation et le trouble de sa tempête : on admire son talent, et on reste de sang-froid. Celle d'Ovide a tout le luxe de son imagination ; il ne choisit rien, il décrit tout, il a l'air de s'amuser lui-même à tracer son tableau ; mais toutes les circonstances d'une grande tempête sont saisies : le lecteur cependant est plus occupé du poëte que de l'objet. Lucain, dans la sienne, veut tout agrandir, et l'on voit ses efforts pour inspirer la terreur ; il tâche, pour ainsi dire, de remplir de son mieux son devoir de poëte ; il choque quelquefois le goût, mais il étonne l'imagination ; l'effet général est manqué, mais plusieurs des détails sont pleins de force, et son expression, même âpre et heurtée, et quelquefois énergique et sombre, a quelque chose qui convient assez au ton du tableau, où l'ordonnance et le dessein manquent encore plus que la couleur. Pour Voltaire, il raconte en quatre vers, et avec les circonstances les plus communes, cette grande agitation de la nature, sur laquelle s'étoient exercés tour-à-tour les plus fameux poëtes de l'antiquité. En la décrivant, il n'est qu'historien ; et si même on compare sa description à celle de Tacite, lorsqu'il nous représente la flotte de Germanicus, au retour d'une expédition contre les Germains, attaquée d'une tempête violente sur l'Océan, on verra que l'historien a peint avec beaucoup plus de vigueur que le poëte.

Une autre observation assez singulière, c'est que cet homme célèbre, qui avoit tant de mouvement dans l'imagination, dans les idées et dans la tête, dans cet ouvrage ne peint presque jamais par le mouvement de son vers, qui est trop uniforme. Souvent la marche de son vers est lente, quoique son style soit rapide; et il a trop peu de ces coupes variées qui sont comme les articulations de la mesure, et qui lui donnent cette souplesse dont elle a besoin pour se plier à chaque objet et suivre tous les mouvemens des idées, art dont Homère et Virgile chez les anciens, et Milton chez les Anglois, ont donné le plus parfait modèle.

On sait encore qu'il a ou négligé ou peu connu cet art si connu des anciens, d'imiter et de peindre par l'harmonie, quoique Racine et surtout Boileau en eussent fait déjà d'heureux essais dans notre langue. L'harmonie de son vers s'arrête à l'oreille, et ne passe point jusqu'à l'imagination, où elle ne réveille rien: c'est le même effet que produiroient sur l'œil de belles couleurs qui ne lui traceroient aucun tableau. Telle est dans l'épopée la langue poëtique de ce grand homme; elle a pris, comme on voit; la forme et le caractère du genre qu'il avoit adopté: toujours brillante et soutenue, presque jamais pittoresque, elle donne des couleurs aux idées morales, un corps aux idées métaphysiques, de l'éclat aux maximes, de la vie aux portraits, orne la philosophie et la politique, efface ou néglige les tableaux,

parle

parle à l'esprit, trop peu aux sens, éblouit et amuse l'imagination par des détails, et ne lui communique jamais de ces impressions vives et profondes qui sont l'effet d'un grand tableau de la nature, fortement conçu, et peint avec vigueur dans son ensemble.

Pensées diverses sur les langues.

Dans les langues on n'est diffus que parce qu'on est pauvre. La langue assez riche pour fournir tous les mots propres à peindre chaque idée, peut seule devenir une langue précise. Un mot suffit où il en faudroit un grand nombre, encore peu expressifs.

La précision du style fut connue beaucoup plutôt chez les peuples du nord. Les sensations moins vives, l'imagination moins ardente, firent qu'on voulût plutôt parler que peindre.

La poësie, créée avant l'invention des caractères, comme peinture, étoit plus propre à peindre aux yeux ce qu'on vouloit conserver ; comme musique, plus propre à attacher l'oreille, et à se graver dans la mémoire par des sons harmonieux.

La poësie, l'éloquence et la conversation sont trois nuances ou trois manières d'exprimer ses idées. L'éloquence est intermédiaire, et s'approche tantôt de celle qui la précède, et tantôt de celle qui la suit.

Dans le langage d'action, souvent un seul signe équivaloit à une phrase entière. Dans la

poësie et l'éloquence, souvent un seul mot placé avec art, produit le même effet, et réveille une foule de sensations non exprimées.

Un mot placé d'une manière indifférente, ne fait souvent que raconter une action; un mot placé avec art, la peint.

Moins les peuples pensent, plus il faut peindre les idées aux sens; c'est pour cela que la poësie a été la langue des premiers âges; qu'elle est surtout celle des peuples de l'orient et du midi, celle surtout de la jeunesse. Il peut venir un temps où les idées seront si communes, que la poësie perdra beaucoup de son prix, et où l'on aimera beaucoup mieux qu'on parle à l'entendement qu'à l'imagination; peut-être sommes-nous à cette époque. La figure et la métaphysique sont des espèces de voiles jetés sur les idées.

Le style des Orientaux, et par une suite naturelle, celui des premiers poëtes, fut une imitation de la langue hiéroglyphique où l'on peignoit toujours une idée ou un objet intellectuel par une image physique; les états, les empires, les rois et les reines, par le soleil, la lune, les étoiles, les désastres de la guerre ou de la famine, par le feu et les inondations; les caractères des rois et des grands, par des animaux, comme le lion, le serpent, etc.; la mort ou le renversement des grands de la terre, par l'éclipse ou l'extinction des astres, etc.; les invasions des ennemis, par le tonnerre, les orages et les vents, etc.

A mesure que l'usage des hiéroglyphes se

perdit, et que l'écriture devint plus simple, le style fut aussi moins figuré.

Il en est des langues comme des chiffres et des méthodes des géomètres; elles donnent de nouvelles vues, et étendent l'esprit à proportion qu'elles sont plus parfaites.

On ne peut bien connoître les beautés d'une langue morte qu'à proportion que notre langue naturelle et vivante est plus perfectionnée; car c'est notre langue naturelle qui forme notre esprit et nous apprend à penser.

Toute langue qui n'est pas formée des débris de plusieurs autres, est beaucoup plus prompte à se former; c'est qu'elle a en naissant un caractère à elle.

Influence des langues sur l'imagination des peuples.

Plus une langue peint, plus elle remue l'imagination en l'exerçant sans cesse; or elle produit surtout cet effet par les sons qui peignent ou chaque objet, ou chaque action par la force, soit de la prosodie, soit des accens, soit du bruit imitatif : telle étoit surtout la langue des Grecs. Nous, quand nous parlons des choses, nous nous contentons d'en rappeler les signes, et nous en réveillons rarement les idées. Nos signes, pour ainsi dire, sont beaucoup moins vivans, moins expressifs; plusieurs sont morts, et n'expriment rien; nulle analogie entre eux et l'action ou l'objet.

Le défaut d'accent dont nous nous glorifions dans notre prononciation, n'annonce qu'un défaut et d'imagination, et de sensibilité dans nous, et d'expressions dans nos langues. Plus un peuple est froid, moins il a d'accent; il en est de même des particuliers chez le même peuple; ce défaut d'accent tient encore au défaut de prosodie, et le défaut de prosodie au peu de moyens et d'expressions de nos langues pour peindre les objets.

CORRESPONDANCE

DE THOMAS

AVEC MADAME NECKER,

depuis 1781 jusqu'en 1785.

A Auteuil, ce 28 avril 1781.

JE n'ai pu hier vous voir qu'un moment, Madame, mais j'ai été long-temps occupé de l'objet de notre conversation : il est impossible de n'être pas indigné ; mais je crois que le parti de la résistance et du courage seroit encore le plus noble : il est dur et cruel d'abandonner tant de bien commencé, et de livrer une nation à ses ennemis. Le triste honneur d'exciter des regrets, vaut-il l'honneur immortel de faire le bien de tout un peuple, et de préparer celui de plusieurs siècles ? Je sens qu'il faut faire de grands sacrifices ; mais le mot de sacrifice et de vertu n'est-il pas le même ? et quel mérite y auroit-il à faire de grandes choses, si elles ne coûtoient rien ? Le caractère de tous les grands hommes a

été de combattre et de vaincre ; et c'est du milieu des persécutions et des obstacles qu'est sortie leur gloire : peut-être même le trait principal qui les distingue de la foule, est cette opiniâtreté invincible à suivre la route qu'ils se sont tracée. Les uns ont préféré l'exil, d'autres les fers, d'autres la mort à l'abandon de leurs desseins et de leurs principes ; et c'est par-là qu'ils se sont élevés dans leur siècle, et que leur tête domine encore au-dessus du reste des hommes dans les âges suivans ; il me semble qu'il ne faut pas se désaisir légèrement d'une pareille gloire, ni renoncer aisément à l'espérance de devenir l'égal des grands hommes et le bienfaiteur des nations. Si la vertu et le génie devoient se retirer devant le vice, il n'y auroit jamais eu ni vertu, ni génie sur la terre. Quoi de plus désirable pour les gens vils et corrompus, pour les ennemis de toute espèce de bien, que de voir l'homme utile et doué de la puissance des grandes choses, prendre conseil d'eux, en leur cédant la place ? Il aura tout reçu de la nature, excepté le courage et la force de résister à l'objet de son mépris. J'avoue que je ne puis penser, sans la plus profonde douleur, que tout ce qui a été fait de bon et d'utile depuis cinq ans, seroit probablement détruit ; car c'est la marche ordinaire de ceux qui succèdent à des hommes distingués. Les monumens du génie ou du talent les importunent, et ne pouvant rien élever, ils croyent donner des marques

de force, en détruisant. Qu'il doit être douloureux pour un grand administrateur de voir ses travaux et le fruit de ses veilles anéantis de son vivant, et d'être condamné à marcher lui-même sur les ruines de ce qu'il a bâti avec tant de peines! les larmes secrètes de quelques bons citoyens, et les hommages de la postérité, peuvent-ils alors le consoler? je crois que tout cela mérite d'être considéré par une ame noble et sensible, et faite pour la véritable gloire. D'ailleurs celui qu'on persécute avec tant d'artifice et une fureur si constante, est bien plus fort que tous ses ennemis : il a su lier son génie au destin d'une grande nation. Qu'importe tous ces mouvemens particuliers à celui qui s'est rendu nécessaire au mouvement général; c'est-là qu'est sa véritable force, non pour agir, mais pour résister; et s'il le veut, elle sera au-dessus de toutes les cabales.

A Hières, ce 9 décembre 1781.

Enfin, Madame, je suis à Hières, et mon malheureux voyage est achevé; il l'est même depuis quelques jours; mais avant de vous écrire, j'ai voulu faire connoissance avec le ciel et la terre du pays. Je vous avouerai ingénuement que jusqu'à présent, du moins, cette connoissance ne répond point du tout à ce que j'attendois. Il faut que par tout l'espérance soit trompée, et le paradis terrestre n'est pas plus là qu'ailleurs. C'est un pays

sauvage et un vallon étroit, environné partout de montagnes, dont la vue même n'a rien de fort pittoresque. Il n'y a guères d'autres promenades que le grand chemin qui mène à Toulon ; les terres sont couvertes d'oliviers, et les jardins intérieurs décorés d'une multitude prodigieuse d'orangers. Mais le ciel, dans cette saison, du moins n'offre qu'un hiver plus doux qu'ailleurs. Le vent, la pluie, l'humidité, forment une espèce de contraste entre les richesses de la nature que l'on voit et les sensations que l'on éprouve. On seroit tenté de croire que les orangers, comme les voyageurs à santé foible et délicate, se sont mépris sur le climat qu'ils habitent. La terre est inondée d'une foule de ruisseaux qui descendent des montagnes, et qui rendent l'air fort humide dès que le soleil n'est plus sur l'horizon.

Il est vrai que quand le soleil se montre, il embellit tout, et donne quatre ou cinq heures très-belles dans la journée. J'ai déjà joui deux ou trois fois de ce bonheur, et c'est le seul dédommagement que j'aie eu d'une si longue course. Les appartemens sont peu commodes ; les cheminées sont rares dans les maisons ; j'aimerois mieux qu'il y en eût et qu'on n'en eût pas besoin. Cette rareté est une sorte de prétention, assez semblable au luxe, qui n'exclut pas toujours la pauvreté. Je me suis logé à la campagne, à une fort petite distance de la ville. J'y ai une maison à moi seul ; elle est beaucoup moins chaude

que

que celles qui sont dans la ville même, et qui sont adossées contre les rochers ou la montagne; mais je l'ai préférée, parce qu'il y a un jardin assez grand, et que de ma fenêtre mon œil tombe de toutes parts sur des orangers qui m'envoyent leurs parfums, et dont la vue me console quand le ciel est couvert de nuages. Sans cette vue, je croirois quelquefois n'avoir point changé de climat ni de lieu : ainsi il faut toujours un peu d'illusion pour compléter son bonheur, et suppléer à ses sensations par ses idées; d'après ce tableau, quelque passion que j'eusse d'être rapproché de vous, je n'oserois pas trop vous engager à entreprendre un aussi long voyage; je ne sais s'il contribueroit autant à rétablir votre santé, que je l'avois cru d'abord; je crois bien qu'en tout il n'y a pas de pays, tel qu'il fût, qui ne convînt beaucoup mieux à votre santé que Paris, surtout avec la vie inquiète et troublée que votre nom, votre réputation et celle de M. Necker, vous forcent d'y mener. Je ne vous ai rien déguisé sur le séjour d'Hyeres; je serai encore assez généreux pour vous dire, qué peut-être Nice seroit préférable; du moins je n'en connois pas les inconvéniens, et j'en juge sur l'opinion publique que je n'ai pu confronter avec mon expérience. Quoi qu'il en soit, et quelque parti que vous preniez, j'apprendrai avec transport que vous quittez Paris; si vous pouvez le quitter, si les circonstances nouvelles ne vous y enchaînent pas de nouveau;

si votre vie n'est pas destinée à être un sacrifice perpétuel de vous-même au bien que vous voulez faire, et au bonheur des autres. J'ai lu et relu avec attendrissement la lettre touchante que vous m'avez adressée à Avignon : j'y ai retrouvé votre ame douce et sensible, et votre caractère élevé. Le monde qui vous entoure ne peut vous suffire ; vous avez le sentiment et le besoin de l'infini qui vous appelle ; vous vivez comme les Cassini et les Newton, qui avoient les pieds sur la terre, et l'œil et la pensée dans les cieux. C'est-là votre patrie ; votre vertu vous démontre des vérités, que tout l'esprit du siècle cherche à combattre ; mais la vertu a son génie, comme elle a sa conscience ; et tous deux sont infaillibles ; il suffiroit de vous connoître pour croire à l'immortalité.

J'ai visité, j'ai vu cette fameuse fontaine de Vaucluse, qu'a rendue à jamais célèbre le nom de Pétrarque et de Laure ; Laure que Pétrarque a sans doute flattée, puisqu'il la peint par tout à-peu-près telle que vous êtes. Il lui donne les mêmes vertus, les mêmes grâces, le même pouvoir céleste pour inspirer à-la-fois le sentiment et le respect. Ce lieu sauvage et riant, qu'ils ont habité ensemble, ces rochers, ces précipices à travers lesquels ils s'égaroient, ces eaux pures et bondissantes de cascades en cascades, sur le bord desquelles ils venoient ensemble se rafraîchir dans les beaux soirs d'été ; tout ce séjour d'enchantement et de ruines, dont la

vue remplit l'ame toute entière, et lui inspire une mélancolie profonde et douce, a fait une vive impression sur moi ; j'ai désiré, qu'échappée à tous les tourmens qui vous fatiguent, vous puissiez retrouver dans cette retraite délicieuse le calme, le bonheur, la santé qui vous fuient dans ce Paris que vous habitez. Ah! je n'aurois voulu d'autre bonheur pour moi-même, que celui d'être témoin du vôtre, etc.

Du 18 janvier 1782.

Je me suis toujours bien douté, Madame, que vous n'entreprendriez point ce voyage qui pouvoit être utile à votre santé, mais qui se concilie mal aisément avec votre situation, celle de M. Necker, et tous les rapports qui vous attachent à Paris. La société a tellement dérangé la nature, qu'elle a créé un ordre de choses où nous-mêmes nous ne sommes plus que la plus petite partie de nous-mêmes, et où l'on est obligé de se sacrifier sans cesse à ce qui est hors de soi; c'est-là surtout l'inconvénient des grands rôles et des grandes places. Plus l'existence acquiert d'étendue, plus elle devient dépendante et attachée au lieu qu'elle habite; elle est comme la mer que j'ai sous les yeux; son immensité fait que tous les mouvemens l'agitent, et rien ne la déplace. Pour moi, dans ma médiocrité obscure, j'ai l'avantage de pouvoir me transporter où je veux; je suis comme ces êtres presqu'invisibles

qui vivent sous une feuille à laquelle ils tiennent par quelques fils ; ils peuvent la quitter sans que rien se dérange, et ils sont toujours sûrs de trouver une autre feuille et un fil qui les y attache : eux et moi nous pouvons être par tout, parce que nous ne sommes nécessaires nulle part. Je ne suis point étonné que vous vous déplaisiez toujours plus dans ce grand monde auquel vous êtes condamnée ; il n'a rien de commun avec vous, et quand il n'y auroit que la foiblesse de votre santé, comment suffire à tant de mouvemens inquiets qui vous environnent et vous heurtent de toutes parts ? On a beau se tenir en garde et se reculer, la secousse se fait toujours sentir. Un grand mouvement ne peut intéresser que lorsqu'il est joint à une grande passion, parce qu'elle répand sur tout un vif intérêt ; mais aujourd'hui, par des expériences trop cruelles, désabusée de tout, votre ame ne peut plus trouver qu'elle-même digne de l'occuper ; elle voudroit pouvoir se reposer sur ses sentimens et sur ses goûts, et tout l'en arrache. Avec l'amour de la nature et de la vérité, il est dur de passer sa vie dans un bal, et de n'avoir jamais à parler qu'à des masques. Cette sensibilité factice dont vous me parlez, est à-la-fois la mode et le ridicule de notre siècle. Je ne vois pas qu'on en trouve des traces dans d'autres pays ni dans d'autres temps ; il a dû naître chez une nation où tous les goûts de la nature sont éteints, où tous les sentimens sont affoiblis, mais où presque tous les ouvrages

de philosophie et de morale se sont mis à prêcher le sentiment, et à exalter la force ou le charme des passions. On veut avoir des passions, parce qu'on croit qu'elles représentent des vertus; et on les exagère, pour se tromper soi-même et les autres. D'ailleurs tous les sentimens naturels ont une mesure juste, les sentimens créés ou artificiels n'en ont pas; ils ressemblent au jeu des mauvais acteurs dont l'accent ou le geste ne sait où s'arrêter, parce que leur ame ne les avertit point. De-là toutes ces convulsions de sensibilité, et dans le monde et sur le théâtre. Aujourd'hui le théâtre est par tout, et chacun se croit en représentation pour faire effet; c'est ce qui corrompt parmi nous le goût des arts, comme le goût moral; l'un et l'autre dépendent beaucoup du degré d'intérêt que chaque chose doit inspirer. Dans le cours ordinaire de la nature, nous voyons que chaque objet physique a son mouvement et son poids; transportez ces mêmes objets dans le vide, les lois changent; l'or et la paille ont le même degré de pesanteur : voilà peut-être la peinture et l'histoire de cette sensibilité qui se passionne également sur tout.

J'ai appris avec une bien véritable douleur la mort de cet homme respectable (1) qui étoit votre ami et mon bienfaiteur, même avant qu'il prît soin de ma santé, puisque c'étoit lui qui conservoit la vôtre. Cette triste nouvelle

(1) Tronchin.

m'a frappé, comme la chose du monde la plus imprévue : il semble que la mort de ceux que l'on respecte et que l'on aime soit un événement hors de la nature, et notre cœur ne peut s'accoutumer aux cruelles leçons qui nous sont trop souvent données à ce sujet. La douleur que vous avez dû éprouver ajoutoit encore à la mienne; je savois votre profond attachement pour lui, et l'ancienne et tendre amitié qui l'unissoit à vous. Il veilloit sur vos jours; il a peut-être sauvé les miens : j'ai perdu en lui l'objet d'une double reconnoissance. Voilà soixante ans de travaux et de vertus écoulés ; il n'en reste plus de traces qu'au fond de quelques ames sensibles, et dans le souvenir de celui qui voit tout, et qui semble de temps en temps jeter la vertu et le génie sur la terre, pour en orner le spectacle qu'il a sous les yeux; il l'a vu faire le bien en silence, toujours utile, toujours calme, aussi indifférent à l'admiration qu'à l'envie, simple comme un homme supérieur à tout, et qui a jugé même la renommée ; n'ayant pas plus le faste des paroles que celui des actions, ne confiant qu'à l'infortune le secret de ses vertus, et ne révélant au public son génie que par ses bienfaits. Cet homme célèbre, transporté parmi nous, n'y a pris ni les vices de notre médecine, ni ceux de notre philosophie, ni ceux de nos mœurs; il nous a rappelé les mœurs des républiques et la philosophie morale des anciens; il a débarrassé son art de la superstition de l'habitude, des livres et des usages, créant

par son génie des ressources qui n'étcient pas connues avant lui ; il a fait avec chacun de ses malades la médecine des caractères et celle des mœurs actuelles de la nation. On doit surtout lui savoir gré de s'être toujours défendu de cet empressement inquiet d'agir, qui parmi nous est une espèce de vice national qui substitue presque toujours le médecin à la nature, et que les malades eux-mêmes semblent exiger par l'impatience naturelle de leur état ; ils sont comme des voyageurs pressés d'arriver, et qui croient ne point avancer du tout lorsqu'ils ne sentent pas un grand mouvement. Pour lui, accoutumé à observer la nature, il croyoit surtout aux causes qui agissent lentement, et renonçoit presque à la gloire d'une guérison, pour la mieux assurer : c'est ce que j'ai éprouvé pour moi-même ; ses conseils me guideront encore après qu'il n'est plus, et je devrai à cet esprit sage et profond les jours qui me sont encore réservés. Je désire bien que ceux qui se sont chargés de son éloge, le louent comme il mérite de l'être ; c'est un nouveau portrait à ajouter à ceux du petit nombre d'hommes célèbres qui ont également illustré les sciences et par leur caractère, et par leurs talens. Voilà donc tout ce qu'on peut faire pour eux ; quelques vaines louanges ! et ces louanges sont prononcées sur un tombeau ! Comme ces hommages même accusent et la foiblesse et la misère de notre nature ! Oh ! le plus bel éloge de cet homme respectable sera toujours au fond de votre cœur ; votre souvenir fera sa

gloire, et il sera plus honoré par un de vos sentimens que par tout l'esprit de ses panégyristes.

Vous voulez savoir ce que je fais et à quoi je passe ma vie : le récit sera court ; car à la campagne et dans un désert, la vie est uniforme. Il n'y a que le mouvement de varié, et je vis dans un profond repos. Je n'ai pas voulu faire de connoissances ; tout ce qui est nouveau en ce genre m'importune. Je ne veux aimer que ce que j'ai aimé déjà ; je ne veux rien distraire des sentimens qui sont dans mon cœur ; en les communiquant, je croirois les perdre, et je les recueille autour de moi, pour que rien ne m'en échappe. La nature nouvelle qui m'environne est ma société ; je converse avec elle, et elle ne me fatigue point ; elle me donne quelques nouvelles idées que je ne serois point sûr de trouver avec les hommes. Je sais à-peu-près tout ce que l'on dit, et je suis las d'assister à des représentations de la vie humaine que je vois jouer depuis quarante ans ; tous les acteurs se répètent, et il n'y a guère que les décorations du théâtre qui changent, encore la variété n'est-elle pas bien grande. Je préfère celles de la nature physique qui est dans un mouvement continuel, et qui a toujours de la vie et de l'intérêt. Je jouis quelquefois ici d'un magnifique soleil qui me fait sentir qu'il y a eu des climats sur la terre où il a dû être adoré. J'ai le plaisir d'être incommodé de sa chaleur au mois de janvier. Je cherche l'ombrage des oliviers qui me protégent

tégent ; je vois les amandiers en fleurs, et des montagnes tout entières couvertes d'arbres aussi verts qu'au printemps ; quelquefois, au déclin du jour, je gravis seul sur des rochers, et j'escalade les montagnes pour y recueillir les derniers rayons du soleil qui en frappent encore la cime, tandis que tous les vallons sont déjà dans l'ombre. De-là je découvre la mer dans une vaste étendue, et je regagne seul et à pas lents ma petite demeure solitaire où je retrouve ma sœur au coin de son foyer, et quelques livres qui m'attendent pour passer la longue soirée. Tous nos jours ne sont pas également beaux ; il y en a beaucoup de sombres et d'humides. Quelquefois la mer nous envoie des tempêtes et des vents terribles qui semblent prêts à déraciner tous nos orangers ; il faut alors se tenir fermé chez soi, et je lis quelques livres ou de morale, ou de poësie. Dans ce moment, nous avons une de ces tempêtes qui dure depuis deux jours ; j'entends dans le calme de la nuit le frémissement sourd de la mer qui est environ à trois quarts de lieue de nous ; au milieu du silence et du repos général, ce bruit imposant et monotone a tout-à-la-fois quelque chose de menaçant et d'agréable ; je me répète alors ces vers de Lucrèce :

Suave mari magno, turbantibus aequora ventis, &c.

et je me rendors paisiblement. Je vais quelquefois à cheval faire des promenades sur ses

bords ; je la vois tantôt brillante et unie comme une glace, réfléchissant de toute l'étendue de sa surface les rayons du soleil, comme un embrâsement dont on ne peut soutenir la vue ; elle semble alors n'avoir que le mouvement de la lumière qui se balance et se confond avec elle ; tantôt je la vois se noircir, se rouler, se briser et fondre avec impétuosité sur son rivage, comme si elle alloit l'engloutir ; c'est-là que l'homme sent sa foiblesse. Les grandes idées du temps, de l'espace, de la nature, de sa force immense, des longues et successives révolutions du globe travaillé depuis des milliers de siècles par l'eau, l'air et le feu, viennent remplir l'imagination, et l'occuper de rêveries auxquelles on a de la peine à s'arracher. Voilà mes occupations et mes plaisirs dans le séjour que j'habite ; ils ne ressemblent point tout-à-fait à ceux des sociétés de Paris, mais ils remplissent le vide du temps ; ils amusent l'ame, et l'exercent quelquefois sans la fatiguer. Votre souvenir se joint à tant d'images, et leur prête un nouvel intérêt; il est comme l'esprit invisible qui anime un beau paysage ; car nous animons tout ce qui nous plaît, et nous transportons au milieu de la nature muette l'idée qui nous est la plus chère, comme les anciens consacroient par la présence d'un génie le bosquet, la fontaine ou la cabane qui leur servoient d'asile. Je ne vous dirai rien de ma santé, car je ne pourrois vous en rien dire de nouveau ; il me seroit même bien difficile de vous exprimer ce que je sens :

je me trouve plutôt agité que changé par ce nouveau climat. J'éprouve une sorte d'inquiétude sans souffrir, et mes forces augmentent peut-être sans que ma poitrine en soit mieux, du moins n'ai-je pas cette sorte de calme et d'équilibre général qui fait la santé, et dont l'effet, à ce qu'il me semble, doit être de respirer et de vivre sans s'en apercevoir. Ma sœur adoucit par ses soins et son amitié la vie solitaire que je mène, et ajoute tous les jours aux tendres obligations que je lui ai depuis long-temps. Je ne me lasse point de vous écrire, mais vous devez être fatiguée de me lire.

Ce 29 mars 1782.

Il y a bien long-temps, madame, que je n'ai eu l'honneur de vous écrire. Pendant ce temps-là, j'ai éprouvé des alternatives de bonne et de mauvaise santé. J'ai fait de petits voyages; j'ai vu quelques objets nouveaux. Mais ce qui m'a le plus intéressé, c'est la lettre que j'ai reçue de vous; elle a produit sur moi l'effet de votre conversation; elle m'a instruit et consolé. Où je suis, j'ai perdu l'habitude d'entendre ce langage; je vis d'ailleurs dans une assez grande solitude, et j'en suis plus près de vous. J'ai à-peu-près ici la même société que j'avois à Auteuil, votre souvenir, les soins d'une sœur tendre, la campagne et quelques livres; si j'avois quelquefois l'espérance de vous voir, je croirois presque n'avoir point changé de place. Mais cette idée me

repousse tout-à-coup à deux cents lieues, et j'éprouve que c'est le sentiment qui mesure la distance et l'espace, comme c'est la pensée qui mesure le temps. J'aime à vous savoir heureuse, et vous l'êtes, surtout à la campagne. Vous avez besoin d'être entourée d'objets purs et tranquilles comme votre ame. Il ne vous faut que des émotions douces, telles que la nature les donne. Vous y retrouvez l'ordre qui est dans vos sentimens et vos idées, et que le tableau du monde ne peut vous offrir; je ne m'étonne donc point que la société vous fatigue : c'est pour vous une espèce d'exil où vous êtes trop loin de vous-même. Il y a des ames, vous le savez trop bien, vous et M. N., qui ne peuvent se reposer que dans leur élévation naturelle. La nature les a condamnées aux grandes choses ou à l'ennui; quand elles peuvent réaliser ce qu'elles pensent, elles jouissent de leur ouvrage; le monde alors les intéresse, parce qu'il est l'objet de leur activité; privées de ce bonheur, elles rentrent dans elles-mêmes; et leurs idées ne sont plus qu'un spectacle intérieur pour elles; spectacle le plus magnifique ou le plus touchant qu'elles puissent encore avoir. C'est-là qu'elles trouvent un asile contre les vices et les malheurs qui les environnent. Dans cette situation, il n'y a hors d'elles qu'un tableau qui soit digne de les attacher, c'est celui de la nature; il a du moins de la dignité et de la grandeur. Le désordre moral n'a pu le défigurer, ni les hommes lui imprimer leur petitesse. Il con-

serve, comme les âmes supérieures, sa première empreinte, et leur communique des pensées qui ne leur sont pas étrangères. Je suis sûr que vous éprouverez ces impressions en revoyant votre ancienne patrie, ces Alpes, ce beau lac de Genève, toute cette nature majestueuse et hardie. Les idées de votre enfance et de votre première jeunesse y mêleront encore un attendrissement qui aura pour vous de la douceur. On aime à s'échapper du moment où l'on vit, pour remonter à ceux où l'on a commencé à vivre, où l'on a formé ses premiers sentimens et ses premières idées. Vous comparerez les premiers tableaux de votre imagination sur le monde et les hommes, à ceux que vous y rapportez; et vous redemanderez à ces lieux chéris vos douces illusions, qu'ils ne pourront vous rendre. Il est des connoissances cruelles qui flétrissent la vie; on ne peut ni les éviter, ni les perdre, ni les acquérir impunément. Il faudroit les détester à jamais, si, en éteignant les vertus médiocres, elles ne donnoient du moins plus d'élévation et d'héroïsme aux grandes vertus: elles leur ôtent la plus noble et la plus douce des personnalités, celle de faire du bien à des êtres qu'on aime; mettent le bienfaiteur au-dessus de la reconnoissance, et attachent chaque action particulière à l'idée de l'ordre général. Vous reconnoissez votre histoire, et ce qui s'est passé, depuis quelques années, au fond de votre cœur. Vous n'avez pas dit: *O vertu, n'es-tu qu'un fantôme?* mais vous lui

avez ôté les traits humains, pour lui donner ceux de la divinité.

On m'a envoyé dernièrement le livre de madame de Genlis, sur l'éducation. Je l'ai lu dans ma solitude et loin de tous les bruits qu'il a excités. Je me suis écouté en silence, pour suivre l'effet qu'il produisoit sur moi. Il m'a attaché par le côté moral et la sensibilité qu'elle a su y répandre. Je crois que c'est un excellent catéchisme pour la jeunesse, et un fort bon guide pour les mères qui n'ont point d'idées à elles, et qui trouveront là une foule de détails utiles, et un plan de cours expérimental d'éducation presqu'entièrement tracé. Je désirerois d'ailleurs que la chaîne qui lie ensemble toutes les parties de nos mœurs et de nos vices actuels, fût tracée : ce seroit un objet curieux pour le philosophe, utile pour le gouvernement, nécessaire même pour l'instituteur qui sauroit d'où il part, le terrein sur lequel il marche, et les moyens peut-être d'affermir les pas de ses élèves. La force des idées morales est dans leur union et leur ensemble. On disoit du style d'un ancien, qui étoit fort et nerveux, mais brisé et rompu, que c'étoit le bouclier de Minerve mis en pièces. On pourroit dire la même chose de tous ces fragmens de morale sans liaison, sans ordre et sans principe. Cependant le livre de madame de Genlis peut être très-utile par le fonds de raison qui y domine, et les grâces aimables qui embellissent cette raison. En le lisant, on est souvent attendri et presque tou-

jours attaché. Dans les ouvrages dont l'utilité publique doit être le but, il y a un degré de perfection qui pourroit être moins populaire, et moins à la portée du plus grand nombre : ce seroit alors le cas où le devoir de l'homme de génie même seroit de sacrifier une partie de sa réputation. La morale est comme ces alimens simples et purs qui n'en donnent pas moins la santé, quoique préparés avec un peu moins d'art. Je suis donc persuadé que l'ouvrage de madame de Genlis restera, et comme livre d'agrément et comme livre d'éducation : ce sera pour nous une richesse de plus dans un genre où nous sommes encore très-pauvres. Rousseau a été surtout le bienfaiteur des enfans ; madame de Genlis sera la bienfaitrice des mères. L'un a été utile par ses excès même, en frappant fortement l'imagination et la pensée qui avoient besoin d'être réveillées sur un grand objet : en remuant les esprits, il les a déplacés ; et s'il les a d'abord emportés trop loin, il leur a donné du moins la force et le mouvement pour revenir sur leurs pas et chercher où ils doivent s'arrêter. L'autre sera utile par sa raison sage et modérée qui pose des bornes et assigne souvent des limites assez justes.

A Forcalquier, ce 18 juin, 1782.

Depuis long-temps, Madame, je mène une vie errante, sans séjour et sans demeure fixe. Je suis parti d'Hières, dès que les chaleurs

ont commencé, car alors ce pays devient très-mal-sain; et il faut se hâter de s'en éloigner, parce que les fièvres s'en emparent pour tout l'été. Alors le jardin des Hespérides n'est plus qu'un marécage très-dangereux, et la maladie est le véritable dragon qui garde les pommes d'or et défend à tous les étrangers d'en approcher. Le seul plaisir que j'aie éprouvé à Hières a été de recevoir et de lire les lettres charmantes que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire; elles m'ont rapproché de vous, malgré les distances, et m'ont fait encore jouir de cet esprit aimable et piquant dont je ne connois point de modèle, et qui trouve sur tous les objets les rapports les plus ingénieux et les plus fins. Il est comme le prisme qui décompose la lumière même, et qui dans un seul rayon en fait voir plusieurs autres marqués chacun de leurs couleurs. Ce que Newton fit sur les couleurs, vous le faites sur les idées; et vous découvrez de nouveaux secrets dans la pensée, comme il en découvrit dans la nature. J'ai été long-temps incertain si je ne retournerois pas tout de suite à Paris, pour y passer l'été auprès de vous; mais il m'a fallu renoncer à un songe si agréable. Deux médecins de Marseille, que j'ai consultés séparément, et qui sont tous deux très-instruits, m'ont conseillé de ne pas m'exposer, pendant les chaleurs, à une aussi longue route. Ils m'ont dit que l'air des montagnes de la Haute-Provence pourroit me faire du bien, et que je pourrois y trouver un

un asile contre l'été. J'ai donc quitté Marseille, et au lieu de reprendre la route de Paris, j'ai pris celle de Forcalquier, petite ville qui n'a rien d'agréable, mais dont les entours sont fort rians et où l'air est pur. J'y suis arrivé depuis quelques jours. C'est-là que j'ai trouvé une nouvelle nature morale dont le séjour de Paris m'avoit presque fait perdre l'idée. Ce sont les mœurs et la douce hospitalité des anciens. Je ne connois rien d'égal à la bonté des habitans de cette ville; on peut dire :

Extrema per illos
Justitia excedens terris, vestigia fecit.

Il semble que leurs montagnes, en les éloignant du commerce des grandes villes, les aient mis à l'abri des vices et de toutes les opinions de notre siècle; ils sont humains, bienfaisans, charitables, religieux sans fanatisme, bons par instinct et sans trop penser même que la bonté soit une vertu. Ils ont peu de fortune et de besoins; ils cultivent et font valoir leurs terres, et c'est leur plus douce occupation. Ils ne connoissent pas ce luxe qui, en ne laissant d'autre désir que celui des richesses, donne tous les vices avec lesquels la plupart des hommes achètent l'opulence. Ils n'ont pas la politesse des manières, mais celle des mœurs. Leur physionomie annonce qu'ils n'ont rien à cacher; elle est ouverte comme leur ame. Ils ont le bonheur de voir peu d'étrangers, et je les en félicite; ils-

n'auroient qu'à perdre à ce commerce ; ils acquerroient quelques idées de plus, et auroient plusieurs vertus de moins. Cet heureux coin de terre me paroît être au point où la civilisation doit s'arrêter, pour rendre les hommes doux sans les corrompre, et sociables sans leur faire trop sentir les inconvéniens et les vices de la société. C'est-là que j'ai trouvé le nom de M. Necker adoré ; c'est-là que la nouvelle de sa retraite a causé une consternation publique ; et aujourd'hui même on n'y parle pas de son administration et de ses bienfaits sans s'attendrir. Plusieurs ont les estampes qui ont été gravées en son honneur ; c'est déjà pour eux un nom d'histoire ; et les pères y conservent pour leurs enfans le *Compte rendu*, afin qu'ils lisent un jour tout ce que M. Necker a voulu faire pour eux et leur postérité. Voilà, Madame, ma nouvelle habitation. Je n'ai pas encore de logement arrêté, mais je crois que je me fixerai à quelque distance de la ville, dans une maison de campagne. On n'y en trouve point à louer ; mais on m'en est venu offrir plusieurs, en me priant avec instance de les accepter ; je n'ai que l'embarras du choix : j'en accepterai une, et j'aurai de la reconnoissance pour toutes. Dans le séjour que j'ai fait à Marseille, je n'ai pas eu tout-à-fait le même spectacle ; j'y ai vu toute l'agitation et le mouvement que le commerce et l'opulence donnent à la société, mais il y a plus de mouvement dans les ames que dans les esprits. J'ai eu le plaisir de parler souvent

de vous avec madame Favre qui vous chérit bien tendrement et qui m'a témoigné des bontés que je vous dois. Je croyois à côté d'elle être moins éloigné de vous. Je lui ai trouvé une physionomie fine et sensible, un esprit sans empressement, mais qui, toutes les fois qu'elle parloit, faisoit regretter qu'elle n'eût pas parlé plutôt. J'ai reconnu que vous deviez l'aimer, et que votre ame autrefois a dû chercher la sienne. Je me plaisois à la voir, comme si j'avois vu l'estampe d'un portrait que j'aurois chéri. Elle conserve le vôtre peint par la main de M. Hubert. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle me l'a montré avec beaucoup d'intérêt, et que je l'ai regardé de même. Quand ce portrait a été peint, je n'avois pas encore le bonheur de vous connoître; il me semble que j'étois transporté au temps de votre première jeunesse; je cherchois dans ces premiers traits tout ce que vous avez été depuis, et j'aimois à y lire votre histoire : je m'en suis séparé avec peine, comme si je vous quittois vous-même.

A Forcalquier, ce 8 juillet.

J'ai appris, Madame, par vos bontés pour ma sœur et ma nièce, que vous étiez instruite de la perte cruelle que je viens de faire, et que votre ame excellente a bien voulu leur témoigner le plus tendre intérêt. Recevez, pour ce nouveau bienfait, tous nos remercîmens. Mon cœur est pénétré de la plus

profonde tristesse, autant que de reconnoissance pour vous. Dans toutes les situations de ma vie, je vous trouve toujours prête ou à me consoler ou à m'obliger : que ne suis-je auprès de vous dans ce moment ! Votre conversation, votre présence même adouciroit mes chagrins, et m'aideroit à supporter la vie. Ah ! c'est vous seule, vous seule au monde qui répandiez encore quelque intérêt sur la mienne ; un monde où vous existez, ne peut m'être et ne me sera jamais indifférent : mais j'ai perdu celle à qui je devois tout avant de vous connoître. J'ai fait un bien fatal et bien malheureux voyage. Qui m'eût dit, quand je la vis, quand je l'embrassai avant de partir, que je l'embrassois pour la dernière fois ? Sa mort m'a frappé comme l'événement le plus imprévu, et qui étoit presque hors de la nature ; je ne pensois point à son âge ; je ne m'arrêtois que sur sa force et sa santé, qui sembloient devoir prolonger sa carrière encore pour bien des années. Je ne mettois point de bornes à sa vie ; j'aimois à l'étendre dans mon imagination, et je m'occupois plus souvent de la douleur qu'elle auroit, si je mourois avant elle. La nature et les circonstances se jouent bien cruellement de nous ! Depuis vingt ans je n'étois presque point séparé d'elle, et c'est dans ce cruel voyage, entrepris pour ma santé, qu'elle meurt ! Le ciel ne m'avoit réservé qu'un petit nombre de mois pour jouir encore d'elle, et lui rendre une partie des soins que

j'en ai reçus, et ces mois, je les ai perdus ! Elle est morte pour moi, long-temps même avant d'avoir été enlevée au monde ! A peine arrivé à Forcalquier, je lui ai écrit ; je lui témoignois mes regrets de ne pouvoir encore l'aller joindre ; je l'exhortois à prendre soin de sa santé. Dans ce moment même, au moment où je lui écrivois, elle n'étoit plus ! Elle ne devoit ni me lire, ni m'entendre, et je ne devois jamais, jamais la revoir ! Oh ! quelle affreuse obscurité répandue sur notre sort ! Comme on doit trembler à chaque instant sur les personnes qu'on aime et dont on est séparé ! Il est donc vrai que chaque instant de chaque jour peut produire pour nous le plus grand des malheurs, et nous l'ignorons ; et dans ce moment-là nous nous croyons heureux. Infortunés à deux cents lieues, paisibles et contens dans les lieux où nous sommes, on ne peut faire ces réflexions sans s'effrayer et sans déplorer notre misérable condition. Si du moins j'avois pu la voir et l'embrasser, si j'avois reçu ces derniers regards et ses derniers conseils ! J'ose croire que ma vue auroit peut-être été agréable à ses yeux dans cet affreux moment. La sienne du moins en ajoutant à ma douleur, m'eût laissé une sorte de consolation ; il me semble que le dernier regard d'une mère prête à quitter la terre, est comme l'apparition d'une divinité sur nous, mais d'une divinité qui se cache et va nous laisser seuls : mon cœur se réfugie auprès de vous ; il n'a plus d'autre

asile. Tenez-moi lieu de ce que j'ai perdu, et que je puisse encore vous respecter et vous aimer davantage, s'il est possible! l'image de la mort me poursuit ici jusques dans la retraite et la maison de campagne que j'habite. Cette même semaine, deux jours après que j'eus appris la fatale nouvelle de la mort de ma mère, une femme pleine de mérite et d'esprit, logée avec nous, qui étoit venue de Paris à Hieres pour rétablir sa santé, qui de-là s'étoit rendue à Forcalquier pour y passer l'été avec ma sœur, moi et un ami qui l'accompagnoit, vient de mourir sous nos yeux même, et à côté de nous. Ce n'est point cette femme respectable que j'ai vu mourir : il m'a semblé dans ce moment que c'étoit ma mère qui venoit mourir une seconde fois sous mes yeux. J'ai eu le spectacle affreux du tombeau et des funérailles, que le ciel m'avoit épargné d'abord. Oh! comme dans ces momens on tient peu aux choses humaines! comme notre foiblesse et notre néant nous environnent de toutes parts! C'est bien le moment de dire avec Bossuet : *Oh! que nous ne sommes rien!* Depuis deux ans je m'occupe à conserver ou à rétablir ma santé? en vaut-elle la peine; et qu'importe d'exister quelques jours de plus ou de moins? Pleurer, ou être pleurés, voilà notre sort. Nous sommes pressés par la nature entre les tombeaux de nos proches, de nos amis, ouverts et fermés sur eux, et le nôtre prêt à s'ouvrir et qui nous appelle. Ah! je vous de-

mande pardon de vous affliger, peut-être par des idées si tristes ; mais mon ame est obsédée par ces images : la vôtre s'élève au-dessus de la terre et de ce monde fragile, par les grandes idées de l'immortalité, et d'un monde plus heureux pour lequel vous êtes née. Vivez, donnez long-temps à la terre qui en a besoin, le spectacle des vertus et d'une ame au-dessus de toutes les foiblesses ; éternisez votre souvenir sur ce monde où vous passez, et rendez-vous plus digne, de jour en jour, de cet Être suprême, qui est votre modèle et votre espérance. Je fais des vœux pour tout ce que vous aimez et pour vous-même, si les vœux des hommes sont quelque chose, si les lois générales qui entraînent tout peuvent s'arrêter un moment et suspendre leur cours.

Ce 12 août 1782.

Vous m'avez écrit, Madame, des consolations aussi touchantes qu'elles sont nobles et élevées. Elles sont dignes de votre ame ; et je voudrois que la mienne en fût digne : mais il n'est pas aisé de penser, de sentir comme vous, et de s'élever à la hauteur de votre caractère et de vos idées. Votre ame habite sans cesse au sein de la divinité ; c'est-là son séjour et son asile. Elle ne communique avec la terre que par ses vertus, comme l'Être suprême qu'elle contemple ne se manifeste que par son pouvoir et ses bienfaits : il n'y a pour vous que des devoirs, et la forme

des êtres qui se succèdent n'est à vos yeux que la représentation différente des obligations que la morale et la vertu nous imposent. Vous revoyez encore ceux que vous avez aimés : votre ame s'unit à eux au sein de celui qui existe également dans le passé et dans l'avenir. Ah ! ces grandes idées que la sensibilité révèle, que la religion consacre, que la vertu embrasse avec tant d'intérêt, ces idées vous sont familières. Vous vous en occupez tous les jours ; vous n'avez pas besoin de monter jusqu'à elles, elles vous entourent et font partie de vous-même. Moins heureux que vous, je les sens, je les chéris, mon cœur en a besoin et les appelle, mais comme on appelle des amis qui sont éloignés, et que l'imagination aime à se peindre quand les yeux ne peuvent les voir. Oh ! qu'il est doux de croire à cette communication des mondes, à ces rapports invisibles et toujours subsistans des ames avec nous ! Qu'il est doux de penser que ce silence éternel n'est qu'apparent ; que la tombe n'est qu'un passage dans une autre province de l'univers ; que ceux qui nous ont inspiré des sentimens si chers peuvent encore les entendre, même sans y répondre ; que leur ame peut quelquefois descendre dans la nôtre pour y jouir de nos regrets ; que la sensibilité et la vie existent au-delà des limites des sens, pour n'être plus ni arrêtées, ni bornées, et qu'il y a un port éternel où se rassemblent tous ces débris de naufrages sur lesquels nous

pleurons

pleurons. D'après ces douces et consolantes idées, du moins n'avons-nous pas tout perdu; ceux que nous avons aimez ne sont qu'absens; la vie, par tout où elle est, communique et touche à la vie par la pensée. Nos parens, nos amis, enlevés à nos yeux, existent pour nous comme Dieu même : loin de nous, par la nature; près de nous, par la conscience et le sentiment; nous sommes sûrs que du cercle où nous sommes, quoique nous ne puissions en mesurer la circonférence, il y a un point qui aboutit jusqu'à eux : que dans ces tristes circonstances la mémoire nous est chère! Ce don de rentrer dans le passé, et de donner un corps à ce qui n'est plus est encore pour nous une espèce de présence qui nous attache et nous console; l'ame, dans l'abandon où elle est, se prend à ces images chéries, elle vit et converse avec elles; mais ces images ont déjà quelque chose d'auguste et d'imposant, elles ont pris une teinte d'immortalité : ne pensez-vous pas comme moi, que de toutes les idées de l'homme, celle de la mort est peut-être la plus active et la plus étendue? A peine elle s'offre à notre esprit, qu'elle nous jette et nous entraîne dans les idées du temps et de l'espace, de l'éternité, du fini et de l'infini : elle nous jette dans les profondeurs de la nature divine dont nous cherchons à deviner les desseins, et vers laquelle nous tendons toutes nos pensées, comme ceux qui sont prêts à être engloutis par la mer, tendent

leurs bras vers le rivage. L'idée de la vie nous arrête sur les objets qui frappent nos sens, et pour ainsi dire, sur la surface de l'existence. L'idée de la mort nous ouvre le monde de la pensée, de l'ame, d'une existence plus profonde et plus inconnue; elle nous fait parcourir les cieux, les mondes, Dieu même, pour y trouver un abri contre la destruction qui nous menace. Il y a eu des ames sur la terre qui ont dû faire naître le dogme de l'immortalité. Elles étoient trop grandes pour qu'on pût les confondre avec ce qui doit périr; le soupçon même qu'elles pouvoient cesser d'être un jour, eût semblé accuser la divinité; et l'homme ne pouvoit séparer de l'idée de Dieu ce qui lui ressemble: car les vertus sublimes sont-elles autre chose que les idées divines elles-mêmes mises en action, et qui viennent se représenter sur la terre? Ce sont ces mêmes ames et leur rapport avec Dieu qui ont fait imaginer à des philosophes que l'ame étoit une partie et une émanation de Dieu même; ce ne peut être seulement parce qu'elle pense, car la pensée, quelque auguste qu'elle soit, est souvent avilie et profanée par la contagion du vice auquel elle peut servir d'instrument; mais la vertu est pure, et retient la forme céleste et la grandeur de son origine. Il eût suffi de vous connoître pour concevoir et adopter sur l'homme ces deux grandes idées, dont l'une divinise l'ame humaine et l'autre l'éternise. Je le sentois quand j'avois le bonheur de vivre

avec vous ; je le sens encore en vous lisant, et en me rappelant dans la solitude tout ce que j'ai vu : car votre vie entière m'est présente, et toutes vos années remplissent les jours et les momens que je passe loin de vous. Votre tendre amitié adoucit le sentiment de mes peines : de toutes les consolations c'est la plus douce, et celle qui pénètre le plus jusqu'à l'ame quand elle est blessée.

Ce 21 octobre 1782.

Je suis toujours errant, Madame, et je passe ma vie en voyages, en attendant que je fasse enfin le plus agréable, celui qui doit me rapprocher de vous. Mon dieu ! que tout cela est long ! et qu'il en coûte pour acquérir et conserver la santé ! Il semble que le mouvement du corps est comme celui de l'esprit ; ceux qui vivent dans le repos ne peuvent le quitter ; ceux qui ont une fois connu l'agitation, ne peuvent s'en passer, et elle leur devient nécessaire : c'est une pente qui les entraîne, et sur laquelle ils ne peuvent trouver un point où ils puissent s'arrêter ; ils prennent même pour de la force l'espèce d'élan que leur donne la secousse et l'agitation du mouvement. Je vais, je viens, je parcours différens pays : mais, comme ces grands corps célestes que vous me peignez si bien dans votre ingénieuse lettre, j'éprouve deux mouvemens contraires, l'un qui m'éloigne du

centre, et l'autre qui m'y ramène sans cesse?
Le mien est le lieu que vous habitez, et cette puissance agit sur moi dans tous les momens. Voilà ce qui m'attire bien plus que ces vaines idées d'étude et de travail que vous croyez qui me dominent. Je calcule avec plaisir que je n'ai plus qu'un hiver à passer loin de vous, et qu'au printems prochain, je pourrai enfin vous voir et vous entendre. Je jouis d'avance de cette idée, comme l'homme jouit d'avance de l'immortalité qu'il espère dans un monde plus heureux. Je verrai ce que partout ailleurs on ne fait que concevoir par l'imagination, la vertu sans modèle, la sensibilité sans foiblesse, et les beautés idéales de la perfection réalisées; n'est-ce pas là un monde tout différent du nôtre? et ne nous donne-t-il pas une idée de cette vie inconnue et nouvelle à laquelle nous sommes destinés hors des bornes de la vie? L'unique différence, c'est que ce tableau céleste n'approchera de moi que comme spectacle, et me laissera moi-même tel que je suis. Je serai comme ce monstre dont parle Homère, qui avoit sa tête dans les cieux, mais dont les pieds étoient sur la terre. N'importe, il est doux, il est même glorieux à la foiblesse humaine d'assister à la représentation d'une grandeur à laquelle même elle ne peut atteindre. Le spectacle de l'apothéose, chez les Romains, ne faisoit pas des dieux, mais il pouvoit contribuer à faire des hommes meilleurs. Oui, je sens que mon cœur s'éleveroit auprès du vôtre, puisque

votre pensée même et votre souvenir, si loin de vous, produit encore cet effet sur moi.

Ce 12 novembre 1782.

Il me semble, Madame, que je vous dois compte, comme à moi-même, de tout ce qui m'arrive et de tout ce que je fais ; je le dois à votre tendre amitié, et au besoin que j'ai d'être avec vous, même loin de vous. J'ai bien une ame ici pour me gouverner ; elle est attachée aux frêles ressorts de ma frêle machine ; mais j'en ai une autre à deux cents lieues de moi, dont je fais plus de cas, et en la présence de laquelle j'aime toujours à vivre. Je sens la vérité de ce que Leibnitz a dit, qu'il seroit possible, dans son système de l'harmonie préétablie, que l'ame qui gouverne le corps et qui préside à tous ses mouvemens, fût dans une planète différente, et que tout pourroit aller de même. Je suis entièrement de son avis, quand vous gouvernez de si loin mes sentimens et mes idées. Mais le temps approche où je pourrai enfin franchir cette distance, et où j'espère que mes deux ames ne se quitteront plus. Me voici arrivé au lieu de ma dernière station. En quittant Forcalquier, j'ai traversé d'affreuses montagnes pour arriver à Nice. Tout ce pays semble échapper à quelque grand bouleversement, qui n'a pas eu le temps encore d'être réparé par la nature. Je ne connois rien jusqu'à présent du beau climat de Nice ; car, en y arrivant, j'ai été

accueilli par un vent très-froid, et qui a quelque chose de beaucoup plus pénétrant et de plus dur que nos vents de Paris : c'est ce fameux *mistral* qui désole toute la Provence, qui est une source de maladies très-rapides, parce qu'il substitue en un instant une température très-froide à la température la plus douce, et dont Nice n'est pas plus exempte qu'Hières, malgré l'avis des médecins, et malgré le rideau des montagnes qui les enveloppent toutes deux. Depuis que le vent a cessé, nous avons de la pluie ; et il y a trois jours que je n'ai vu le soleil qu'on vient chercher de si loin dans ce beau pays. Il est assez difficile de se loger ici, parce que les maisons pour les étrangers ne sont pas nombreuses, et que les Anglois y mettent un prix auquel il est difficile d'atteindre quand on n'a point leurs guinées et qu'on n'est point lord de la Grande-Bretagne. Ici tout est anglois, et tout semble réservé pour eux. J'ai enfin trouvé une maison de campagne, à soixante louis pour mon hiver. Je ne l'ai eue à si bon marché, que parce qu'elle est assez loin de la ville, et à près d'une demi-lieue. Du reste, elle est grande et commode, située à mi-côte, à peu de distance de la mer. Je vois ce grand spectacle de mes fenêtres, et j'entends nuit et jour le mugissement des vagues, comme si elles étoient à ma porte. J'ai autour de moi beaucoup de jolies promenades dans les montagnes où l'on a le plaisir de fouler aux pieds toutes sortes de plantes aromatiques, et de

découvrir la mer de tous les côtés. Il faut voyager pour son plaisir, et non pour sa santé. La maladie gâte les plus beaux climats, et il n'y a point de beau ciel pour celui qui languit ou qui souffre. Je suis peu content de ma santé, depuis que je me suis mis en route, et je sens que j'ai besoin de calme et de repos. Je n'ai pu quitter Forcalquier et la tranquille retraite que j'habitois sans m'attendrir et presque sans verser des larmes. Je m'étois attaché à cette respectable et excellente famille qui m'avoit prêté sa maison : jamais je n'ai vu ni des mœurs si honnêtes, ni des ames si pures et si sensibles : je sens que je leur serai attaché toute ma vie, et que jamais je ne penserai à eux sans le plus tendre intérêt.

A Nice, ce 17 décembre 1782.

QUELLES institutions que celle d'une société où l'on trouve des millions pour le faste, et rien pour secourir une famille honnête et vertueuse ! Il est convenu que d'un côté doivent être tous les plaisirs, et de l'autre la douleur et les larmes : c'est l'usage, et personne n'a droit de se plaindre. Je ne suis pas moins reconnoissant de l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à la demande de cette mère si honnête et si sensible. Puisqu'elle a pu vous inspirer quelqu'estime, elle est dédommagée de ses chagrins et de ses peines. En lisant votre lettre, elle sera consolée ; elle a de plus les ressources que donne la vertu, et surtout

la religion. Les larmes que l'on verse sous les yeux et presque dans le sein de l'Etre suprême ont quelque chose de doux et d'attendrissant ; elles consolent encore plus qu'elles n'affligent. D'ailleurs, dans ce moment elle est inquiète de la santé de sa fille ; ses craintes même feront une heureuse diversion à sa douleur pour ce mauvais succès ; elle le sentira moins, parce qu'elle redoute quelque chose de plus cruel : triste bienfait de la nature de nous faire oublier un mal par la crainte d'un plus grand ! Nos douleurs sont comme nos passions ; elles ne trouvent leur contrepoids qu'en se combattant entr'elles. Je vois avec peine, par ce que vous me faites l'honneur de m'écrire, que vous êtes rengagée plus que jamais dans ce monde qui est si peu fait pour vous : tout y contrarie vos sentimens et vos goûts. Les mots vuides de sens vous fatiguent bien plus que les idées, parce qu'ils réclament sans cesse l'attention, et ne la fixent jamais. Tous ces propos si hachés et si décousus sont nés du désir du mouvement dans l'esprit, et de l'impuissance d'en avoir ; ils importunent, comme l'agitation de l'écureuil sur sa roue, lequel marche toujours sans jamais avancer : on aimeroit mieux un repos entier, du moins il ne troubleroit pas les yeux et les oreilles. Il semble que la marche de tout bon esprit est de s'arrêter sur ses idées : elles acquièrent plus de force par leur union, et d'étendue par leurs rapports. On a reproché à quelques grands écrivains, comme à Sénèque

et

et à Montesquieu, d'être décousus et hachés; mais c'est le polype qui se reproduit à mesure qu'il se divise. Tous deux ont beaucoup d'idées; Sénèque cependant manque de liaison par défaut de style, et Montesquieu par la plénitude même et la vigueur de ses idées. Il pense tout en un moment, et exprime tout en quelques lignes. Il y a des animaux vigoureux qui ne peuvent que marcher; il y en a d'autres qui ne font que bondir, ce sont ceux qui sont destinés par la nature à vivre sur les hauteurs, et à sauter sans cesse de rocher en rocher et de précipice en précipice : c'est l'interruption même de leur marche qui est la preuve de leur force. Les conversations du grand monde ne sont pas tout-à-fait de ce genre. Heureusement votre habitude à la réflexion sait encore en tirer parti; et de tous ces mots sans liaison et sans suite, vous savez extraire des idées générales sur les mœurs, les esprits et les caractères. J'ai lu avec intérêt l'*Epître* de Chabanon. J'ai revu avec plaisir dans cette épître une partie des beaux vers que Chabanon vous avoit adressés, ainsi qu'à M. Necker : plusieurs sont d'une beauté supérieure, et doivent consacrer l'ouvrage. Ce qu'il veut bien dire de moi lui est dicté par l'amitié; mais je sens très-bien que des fragmens épars et isolés ne sont rien en comparaison d'un grand ouvrage qui doit valoir surtout par la majesté de l'ensemble, si j'étois assez heureux pour lui donner ce caractère. Des ruines affectent fortement l'imagination,

mais c'est surtout lorsqu'elles sont les restes d'un grand monument qui a été fini et long-temps admiré. Alors on parcourt ces débris avec une sorte de vénération religieuse ; un mélange de plaisir et de douleur nous fait, pour ainsi dire, redemander au temps l'ouvrage qu'il a détruit, et dont ont joui les générations passées. Pour moi, je ne laisserai que des ruines qui ressembleront trop à celles de nos jardins anglois, des ruines mortes en naissant, et qui n'ont hérité d'aucun grand souvenir. Je me sens loin de la force qu'il faut pour reprendre et continuer mon ouvrage. Ma santé ne se rétablit point, ou du moins elle ne m'inspire aucune confiance. Je suis dans un très-beau climat, mais je ne sais si c'est celui qui me convient. Je crains que le voisinage de la mer, dont je suis entouré, ne soit point favorable à mon état. Du reste, je jouis ici d'un magnifique spectacle ; il n'y a nulle part ni un plus beau ciel, ni des promenades qui présentent de plus beaux points de vue : il est vrai qu'il faut aller les chercher à travers les montagnes et des sentiers pénibles ; mais on y rencontre par tout l'olivier, le myrte, le citronnier, l'oranger ; et sous ses pas, le thym, le romarin, la lavande et la sauge, que la nature a semés dans des déserts et au milieu des rochers. On y voit, du même coup-d'œil, tout ce que la nature a de plus sauvage, et le luxe des jardins de plus précieux. Dans ces lieux élevés, l'air semble composé d'aromates et de parfums : on a sur

sa tête un ciel resplendissant d'azur, un soleil aussi brillant que dans les plus beaux jours d'été; autour de soi, des montagnes couvertes de jardins et d'une foule innombrable de maisons de campagne qui semblent suspendues sur des rochers et au milieu des arbres; dans le vallon, le terrain le plus cultivé et le plus riche, coupé par un vaste torrent, dont le lit, souvent à sec, est tout couvert des débris des montagnes, et offre l'image de la destruction à côté de celle de la fertilité; devant soi, le miroir immense de la mer qui s'enfonce et se perd de tous les côtés dans l'horizon et réfléchit la lumière la plus vive; et derrière, du côté de Turin, les Alpes naissantes qu'on aperçoit de loin, blanchies par les neiges, dans le même moment où le soleil vous fait éprouver la chaleur la plus douce, et qu'on croit respirer l'air du printemps. J'ai contemplé, il y a quelques jours, pendant plusieurs heures, ce grand tableau, sur une des plus hautes montagnes; je voyois Nice à mes pieds, Antibes au couchant, Monaco vers le midi; je dominois sur les rochers qui couvrent le port de Villefranche, et sur la mer qui conduit à Gènes; en même-temps, je touchois à un fort qui, dans ce siècle, a été assiégé trois fois par nos armées, et nous a coûté, en 1744, la perte de quatre mille hommes dont un grand nombre périt dans le torrent que j'avois sous les yeux. Je déplorois les crimes et les malheurs de la guerre

dans un pays si beau, et où la nature a tant fait pour le bonheur des habitans.

A Nice, ce 25 décembre 1782.

J'apprends avec plaisir, Madame, qu'on se dispose à publier quelques volumes des consultations de M. Tronchin : il restera du moins quelque chose de cet homme célèbre, et la mort n'aura point tout emporté avec elle ; ses idées pourront encore être utiles, et le disciple de Boerhaave pourra être cité après lui. Le peu de lignes que j'ai eu l'honneur de vous écrire, en apprenant la mort de cet homme respectable, ne valent guères la peine d'être imprimées. Elles m'ont été dictées par la reconnoissance, et n'ont que le mérite d'être vraies. La reconnoissance et la vérité suffisent-elles pour intéresser le public ? Mais si vous et la famille de M. Tronchin en jugez autrement, vous êtes bien les maîtres de faire là-dessus ce que vous jugerez à propos. Je serai flatté d'ajouter une inscription de plus sur le monument d'un homme dont je respecte et chéris la mémoire. Une inscription rappelle plutôt qu'elle n'exprime les talens et les vertus de ceux qu'on veut honorer ; chacun, en la lisant, ajoute ce qu'il pense, et l'estime publique achève son éloge ; c'est ainsi que M. Tronchin sera loué par tous ceux qui l'ont connu, ou ceux qui le liront.

J'ai eu l'honneur de vous écrire, Madame,

la semaine dernière, et j'espère que ma lettre vous sera parvenue. Nous jouissons toujours ici d'un beau climat et d'une douce chaleur : ma santé cependant ne s'en trouve pas mieux. J'ai depuis quelque temps une toux assez forte qui m'inquiète, et que je n'ai point éprouvée ailleurs, dans le temps même que j'étois plus malade. Il me paroissoit aussi que vous commenciez à sentir un peu les fatigues de l'hiver ; mais j'en accuse encore plus le mouvement de Paris, que la rigueur de la saison. Je voudrois du moins que votre santé pût me dédommager de la mienne, et je crois qu'avec un peu de repos, vous pourriez aisément vous mieux porter. Il y a dans les grandes sociétés une sorte de mouvement qui, à chaque instant, paroît nécessaire, et qui, vu de plus loin et à une certaine distance, paroît au moins inutile, parce qu'il n'en résulte rien, ni pour le bonheur, ni pour le plaisir. Cette dépense de mouvement, ressemble à une foule de petites dépenses journalières, faites par des gens peu économes, et qui épuisent une fortune grande ou petite, sans laisser rien après elles. Vous m'avez fait une peinture touchante du bonheur de Marmontel au milieu de sa petite famille ; c'est ainsi que vivoient la plupart des gens de lettres dans le siècle de Louis XIV, et ils en valoient mieux. Je crois que rien n'est plus favorable au talent, et s'accorde mieux avec le génie, que la simplicité des mœurs domestiques. L'ame y sent mieux tous les rapports de la nature hu-

maine, la grande société dénature à-la-fois les opinions et les caractères ; et le mouvement que l'esprit y reçoit est plutôt une sorte d'agitation inquiète et convulsive qui le pousse en tous sens, que cette force calme qui repose sur elle-même, et peut produire de grands effets, parce qu'elle n'est point partagée, et qu'elle conserve toujours son équilibre.

A Nice, ce 25 mars 1783.

Je compte, Madame, les mois et les jours qui me séparent encore de vous ; heureusement je les vois s'avancer, et le calcul s'abrège. Depuis que j'ai le bonheur de vous connoître, je n'ai jamais été séparé de vous aussi long-temps ; il me semble que ce sont dix-huit mois retranchés du temps que j'avois à vivre, et je les ai sacrifiés à l'espérance d'une santé que je n'ai point rétablie ; du moins elle est encore très-imparfaite, et je sens que j'aurai toujours besoin des plus grands ménagemens. Ma santé même a été si altérée pendant près de six semaines, que j'ai été sur le point de quitter Nice ; ce n'est point que le climat ne soit très-beau, mais il est pour moi trop voisin de la mer ; il y règne des vents qui me sont très-contraires. Depuis quelque temps je me trouve mieux, et je jouis avec délices du plus beau printemps que j'aie vu dans la nature. Cependant je quitterai sans regret le charmant pays que j'habite, pour celui où vous êtes. Je trouverai auprès de

vous tout ce qui peut lui manquer : il faut que l'homme fasse comme le peintre, et qu'au milieu du plus riant paysage, il place une personne qui puisse l'intéresser. Nos sens, comme les pinceaux, créent pour nous les objets physiques, mais ce sont nos sentimens qui les animent ; ils achèvent l'ouvrage de la nature et lui donnent la vie. Les beautés de la nature calment les passions violentes et qui tiennent à la haine, mais elles réveillent et nourrissent les passions douces : elles donnent l'idée d'un bonheur pur et céleste pour lequel l'homme étoit fait, et que l'imagination ne retrouve que dans les premiers siècles du monde. Non, sûrement, la vertu touchante et calme, comme je la conçois et comme je la connois, n'est point faite pour habiter un séjour tel que Paris : aussi y est-elle étrangère ; son langage y est à peine entendu ; tout ce qu'elle voit ne lui donne que des sentimens pénibles, et elle a besoin de rentrer en elle-même pour apercevoir cet ordre moral, qui n'est plus que dans ses sentimens et ses idées. J'aurai le plaisir de la voir dans son asile, et de m'instruire encore auprès d'elle. Je ne serai point comme un voyageur qui rentre dans sa patrie, mais je serai du moins dans un lieu que j'aime et que je voudrois être digne d'habiter ; il me semble que je respirerai un nouvel air plus doux et plus pur, et auquel je ne suis plus accoutumé depuis long-temps. Mon cœur s'enfonce de plus en plus dans la solitude, et a besoin de tenir à

un petit nombre d'objets. Le cercle de mes goûts se resserre pour moi avec celui de mes années, et il me semble que je vivrai davantage, si je rassemble les instans qui me restent sur les personnes que j'aime, et le peu de choses qui m'intéressent. Que j'aurois voulu pouvoir m'attendrir auprès de vous à la tragédie du *bon roi Léar*, y voir couler vos larmes, et y mêler les miennes ! Je me serois bien donné de garde d'empoisonner mon plaisir, pour la triste et vaine gloire de faire briller mon goût. Oh ! quel malheureux don que celui de l'esprit, quand il rend insensible à ce qu'il y a de plus moral et de plus tendre, et qu'il empêche même de pardonner au génie ! les arrêts si despotiques de tous ces gens de goût, ressemblent assez aux lois prohibitives de quelques souverains qui, pour faire valoir quelques minces manufactures de leur pays, proscrivent de riches manufactures étrangères. Ce sont des pauvres révoltés qui font des lois somptuaires contre les richesses qu'ils n'ont pas, et s'enorgueillissent ensuite de leur pauvreté économique. Quelques-uns ont dit que c'étoit une tragédie pour le peuple ; il me semble que jamais l'orgueil ne s'est plus humilié que par cette distinction : car c'est mettre d'un côté la morale et le sentiment ; de l'autre la critique et le goût, et donner à ceux-ci la préférence. Jamais peut-être rien n'a mieux marqué combien, chez les peuples civilisés, un certain goût se perfectionne presque toujours aux dépens de la

la morale : peut-être plus un peuple est corrompu, plus son goût devient délicat. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les ouvrages de mœurs, même avec des imperfections et des défauts, réussissent beaucoup mieux dans les provinces qu'à Paris : peut-être pourroit-on dresser une échelle pour le degré de civilisation des peuples, qu'on estimeroit par le degré de corruption d'un côté, et de l'autre par la sévérité du goût dans les ouvrages : on verroit que ces trois termes sont presque toujours en proportion l'un avec l'autre. La politesse sociale et la délicatesse du goût ont à-peu-près les mêmes symptômes, lorsqu'elles sont portées trop loin : l'une substitue les manières à la morale, la décence aux vertus, et proscrit les mœurs énergiqnes et fortes qui ne sont pas adoucies par les règles et les conventions établies : l'autre impose aussi aux ouvrages, pour première loi, d'écarter ce qui blesse, veut de la pureté avant du sublime, des bienséances avant de grands effets, et proscriroit le génie même qui auroit l'insolence de plaire et d'attendrir contre les règles et les usages reçus : de-là vient sans doute que les hommes du mérite le plus rare, soit dans la littérature, soit dans la société, ne sont pas toujours ceux qui ont plus de politesse et de goût. Montausier, sûrement, n'étoit pas l'homme le plus poli de la cour de Louis XIV, et il pouvoit en être le plus vertueux. Corneille, Molière et Bossuet, n'étoient pas ceux qui avoient le plus de goût :

on m'objectera, et Virgile, et Racine, et Pope; je pourrois opposer Homère à Virgile, Milton à Pope : je pourrois opposer Voltaire à Racine, du moins au théâtre, où sûrement avec moins de goût, de vraisemblance et d'exactitude, il produit plus d'effets; mais je ne serai point désespérant, et je veux laisser une consolation et des modèles à ceux qui, de nos jours, pour être de grands hommes, font du goût la première qualité d'un écrivain. Pour revenir à mon ami Ducis, je pense qu'il est difficile d'aimer, et même d'estimer bien profondément quelqu'un qui a refusé des larmes à sa pièce. Hélas ! il est menacé lui-même de verser bientôt des larmes plus cruelles. On me mande que sa fille aînée, qu'il vient de marier, se meurt de la poitrine. Je connois cet excellent homme et sa sensibilité profonde; ce sera pour lui un coup terrible : personne n'aime avec autant de passion tout ce qu'il doit aimer : son cœur surtout est fait pour tous ces sentimens honnêtes qui tiennent au charme de la nature : il y met toute l'énergie de son caractère, et en forme ensuite son génie lorsqu'il travaille pour le théâtre : lui seul peut-être a eu cet avantage unique, que ses talens ne sont autre chose en lui que ses vertus : il sera malheureux, comme il sait aimer, avec toute la force et la sensibilité de son ame. Faut-il que nos meilleures qualités même deviennent la source de nos plus cruels chagrins? et le destin de l'homme est-il d'être puni de ses vertus

même ? Ah ! je le plains d'avance : son imagination naturellement mélancolique et sombre rembrunira encore l'univers à ses yeux. Il croira ne plus errer que parmi des tombeaux ; il se sauvera dans les bras de sa mère et de son autre fille ; mais la vue même de sa mère, avancée en âge, le fera frémir ; et en s'éloignant d'une tombe, il tremblera d'en voir ouvrir, à ses pieds, une autre aussi terrible. Oh ! qu'il aura besoin alors des tendres consolations de l'amitié, si l'amitié peut quelque chose dans de telles douleurs ! Que les consolations sont foibles, quand les malheurs sont extrêmes ! Au milieu des fêtes et des amusemens de Paris, vous avez appris l'horrible désastre de Messine et de toute la Calabre : trois cent vingt villes, bourgs ou villages, ou renversés ou engloutis ! Plus de cent mille hommes qui ont péri en quelques heures, écrasés sous les débris de leurs maisons, ou dévorés par les flammes, ou ensevelis tous vivans dans les gouffres de la terre ! Étrange destinée de l'homme, et de ce malheureux globe. Il semble que le système de la nature n'est que celui d'une destruction générale ; tantôt elle se fait lentement et en détail, tantôt elle frappe sur le genre-humain, par nations et par royaumes. Nous posons de toutes parts sur des abymes, et nous dormons en paix ! Et on laboure, on bâtit, on s'entretient dans des sallons, on joue des pièces de théâtre d'un côté, tandis que de l'autre on est englouti : moi-même, au moment où

cette effroyable catastrophe se passoit, quand tant de villes et de peuples périssoient à-la-fois, j'étois dans des climats assez voisins, à me promener tranquillement sous le plus beau ciel et parmi les fleurs dont la campagne étoit couverte. Si la nature nous avoit donné des sens qui pussent atteindre loin de nous comme la pensée, et embrasser à-la-fois une vaste étendue de pays, que l'homme seroit infortuné ! comme il n'habiteroit qu'en tremblant sur ce globe ! son œil ne verroit que des destructions et des massacres ! son oreille ne seroit frappée que du bruit des ruines tombant et s'écroulant de toutes parts : chaque homme seroit sensible dans toutes les plaies du genre-humain. Heureusement la foiblesse et les bornes de notre nature, qui nous attachent à un point, mettent une barrière entre nous et les malheurs du reste des hommes. Nous sommes comme des prisonniers enfermés chacun dans leur cachot, et qui ne sont pas forcés à être les témoins des supplices que leurs compagnons d'infortune souffrent dans les cachots éloignés. Pardon de vous arrêter sur des pensées aussi tristes : j'aimerois mieux me livrer avec vous à la joie que vous inspire le retour de la paix. Voilà quelques maux de moins sur la terre.

Mais un sentiment si doux a été troublé chez moi, par l'idée de tous les biens que la paix auroit pu apporter à la France, sans un événement dont tous les bons citoyens gé-

missent encore. C'est alors que la paix eût été le signal du bonheur public : tout ce grand édifice a été renversé, même avant que de naître, ou lorsqu'il n'étoit encore que commencé : mais son plan du moins subsiste pour le regret de la postérité et la gloire éternelle de celui qui l'a conçu.

A Auteuil, ce 12 septembre 1783.

..... Je suis bien fâché d'apprendre que les eaux jusqu'à présent réussissent peu à M. Necker; je voudrois qu'il eût en bonheur tout ce qu'il en a voulu donner aux autres, et je ne puis former pour lui de vœux plus étendus. Il aura vu du moins des objets nouveaux, et peut-être cette sorte de dissipation pourra servir à sa santé. Son ame active et forte a besoin de sortir d'elle-même, pour ne pas se consumer par sa propre force. En choses morales, depuis long-temps il n'a plus rien à voir : son œil, pour me servir d'une de ses expressions, *a fait le tour de l'homme;* et c'est un voyage presqu'aussi rare que *le tour du globe*. Il ne lui reste que des choses physiques à parcourir. Ses sensations peuvent le distraire de ses idées, s'il lui est possible de ne pas méditer par tout où il est. Je vois, par la peinture que vous m'en faites, que les lieux que vous habitez sont horribles, et, ce qu'il y a de pis, sans être intéressans pour l'imagination. Il y a un degré d'horreur qui donne à l'ame des secousses qui lui plaisent, mais il

faut qu'il n'y ait rien qui blesse les sens. Il vaut mieux être épouvanté que dégoûté : l'effroi vous attache au tableau, mais le dégoût vous en retire, et l'ame rentre dans elle-même. Cet affreux vallon, sa profondeur, et la vapeur noire et brûlante qui le couvre vous ont donné une idée de l'enfer. Ah ! ce n'est qu'ainsi que vous pouvez le voir ; encore vous l'embelliriez pour ceux qui l'habiteroient avec vous. Vous serez comme Sainte Thérèse dont l'ame aimante et sensible étoit sûre en aimant de porter les cieux dans l'enfer même. S'il y a des malheureux, ils cesseront de l'être. Ne vous ai-je pas vue déjà, dans un affreux désert, porter avec vous l'espérance et la joie ? Je regrette au moins que vous ne puissiez pas y trouver pour vous des momens de solitude. A Paris, on n'est occupé que des expériences de l'air inflammable. Vous savez qu'on a élevé dans l'air un ballon qu'on croyoit destiné à parcourir le globe ; on y avoit attaché des billets écrits dans toutes les langues du monde, pour que l'Europe, l'Amérique et l'Asie ne fussent pas trop étonnées en voyant arriver par les airs ce singulier étranger. Il a été tomber à Gonesse. C'est une image assez fidelle de nos projets et de nos espérances : notre ame s'élance à mille lieues, et retombe à quelques pas.

Quid brevi fortes jaculamur aevo
Multa ?

Cependant, toutes les têtes sont exaltées.

Des hommes qui ne sont pas des fous, demandent avec instance de s'élever en l'air avec le premier ballon. Nous aurons bientôt des flottes aëriennes. Il semble que les François, plus légers que les autres nations, cherchent un élément qui leur convienne, et veulent se mettre en équilibre avec l'air. Il y auroit tant d'autres choses à faire ! mais l'homme ressemble à ces conquérans qui aiment mieux envahir un état qui n'est point à eux, que fertiliser celui qui leur appartient. Dans ce siècle, nous avons déplacé toutes les limites ; il ne manquoit plus que de vouloir toucher à celles-là. La nature doit bien rire de l'homme, et de son inquiète activité. Pour vous, Madame, vous n'avez besoin que de rester à la hauteur où vous êtes : votre élévation est plus assurée et plus tranquille. N'oubliez pas ceux qui sont sur la terre, et qui, de loin, font monter jusqu'à vous leur attachement et leur tendre respect.

A Auteuil, ce mercredi 5 novembre 1783.

Vous avez dû être touchée comme moi de la mort de M. d'Alembert. Je vois tous les noms célèbres de ce pays disparoître peu-à-peu. Voilà M. d'Alembert hors des factions, des partis, et de tous les petits mouvemens de la terre : son ame a repris sa grandeur, en remontant à sa source. Vous savez qu'on a disputé deux jours, pour savoir dans quel coin reposeroit sa poussière ? Où est-il main-

tenant ? a-t-il rencontré l'ame de Newton ? a-t-il reconnu Montesquieu ? l'ame de Rousseau lui a-t-elle pardonné en le revoyant ? Secrets de l'éternité et d'un monde inconnu ! Agréez, Madame, les tendres respects d'un cœur qui voudroit bien encore jouir de votre amitié au-delà des bornes étroites de la vie.

A Paris, ce lundi 7 juin 1784.

J'ETOIS, Madame, bien impatient d'apprendre des nouvelles de votre voyage et de votre arrivée. Je craignois pour vous et les chaleurs, et l'excès du mouvement, et l'incommodité des nuits. J'ai appris enfin que vous étiez arrivée sans accident, mais avec beaucoup de fatigue. J'espère au moins que, dans les lieux où vous êtes, vous jouirez de tout le droit que vous avez de mener une vie calme et tranquille. Cela vous étoit impossible à Paris, et même aux portes de Paris. Saint-Ouen n'est la campagne que pour les yeux ; il ne l'est point pour l'ame et pour la retraite : le centre du mouvement en est trop près ; le mouvement y parvient trop vîte, et l'ame même y conserve trop d'activité. L'imagination, pour se calmer, a besoin d'être à une certaine distance des objets : l'inquiétude même et la crainte du trouble en est déjà un ; et il en est du repos comme de la propriété dont on ne jouit bien que lorsqu'on ne soupçonne pas même qu'on puisse la perdre. Je suis persuadé que ce nouveau genre de vie contri-

buera

buera beaucoup à rétablir votre santé. Je ne crains pour vous que cet exercice habituel de la pensée, maladie dont il vous est impossible de guérir. Vous ne la soupçonnez pas même, parce que vous y êtes accoutumée comme à l'air que vous respirez; mais elle n'agit pas moins dans tous les momens sur des organes foibles qui peut-être n'en peuvent supporter le poids, quoiqu'insensible pour vous. On a appelé l'ame *divinae particulam aurae*. C'est bien vous qui la traitez comme un souffle purement céleste, et vous y avez plus de droits qu'un autre. Vous ne lui permettez pas un moment de se reposer; vous anticipez un peu trop sur la vie immortelle, et vous oubliez que vous êtes sur la terre, comme vous le faites oublier aux autres par vos sentimens et vos idées. Malheureusement les sens et les organes qui lui sont associés ne peuvent l'oublier de même : leur nature n'a pas de quoi s'élever à cette perfection, et il faut, malgré vous, que vous ayez quelqu'indulgence pour leur foiblesse. Je voudrois que toutes les beautés de la nature qui vous vont entourer, se réunissent pour vous distraire. Laissez-vous doucement aller sur le fleuve de la vie, sans peine, sans effort, et permettez seulement à vos yeux d'errer autour de vous et sur les rivages. Il y a une sorte de pensée qui occupe l'ame sans la fatiguer; c'est celle qui naît des objets, à mesure qu'ils se présentent, qui change avec eux, et qui suit, comme les sentiers des campagnes, la molle courbure du

terrain sur lequel on marche. Dans les temps de langueur et de foiblesse que j'ai trop souvent éprouvés, c'est la seule pensée que je me permette. Je ne la dirige pas, c'est elle qui me dirige; et dans cet abandon de l'ame et des idées, il y a une sorte de calme qui n'est pas sans agrément et même sans intérêt.

A Marli, ce 26 juin 1784.

J'ai reçu, Madame, avec bien de l'intérêt la lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire. Vous vous y plaignez de votre foiblesse; mais le ton, le style et les idées de votre lettre m'ont rassuré. Jamais votre ame et votre imagination n'ont été plus vivantes. J'y ai déjà reconnu l'effet de cette belle nature qui vous environne, et qui, à votre insu même, agissoit déjà sur vos organes. Quand ceux de la pensée ont encore cette vigueur, les autres reprennent bientôt tout leur ressort. La vie qui anime l'air, la terre et les eaux du superbe pays que vous habitez, va vous pénétrer de toutes parts, et vous rendre toute entière à vous-même. La vie est surtout dans les montagnes : il semble qu'elle y descend des cieux de plus près, et qu'elle se communique à regret dans ces vastes prisons que nous avons nommées des villes. C'est-là que tout s'affoiblit et s'éteint, la santé, le génie, les forces et la vertu. Aussi les anciens avoient placé dans les campagnes, et surtout dans les lieux élevés, leurs muses, leurs oracles,

leurs antres prophétiques, tout ce qui semble élever l'homme au-dessus de lui-même, et mêler à sa nature quelque chose de surnaturel et de divin. La fable y redeviendra pour vous la vérité, dont alors elle n'étoit que le voile. Vous avez, pour y parvenir, si peu de chemin à faire ! Chez vous, cependant, le souffle céleste ne prédira point l'avenir ; mais il continuera à révéler aux hommes qu'il y a des ames sur la terre dignes de l'immortalité. Il môntrera la divinité présente dans les vertus, au lieu de la montrer dans les oracles : les vôtres seront ceux de la conscience, les seuls dont les hommes aient besoin ; et jamais ils n'auront été ni plus vrais ni plus purs. Ceux que vous vous prononcez à vous-même, dans votre conduite ordinaire, deviendront la perfection du commun des hommes. Mais remarquez que les femmes qui passoient pour communiquer avec la divinité, apparoissoient quelquefois dans les villes, et n'y habitoient jamais. Vous avez été plus heureuse, vous avez conservé l'enthousiasme des vertus dans Paris ; mais vous ne l'y avez pas reçu, vous l'y avez apporté. Paris n'a pu agir sur votre ame, elle étoit trop au-dessus de son influence ; mais il a attaqué et affoibli le corps qui la renferme : il n'avoit sur vous que ce moyen de détruire : il a rassemblé autour de vous le spectacle de ses malheurs et de ses vices, pour vous consumer par vos vertus même. Ah ! dérobez-vous pour quelque temps du moins à des images tristes, et qui vous sont

si étrangères. Raccoutumez-vous à la nature de vos premières années. Retrouvez autour de vous la paix et le bonheur. Le mouvement des grandes villes a je ne sais quoi de violent qui tourmente et fatigue les ames douces ; le repos même y est agité. Le repos seul peut achever de vous rétablir ; mais il faut qu'il soit dans votre ame comme autour de vous. Elle a peut-être trop usé de ses forces ; il faut, comme dit Montagne, savoir vous abaisser à vivre. Ne vous effrayez pas d'une existence sans action ; la vôtre sera toujours une suite de sentimens et d'idées, qui vaudra encore mieux que l'action des autres. Pour moi, depuis quinze jours, je suis à Marli avec mon czar ; je ne l'ai pas quitté pour le roi de Suède, qui a été recevoir les hommages de l'académie. Suard y a prononcé un discours qui a fort réussi. Je l'ai lu ; il m'a paru plein d'esprit et de finesse : c'est sa conversation plus piquante et plus soignée, avec tout le genre d'esprit qu'il a ; des observations sur la langue, sur le monde et sur le goût, qui auroient paru de la métaphysique à madame du Deffant, mais qui révèlent à la plupart des hommes ce qu'ils ont senti, et à un petit nombre ce qu'ils ont pensé, et cet art de distinguer les nuances, qui paroît les créer en les séparant. Le public, qui, pour être remué, a presque toujours besoin ou de sentimens, ou d'idées fortes, ou du moins d'épigrammes, a placé cette fois-ci ses battemens de mains sur la finesse, soit pour ne pas perdre son droit de juge, soit

pour s'associer lui-même par vanité à l'esprit qu'il entendoit. Je vis inconnu, et ne m'en trouve que mieux pour mon bonheur. Je ne sens pas le besoin d'occuper les autres de moi, et ne ressemble pas à ceux qui voudroient avoir de la gloire toutes les semaines. Je travaille en silence; heureux si mes ouvrages peuvent vous intéresser et vous plaire! Votre jugement me suffit; il m'encourage à-la fois et il m'éclaire.

A Paris, ce 28 juillet 1784.

..... Depuis votre absence, Madame, j'ai achevé un chant de mon poëme : c'est le dernier de la France. Je n'ai point la massue d'Hercule, comme vous le dites si obligeamment, mais je n'ai pas moins des monstres à dompter et de grandes difficultés à vaincre. Je m'en suis peut-être imposé de plus grandes que mon sujet même ne sembloit les offrir. J'aime à m'enfoncer dans l'espace, à m'égarer dans ce qui est vaste; et tout ce qui est difficile est une séduction pour moi. Ma santé paroît un peu se raffermir, et je crois le sentir à mon courage; car le courage, surtout celui de la pensée, n'est que l'excédent de la force au-delà des besoins ordinaires de la nature : c'est une vie au-delà de la vie, et une manière de reculer les bornes de soi-même. M. Garat vient de remporter le prix de l'éloge de Fontenelle. Son ouvrage est plein de choses infiniment piquantes; on ne peut avoir plus

d'abondance avec plus de finesse ; jamais l'esprit n'a été mieux analysé : mais il y a des hommes qui tuent en disséquant ; pour lui, son anatomie fait revivre. M. de Florian a le prix de poësie. Le sujet qu'il a traité est l'histoire de Ruth, dans l'*Ancien Testament.* On dit qu'il y a dans ses vers la simplicité, la grâce et la naïveté du sujet. Je ne connois point l'ouvrage ; mais l'auteur du *Bon Père* et du *Bon Ménage* doit avoir aisément trouvé la couleur qui convient à ce tableau. On verra du moins, par ce prix, que nous savons couronner les peintres de toutes les écoles.

A Paris, ce 9 novembre 1784.

Il faut convenir, Madame, que cet état de foiblesse habituelle dont vous vous plaignez, et l'activité continuelle de votre esprit et de vos idées, forment un contraste bien nouveau, et qui m'étoit inconnu jusqu'à présent : vous seule pouvez donner un pareil exemple. Bossuet diroit de vous, dans son langage, que vous avez mis votre ame à une hauteur où les sens ne peuvent atteindre. Vous rappelez l'ame à son origine, en la séparant et la rendant, pour ainsi dire, indépendante de tout ce qui l'entoure. Je crois voir Archimède, dont la pensée tranquille et profonde mesuroit les cieux et l'espace, au milieu d'une ville prise d'assaut. L'ancien stoïcisme apprenoit à s'élever au-dessus de la souffrance ; mais, en fortifiant le caractère, je doute qu'il pût con-

server à l'esprit toute son activité. Peut-être même l'attention qu'il falloit sans cesse donner à la douleur pour la vaincre dans tous les momens, devoit détourner l'esprit de toute autre idée. Pour être tout-à-fait emporté hors de soi, et laisser son corps à une grande distance, il faut une force plus extraordinaire et plus grande. L'enthousiasme religieux a quelquefois produit cet effet ; et, dans l'histoire de l'esprit humain, je ne connois que Pascal qui ait fait voir une fois ce prodige dans une maladie : mais ce qui étoit chez lui un effort, est chez vous une habitude ; et peut-être êtes-vous comme ces phosphores qu'on trouve dans quelques campagnes d'Italie, et qui, après avoir été long-temps pénétrés des rayons du soleil, réfléchissent naturellement la lumière pendant la nuit, et s'éclairent quand tout s'éteint.

Je ne m'étonne pas que le beau pays que vous habitez, vous intéresse et vous attache, et que vous y soyez plus contente de la nature que des hommes. Quoiqu'il semble que les grands objets physiques doivent élever l'ame et l'esprit, le ressort qui élève l'ame est dans elle-même, et non dans les choses. Oui, les sensations font les idées ; mais, comme les feuilles du mûrier, qui sont la nourriture du ver à soie, font les belles étoffes de Lyon, cette transformation est un art qui s'apprend et qui ne s'apprend guère que dans les grandes villes. Il nous faut des secousses pour penser ; et la grande société seule, en nous heurtant

en tout sens, nous oblige à exercer et à mettre en mouvement cette puissance que nous avons de créer des idées. Les tableaux même les plus doux ou les plus majestueux de la nature sont morts pour celui qui n'a jamais vu d'autres objets. Tout ce qui est uniforme nous laisse dans le calme; et les idées les plus puissantes, et qui nous ébranlent le plus, nous viennent par les contrastes : on diroit que nous avons besoin d'être étrangers dans ce que nous admirons, et de ne pas trop voir ce que nous voulons bien sentir. Nous n'apercevons qu'une chose est grande, que par celles qui ne le sont pas; et la vertu même ne reçoit sa parure et sa dignité, que du vice qui l'entoure. Seroit-ce un paradoxe de dire que les beautés de la nature n'ont été bien connues des hommes, que parce qu'ils ont habité des villes? C'est de là que des ames sensibles la cherchent, que des poëtes la chantent, que des hommes de génie la décrivent, et que le commun des hommes est averti qu'elle existe autour d'eux. En vain la nature a reçu de son auteur une première création physique, il faut que les idées lui donnent, pour ainsi dire, une nouvelle création pour l'homme. C'est l'univers intellectuel qui peuple et embellit l'autre, et lui prête ses plus beaux ornemens. C'est depuis que M. de Buffon a remué toutes les têtes de l'Europe par la fierté de ses pinceaux et par ses grands systèmes sur les révolutions successives du globe, que tout le monde a étudié et voulu connoître tout ce que la nature offre de grand

ou

ou de terrible ; c'est depuis ce temps-là que l'Etna est devenu une décoration pour la Sicile ; le Vésuve, pour l'Italie ; les Alpes, pour la Suisse ; que des esprits cultivés et hardis ont été à la découverte de vos montagnes de glace, de vos rochers, de vos lacs, de vos cascades et de vos torrens. On a voulu surprendre cette antique nature dans son premier berceau, et remonter avec elle aux premières formes et aux premiers âges du monde. Mais ce mouvement général, produit par les idées, ne se communique qu'à ceux que les idées peuvent atteindre, comme l'électricité, qui frappe certains corps et passe par-dessus d'autres sans les toucher, parce qu'ils la repoussent ou n'ont pas de quoi la recevoir. Ce mouvement arrive surtout où les esprits sont les plus agités ; car la pensée n'est qu'une agitation de l'ame. Vous avez, par bonheur ou par malheur, Madame, reçu plus que personne de ce mouvement, qui ne permet jamais à votre esprit de se reposer. Le monde et la solitude le nourrissent également ; c'est que partout vous vivez de la vie qui est en vous-même, et que la vie est une puissance active qui, pour s'entretenir, s'empare de tout ce qui est autour d'elle et le transforme en elle-même.

Vous avez trop de bonté de vous être arrêtée un moment sur l'idée du gladiateur et celle des poulets sacrés : de ces deux idées, l'une indigne et l'autre fait rire. C'est l'effet que le monde produit tour-à-tour ; mais j'aime

encore mieux ce qui le rend ridicule. Le monde ne vaut pas trop la peine qu'on s'élève pour lui jusqu'à la haine ; ce sentiment est trop sérieux pour si peu de chose.

Il paroît que P**** ne vous a point embelli le Czar ; je ne connois point les anecdotes du prince, mais la fondation si rapide d'une si grande puissance est aussi une anecdote qui dépose au moins pour le génie de mon héros : il y en a d'autres qui prouvent même qu'il a été humain, tendre, généreux et sensible à l'amitié. Mais on ne les raconte pas, parce qu'on aime mieux ce qui combat l'admiration, que ce qui la nourrit : la barbarie qui l'entouroit a quelquefois pénétré dans son grand caractère ; mais il faut juger les ames extraordinaires par la suite de leurs sentimens et de leurs idées. Il n'y a jamais eu dans la nature de grandes forces parfaitement réglées ; elles remuent tout, mais aussi quelquefois la violence de leur mouvement les emporte.

On a reçu des nouvelles qu'il y a eu deux tremblemens de terre à Naples, ce qui peut-être fera refluer ici beaucoup d'Anglois qui comptoient aller passer leur hiver dans la patrie du Tasse et du Vésuve. Le duc de Glocester a annoncé son arrivée du 12 au 15 ; voilà tout ce qu'on sait et tout ce qu'on dit dans ce pays-ci. Les étrangers y sont un objet de commerce, et on y contemple, avec autant d'intérêt, une chaise de poste ou une berline angloise qui arrive, qu'un vaisseau

qui revient des Indes dans le port de Marseille ou de Bordeaux.

Nice, le 29 janvier 1785.

Le nom de M. Necker, Madame, appartient aujourd'hui à l'Europe entière; et quand je ne l'aurois jamais connu personnellement, j'eusse recherché son ouvrage avec la même impatience. Je viens d'en achever la lecture, et il m'est difficile de vous exprimer tous les sentimens qu'il m'a inspirés : c'est le plus beau monument que le génie ait élevé en l'honneur de l'humanité; outre la multitude prodigieuse de connoissances qu'on y trouve rassemblées, ce caractère noble et sensible qui y est répandu partout, y communique aux matières, même les plus abstraites, un charme qui vous entraîne, et dont le cœur ne peut se défendre. On croit avoir sous ses yeux le spectacle touchant d'une providence qui se manifeste pour faire le dénombrement des maux d'un grand peuple, et y appliquer par tout une main bienfaisante. Jamais les idées du gouvernement ne se sont présentées sous un caractère plus auguste et plus attendrissant à-la-fois. On retrouve dans cet ouvrage, et on parcourt en quelques heures plus d'idées utiles au bonheur des hommes, que l'histoire de toutes les monarchies ensemble n'en présente dans le cours de tous les siècles. Il semble que le génie et la vertu ont voulu une fois faire l'essai de ce

que ces deux puissances réunies pouvoient pour le bonheur des états ; et cet ouvrage en politique, sera ce que sont les lois éternelles en morale qui, vues d'un coup-d'œil, et tracées en quelques lignes, accusent tous les crimes des siècles passés, et dénoncent d'avance tous les crimes des siècles à venir. Oh ! que ce ministère est beau et sublime, et qu'il est supérieur à celui de la puissance, lorsqu'elle n'est que de la puissance? En traçant tout ce qu'on peut faire pour le bien d'une grande nation, en dirigeant d'avance les plans des hommes vertueux qui pourront le suivre, M. Necker s'est, pour ainsi dire, revêtu d'un ministère éternel sur lequel les intrigues et les cabales n'ont plus de prise, et qui est sous la garde toute-puissante de la renommée et de l'opinion publique : il est rentré, par son génie, dans toute la force du pouvoir ; il jouira également de tout ce qu'il n'a pu faire, de tout ce qu'on pourra faire après lui ; et ceux même qui s'écarteroient de ses vues et de la noble route qu'il a tracée, travailleront involontairement à sa gloire. Son nom est lié désormais d'une manière invincible à l'histoire de la monarchie, et tout ce qui se fera de bien ou de mal dans cette vaste partie de l'administration, le rappelleront également au souvenir des peuples. Un des grands mérites de cet ouvrage, selon moi, c'est de ne présenter nulle part des idées exagérées de perfection qui conviennent si peu à la foiblesse humaine qui gouverne, surtout

dans nos constitutions modernes et dans un pays et un siècle tel que le nôtre. Ces idées, dans la spéculation, sont plus faciles à saisir, à cause de leur hauteur même; dans ce vague indéfini, elles ne rencontrent ni frottemens, ni résistances, ni inégalité de terrain; ce sont, pour ainsi dire, des machines qui lancent de grands poids à travers les airs; il faut mille fois plus de combinaisons et d'industrie pour les faire parvenir sûrement à leur but, sans qu'ils se brisent à travers les résistances, et les obstacles et les chocs d'un terrain inégal qui les heurte sans cesse: c'est alors qu'il faut mille idées de détail pour une idée générale; il faut que le génie qui ne demande qu'à s'élancer, serpente et se replie sans cesse pour suivre le cours de tant de sinuosités; il faut souvent qu'il emploie la plus grande partie de sa force à s'arrêter; genre d'effort qui n'est point soutenu par l'amour-propre, et qui, à des yeux ignorans, peut ressembler à de la foiblesse, mais qui n'en est pas moins la force la plus rare, parce qu'elle se cache et se domine elle-même, au lieu que la force commune est toujours tentée d'un peu d'ostentation, et que peut-être elle en a besoin pour s'y soutenir. M. Necker donne par tout l'exemple de ces sortes de sacrifices de lui-même à l'utilité publique; aussi tandis que la plupart des spéculateurs politiques laissent en paix et endorment les remords des hommes puissans, en leur proposant des idées peu susceptibles d'être mises en pra-

tique, lui ne laisse aucune excuse ni à l'ignorance, ni à la paresse. Sa tactique est créée pour le terrain sur lequel il faut combattre; il a calculé tous les vices, tous les préjugés, toutes les opinions et toutes les foiblesses; et il transige avec eux pour le bonheur des hommes, comme on le fait avec des ennemis puissans, que l'on tâche tantôt de gagner par la raison, tantôt de séduire par leur propre intérêt, et à qui on paroît céder quelquefois pour les mieux combattre. Cet esprit de modération et de sagesse, qu'il a si bien défini au commencement de son ouvrage, il en donne partout l'exemple; et on est toujours étonné, qu'avec des vues si étendues, il connoisse si bien l'art des limites : mais peut-être que la plus grande, comme la plus difficile création du génie est l'art de poser toutes les bornes? cela est surtout vrai en politique. La multitude innombrable des objets qui, dans cette science, se touchent et se pénètrent quelquefois les uns les autres, fait un prodigieux mérite de séparer des idées qui se confondent, ou de rapprocher celles qui, même en se touchant, semblent aux yeux ordinaires être à une grande distance; c'est-là, pour ainsi dire, la métaphysique de cet art, d'autant plus inconnue, qu'elle exige à-la-fois et un esprit qui s'élève très-haut pour saisir l'ensemble, et un esprit qui pénètre dans l'intérieur de chaque objet pour en toucher tous les rapports. M. Necker a donné le secret de cette métaphysique nouvelle, comme

Locke a donné celle des idées. Je ne vous parlerai pas de l'impression particulière que m'ont faite les différens morceaux de son ouvrage. L'introduction est le plus magnifique tableau des vertus, des talens et des devoirs d'un administrateur ; il en avoit déjà tracé un avec des couleurs différentes dans son éloge de Colbert ; l'un étoit une prophétie, et l'autre est une histoire. Le ministère de M. Necker, placé entre les deux, fera croire également et au prophète et à l'historien ; il prouvera que les plus grandes spéculations du caractère et de l'esprit, et les plus hautes pensées, peuvent, comme il l'a si bien dit lui-même, être *traduites en action*. Tout le corps de l'ouvrage présente une foule d'idées piquantes, fines, ingénieuses, et le plus heureusement exprimées. On ne peut mêler plus d'esprit avec plus d'élévation et de noblesse, et une sensibilité plus intéressante : il y a des endroits, en le lisant, où les larmes me sont venues aux yeux ; c'est que par tout les mouvemens de l'ame se mêlent aux idées, et que les idées elles-mêmes, par leur objet, ne sont que des sentimens. Non : jamais dans aucun siècle on n'a fait un plus bel usage de l'éloquence et de l'art d'écrire. Les deux chapitres sur la guerre devroient être lus à jamais dans tous les conseils des rois, où l'on délibérera sur ce droit terrible des souverains. J'ose croire que s'il y a encore et de la raison et de l'humanité sur la terre, cette seule lecture pour-

roit épargner plusieurs guerres aux nations; et toute la fin de l'ouvrage où M. Necker rend compte de ses motifs et de la publication de son livre. Oui, sans doute, ce livre est un bienfait public; il y lègue à son siècle et à la postérité, l'héritage de ses vertus et de son génie; il y lègue à tous les ministres le dépôt du bonheur d'un peuple. Jamais plus noble testament n'a été écrit sur la terre. Je m'arrête : le temps et l'espace me manquent, et l'heure de la poste me presse, mais mon cœur est plein de mille choses que je n'ai pu vous dire. Parlez moi de votre santé, de votre situation, de vos espérances, des miennes : et recevez, oh ! famille respectable et sacrée pour moi, les hommages de mon admiration et de ma tendresse.

A Nice, ce 9 mars 1785.

Si je ne connoissois, Madame, toute l'activité de votre esprit au milieu même des langueurs et des souffrances, votre lettre du 11 février m'auroit presque fait douter que vous fussiez malade; la vie et la santé sont à chaque ligne. Non, quoique vous disiez, je n'ai point l'enchantement qui suspend les douleurs; l'enchantement est dans vous-même et dans cette habitude de penser qui est votre état naturel. Il semble que la souffrance ne soit pour vous qu'un état de songe; la pensée seule est la réalité pour vous, et vous créez un monde nouveau qui vous sert d'asile. Si javois ce

sceau

sceau puissant de Salomon qui renfermoit les génies dans l'espace qu'il leur avoit tracé, et que vous voulez bien m'accorder dans votre comparaison ingénieuse, je m'en servirois pour enchaîner tous les génies malfaisans de ce monde; je tracerois autour du livre de M. Necker un cercle où j'enfermerois l'envie, en lui ordonnant de tourner sans cesse autour, regardant sans cesse ce livre pour son tourment, et ne pouvant jamais y porter la main. J'en tracerois un autre autour de l'intérêt et de la vile personnalité qui se préfèrent eux-mêmes à une nation, et je leur ordonnerois de rester immobiles, habitant dans leur propre bassesse sans pouvoir jamais se mêler des affaires de ce monde. Je mettrois par un autre cercle une barrière insurmontable entre la foiblesse et la puissance. Ma bienfaisante magie feroit beaucoup d'autres réformes pour le bien de la terre; après quoi je prendrois un génie actif, noble, vigoureux et passionné pour le bonheur des hommes et la gloire du bien public; je l'enfermerois dans un cercle étendu et vaste, proportionné à l'étendue de sa pensée, et je lui dirois : « Rentre dans ta propriété de toutes tes forces; que tes pensées deviennent des actions; exécute les bienfaits de tes idées dans cette enceinte tracée autour de toi; anéantis le mal et crée le bien; corrige en quelques années les maux de deux ou trois siècles, et empare-toi sur les siècles à venir du bien qu'ils pourroient faire et que peut-être ils ne feront pas. La gloire autour de toi rou-

lera dans cette enceinte, et hors du cercle; l'immortalité t'attend pour te recevoir; elle te présentera encore aux générations et aux peuples qui ne t'auront pas vu, mais qui jouiront de tes bienfaits. » Voilà ce que je ferois avec ce sceau tout-puissant de Salomon qui n'est plus que dans les *Contes arabes* et dans les *Mille et une nuits*. Ah! les songes du bonheur public ne sont eux-mêmes que des contes orientaux; ils sont une chimère pour les esprits froids, une illusion touchante pour les ames sensibles, un objet de terreur pour les ames et les consciences troublées des méchans qui vivent de la misère et des maux des peuples; n'importe, il faut que des vérités grandes et utiles sortent de l'ame qui les a conçues; ce dépôt n'est plus à elle. Il y a des hommes dont les pensées appartiennent de droit aux nations, et doivent entrer dans l'héritage du genre humain. Cette magnifique profusion de vérités qui sortent tout-à-coup, s'éclairant, se soutenant, marchant ensemble sans traiter pour leur passage avec l'ignorance et la foiblesse, élève mon esprit et plaît à mon cœur. Je crois voir un monde créé tout-à-la-fois, et dont toutes les parties ne sont que la présentation d'une seule idée. C'est ainsi que la vérité a toute sa force, et conserve la grandeur qui lui appartient.

A Nice, ce 27 avril 1785.

Oh! que les fictions des *Contes arabes* et

ces génies qui en un moment transportoient les hommes dans des pays éloignés, me paroissent agréables dans cet instant ! C'est la vicacité de nos désirs qui nous fait sentir la foiblesse de notre nature, et les passions bien plus que l'imagination encore ont créé le merveilleux. L'ame froide et tranquille n'a jamais eu besoin d'un monde enchanté ; celui que nous habitons lui suffit. Ah ! j'invoquerois ces mêmes enchantemens pour rétablir tout-à-coup votre santé, et rendre à vos organes toute la force qui n'est plus que dans votre ame et votre esprit. Faut-il que je n'attende que de la nature et du temps un bonheur qui feroit celui de toutes les personnes qui vous respectent et qui vous aiment ? On a dit que l'amour et l'amitié avoient les premiers donné aux hommes l'idée de l'immortalité de l'ame ; je croirois de même que ce sont eux les premiers qui ont cru aux miracles, ou du moins les ont imaginé possibles. Ce sentiment aime à créer des lois extraordinaires pour ceux qui ne sont pas un objet ordinaire à ses yeux. Qu'un miracle seroit bien placé sur celle dont la vie entière est hors de l'ordre commun ! Il semble que tous les prodiges devroient se rallier autour de la vertu ; cette idée me rappelle un livre qui a paru il y a quelques mois, et qu'on m'a envoyé de Paris. Il est d'un homme qui a eu l'honneur d'être connu de vous autrefois, et qui, à toutes les qualités d'un honnête homme, à la douceur d'une ame tendre, joignoit toute la mélancolie d'un solitaire qui

a été malheureux ; c'est M. de Saint-Pierre, auteur d'un *Voyage de l'île de France*. Son nouvel ouvrage est intitulé : *Etudes de la nature*. La plupart des philosophes du siècle mettent, pour ainsi dire, la Divinité hors du monde, et cherchent à expliquer toute la natnre par des lois physiques d'attraction, d'impulsion, de mécanisme ou de chimie ; lui, renvoie ou combat tous ces systèmes, et remet l'univers sous la dépendance immédiate de la Divinité qui agit sur chaque être par une volonté particulière et de tous les momens. Il chasse de l'empire de la nature tous ces principes généraux créés par les sciences humaines, comme autant d'usurpateurs qui veulent gouverner, et les remplace par une théocratie éternelle, toujours active et toujours vigilante, qui a les yeux ouverts sur une feuille et une mousse comme sur les soleils et sur les astres. Rien n'existe parce que la chose doit exister ainsi, mais parce que la Divinité le veut. Son regard et sa main sont par tout. Il varie ses lois suivant tous les êtres. Le physicien fait sur le monde ce que les économistes ont fait sur les états. Il établit des lois générales par l'impuissance d'en établir qui suivent tous les mouvemens : ces lois ne sont que la mesure de sa foiblesse, et non celle de la nature. L'orgueil humain qui croit simplifier en généralisant, resserre tout et met des bornes où il n'y en a pas. Ce livre singulier attaque toutes les sciences physiques et les détruit, à-peu-près comme des temples

d'idoles, pour rebâtir sur leurs ruines un temple au Dieu unique et éternel qui seul a la science comme le mouvement, qui seul conçoit, crée et éternise ses ouvrages. L'auteur qui se déclare par tout disciple et admirateur de Rousseau, et n'en parle jamais qu'avec une dévotion tendre, fait pour les sciences ce que Rousseau a fait pour les arts, la politique et les gouvernemens; tous deux renversent tout pour faire reculer l'homme vers la simplicité de la nature et l'heureuse ignorance des premiers temps; mais Rousseau dans ses destructions paroissoit plus frappé des idées de morale et de bonheur; M. de Saint-Pierre, des idées religieuses. Il les étend, pour ainsi dire, du cœur de l'homme sur l'univers physique, et veut les replacer dans le domaine des sciences, en substituant le culte de l'ame et de l'esprit à de vaines recherches dont le secret est à (1) jamais dans le sein de Dieu, et ne peut descendre jusqu'à l'homme. Par tout il voit un but, et surprend la trace de la Divinité. L'ouvrage est d'ailleurs écrit avec une

---

(1) Ses principes le ramènent nécessairement au système de l'optimisme, et il justifie la providence sur tous les maux apparens de l'univers. De-là le développement des causes finales qu'il voit et qu'il montre avec une intrépidité rare dans ce siècle, dans les plus petits comme dans les plus grands objets de la nature; il les examine surtout dans les plantes, et y voit une foule d'harmonies secrettes avec les climats, les hommes, les animaux et les insectes.

imagination aimable et quelquefois très-riche, et une douceur pleine de sensibilité et de grâce. Il y a dans son style du Fénélon, du Rousseau et quelquefois de la bonhommie de Montagne qui cause familièrement de lui avec son lecteur.

Je finis en vous renouvelant, ainsi qu'à M. Necker, tous mes hommages, dans l'espérance de vous les présenter bientôt moi-même. Serois-je assez heureux pour pouvoir passer auprès de vous un été en Suisse? L'idée de Paris m'effraie, et je sais d'ailleurs qu'il y a près de vous une jeune personne infiniment aimable, quoiqu'un peu mon ennemie, et qui fait des vœux contre moi; je lui pardonne cependant, mais à condition qu'elle ne réussira point, et la prie aussi de vouloir bien agréer tous mes respects.

Lyon, ce 27 juin 1785.

Depuis le jour où j'ai eu l'honneur d'écrire à Mademoiselle votre fille, Madame, mon cœur a éprouvé bien des secousses. J'attendois à la campagne M. Ducis, mon ami, qui étoit à Chambéry, et qui devoit venir me joindre à Lyon. J'étois étonné de jour en jour qu'il n'arrivât point, quand j'ai reçu de lui une lettre où il m'annonçoit qu'il avoit été sur le point de périr de la mort la plus affreuse. Il étoit à quatre lieues de Chambéry, et traversoit en voiture les montagnes qui conduisent aux Echelles. Ce lieu est horrible, et n'est qu'un

amas effroyable de rochers à travers lesquels on a coupé un chemin; ce chemin aboutit à une route plus large, mais bordée d'un côté de précipices de deux ou trois cents pieds de profondeur. Tout-à-coup les chevaux qui le conduisoient, effarouchés par un objet imprévu qui les a frappés, ont pris le mors aux dents, et se sont emportés sans que le cocher ait pu les retenir; M. Ducis s'est joint à lui pour tenir les rênes; les rênes se sont brisées dans leurs mains: alors il n'y a plus eu de moyens pour arrêter ce mouvement violent. Le cocher, pour sauver sa vie, s'est jeté à terre; M. Ducis a tenté d'ouvrir la portière pour en faire autant; mais il lui a été impossible de l'ouvrir. Pendant ce temps-là, la voiture traînée par les chevaux furieux et sans guide, rouloit sur les rochers dans une descente rapide avec un fracas et des secousses épouvantables. Elle étoit déjà près des précipices, lorsqu'un choc terrible contre un rocher a fait sauter la portière en dehors; M. Ducis a profité de ce moment pour s'élancer, et est venu tomber de tout son poids et avec toute l'impétuosité du mouvement qu'il s'étoit donné, sur un amas de roches; peu s'en faut que sa tête et ses épaules n'aient été brisées. Il est resté évanoui et sans connoissance, et le visage couvert de sang. Une femme et un bon vieillard qui étoient dans ce désert, sont venus à son secours; ils l'ont cru mort pendant long-temps. A la fin il a rouvert les yeux. Il s'est étonné de vivre; mais sa tête et tout son

corps étoient meurtris, et il souffroit les plus grandes douleurs. On l'a transporté au village des Echelles qui étoit à peu de distance, où on lui a donné avec la plus tendre compassion tous les secours qu'exigeoit son état. Revenu à lui-même, il s'est informé du sort d'une dame qui étoit avec lui dans la voiture. Elle n'avoit osé imiter son exemple, et n'avoit point eu le courage d'affronter un moindre danger pour en éviter un bien plus terrible et presque inévitable. Les chevaux, parvenus au bas de la montagne, avoient atteint le bord du précipice; ce bord étoit revêtu d'un petit parapet de deux pieds de haut; un des chevaux, en fureur, monte sur le parapet, y court quelques pas, traînant avec lui la voiture où étoit cette pauvre dame; heureusement l'avant-train se détache en se heurtant avec violence; le cheval qui étoit monté tombe dans l'abyme et se brise en mille pièces; l'autre cheval continue à courir, emportant l'avant-train, tandis que la voiture fracassée reste au milieu du chemin. Cette malheureuse femme, ainsi que mon ami, ont été sauvés par une espèce de prodige, mais tous deux dans un état à faire pitié. Le chirurgien qui visita M. Ducis, trouva cependant qu'il n'y avoit rien de cassé; mais sa tête et son visage étoient horriblement défigurés. Il avoit reçu à l'épaule un coup terrible, et le bras de ce côté ne pouvoit faire de mouvemens. Dès qu'il a pu tenir la plume, il m'a écrit ce funeste accident. Je suis parti de Lyon pour l'aller chercher en Savoye

voye. M. Janin, chirurgien célèbre de ce pays, m'a prêté une grande berline angloise où il y avoit un lit, et s'est offert de m'accompagner. Nous n'avions que vingt lieues à faire, et nous sommes arrivés le soir du même jour. Nous l'avons trouvé très-pâle, encore bien foible, et avec beaucoup de marques de meurtrissures. Ce malheureux ami, en me voyant, m'a baigné le visage de ses larmes. M. Janin a jugé qu'il étoit en état d'être transporté, et nous l'avons ramené à Lyon. Comme il étoit couché en partie dans la voiture, il a fort bien soutenu la route. Enfin, deux jours après être arrivé de Savoye, j'apprends tout à-coup par une lettre, et sans autre préparation, la mort de M. Barthe qui a péri en deux jours à Paris, dans le temps où il paroissoit jouir de la meilleure santé. Il m'avoit écrit qu'il étoit sur le point de venir à Lyon pour me voir et passer quelques temps avec moi; peu de jours après il n'étoit plus. Ce malheureux est mort le lendemain même du jour où M. Ducis a pensé périr d'une manière si cruelle. Tous ces événemens funestes réunis m'ont affecté vivement; ils m'ont fait sentir plus que jamais les misères de la vie humaine, et comme dit Bossuet, combien l'homme n'est rien. De deux amis que j'attendois chez moi en même-temps, et qui devoient s'y voir, dans l'espace de deux jours, l'un meurt à Paris, l'autre en Savoye n'échappe à une mort épouvantable que par une sorte de miracle. J'ai eu à me plaindre quelquefois de M. Barthe; mais la

mort efface tout. J'étois lié avec lui depuis trente ans ; il m'avoit beaucoup aimé : et il y a si peu de gens qui aiment ! Il avoit avec des passions trop vives, de bonnes qualités qui sont assez rares, de la franchise, de la droiture, de la chaleur pour servir, et le courage de l'amitié. Il eut été pour moi au bout du monde. La fougue de son caractère se tournoit souvent en sensibilité, et alors elle devenoit touchante. Il savoit expier ses torts par ses larmes ; j'en ai vu plus d'un exemple. Il valoit mieux que beaucoup de gens qui ont été plus estimés que lui, parce qu'ils avoient plus d'art. Je vous entretiens d'idées douloureuses et tristes, et peut-être aurois-je dû les renfermer dans mon cœur ; mais quand j'ai des peines et des plaisirs, mon cœur vole également vers vous. Toutes mes pensées vous appartiennent ; votre souvenir élève et console mon ame ; l'idée d'une nature fragile et malheureuse m'attache de plus en plus à cette nature grande et immortelle qui a imprimé dans vous son plus beau caractère. Ah ! que votre santé se raffermisse de jour en jour pour le bonheur de ma vie ! Que ce que je respecte et que j'aime le plus dans le monde, soit aussi ce qu'il y a de plus heureux ! M. Ducis a trouvé le nom de M. Necker adoré dans les déserts de la Savoye et au milieu des Alpes, comme il l'est dans les grandes villes : on est empressé d'avoir son portrait à Chambéry.

A Oullins, près de Lyon, ce 15 juillet 1785.

Je vous ai écrit dernièrement, Madame, une lettre bien triste, et j'en ai reçu une bien aimable de vous. Vous avez relevé mon ame qui avoit besoin de l'être; car mon imagination s'affecte aisément; elle résiste à la joie, et se laisse aller d'elle-même sur la douleur. Je suis comme cette pauvre baronne de Kradner qui disoit, comme vous savez, que son cœur étoit rempli de larmes, et que pour peu qu'on le pressât, elles étoient d'abord prêtes à s'échapper. Mon œil est quelquefois sec, mais mes larmes coulent en-dedans; elles pèsent alors bien davantage. Tous les maux, les accidens de la vie, la perte de ceux avec qui j'ai vécu ou que j'ai aimés, me laissent une impression douloureuse et profonde qui me désintéresse de tout, excepté de ceux que j'aime encore. Il me semble que la nature m'échappe, et je me rattache et me serre contre ceux que j'ai le bonheur d'aimer, comme ce malheureux Pilatre-de-Rozier embrassoit de toutes ses forces sa galerie qui le soutenoit à travers le vide immense où il étoit précipité. Je reviens malgré moi à des idées tristes que je voulois écarter; la lecture de votre lettre les a du moins adoucies et suspendues. J'ai joui avec vous du calme de Marolles, et je me suis livré à la douce espérance qu'il pourroit être utile à votre santé; c'est pour moi le premier de tous les biens. Il me semble

que mon bonheur et ma vie sont attachés à la vôtre, comme à ce tison de la fable qui ne pouvoit être consumé sans que Méléagre ne le fût, quoique séparé par de grandes distances; chaque étincelle de l'un étoit une douleur pour l'autre. Ah! ce sentiment ne m'est pas personnel; il est celui de ceux qui vous connoissent et qui vous aiment. Conservez, le plus long-temps qu'il vous sera possible, le repos dont vous jouissez dans cette terre; le mouvement de Paris n'y arrive que de loin, et en s'affoiblissant; ce bruit éloigné semble encore ajouter au calme qui vous entoure. On sent mieux un silence profond quand quelques voix s'élèvent dans le lointain; ces voix portent jusqu'à nous les illusions et les folies des têtes exaltées de Paris. Il faut convenir que c'est un spectacle bien singulier que celui de l'époque actuelle de notre siècle : il semble qu'il y a une fièvre et un besoin de merveilleux répan-pandus par tout. Nous avons reproché avec dédain ce goût du merveilleux aux temps barbares; la philosophie a voulu le proscrire dans les ouvrages même d'imagination; on l'a presque interdit aux poëtes; on a refusé de le reconnoitre et de le voir dans la nature, en expliquant tout par des roues, des leviers et des poids ou des attractions chimiques; on a fait un crime à la religion de l'adopter, et on a voulu la renverser à cause de lui; on l'a combattu par tout; aujourd'hui il se réfugie dans la tête même de ceux qui le proscrivoient, comme pour leur faire mieux sentir son pou-

voir invincible sur l'imagination humaine. On croit aux apparitions, aux visions, à la communication immédiate des esprits et de la pensée; et dans le siècle de la tolérance, on commande avec empire ces opinions. . . . .

L'esprit humain est une puissance inquiète et bizarre qui dans sa liberté même a besoin d'être liée et enveloppée par des lois; hors de leurs limites, il ne reste qu'une vaste anarchie où chacun s'égare, et il n'y a plus ni traces, ni bornes pour reconnoître qu'on est hors de route, et où l'on est. La raison, une fois emportée hors d'elle-même, ne s'arrête plus; elle a besoin d'excès, et ne se repose que dans l'impuissance d'un excès nouveau. Quelquefois dans le besoin de mouvement, pour ne pas s'arrêter, elle se combat elle-même, et remonte avec violence contre ses propres opinions, comme on voit les fleuves sortir de leur lit par des secousses et des tremblemens de terre, se refouler et revenir sur eux-mêmes. Une opinion extraordinaire et qu'on possède seul, devient une espèce de propriété dont on est jaloux : elle entraîne à tout croire, comme à ne rien croire : c'est la même cause qui produit des effets contraires. Peut-être ce qu'il y a de plus difficile au monde, est de savoir être sage dans sa hardiesse, et de ne jamais laisser échapper la mesure en cherchant des vérités nouvelles. Il est à remarquer que la marche de la philosophie moderne a commencé par le doute; mais ce mot semble faire violence à l'esprit humain qui aime à se pré-

cipiter; et il faut convenir que dans ce siècle bien des hommes ont changé de route. On préférera toujours l'enthousiasme qui fait des sectes au doute qui les détruit : en voilà beaucoup trop et sur les *martinistes*, et sur les *crisiaques*, et ceux qui ont l'honneur de souper avec des morts illustres et de voir des sylphes. Ah ! s'il y avoit un art pour converser avec les ames et lire dans les pensées, ce seroit dans la vôtre que je voudrois lire. Quel plus touchant spectacle pourrois-je voir que la suite de vos sentimens et de vos idées, comme l'Être Suprême ou votre conscience les voit ? J'assisterois à la naissance de tous ces sentimens si purs de bienfaisance ou de bonté ; je verrois rangés par ordre tous ces principes qui sont des vertus, toutes ces idées avec lesquelles vous saisissez des rapports si fins dans tous les objets, et toutes attachées entre elles par une chaîne morale qui les unit. Un tel spectacle, il faut l'avouer, seroit digne d'un miracle, et vaudroit bien les honneurs du merveilleux. J'entrevois du moins une partie de ce tableau. Raphaël dessinoit des génies célestes d'après des formes pures et brillantes qu'il avoit vues sur la terre ; vous, c'est d'après vous-même, c'est d'après les discours et les actions que votre ame laisse échapper qu'on peut la dessiner et la peindre. Ce qu'on voit et ce qu'on entend révèle à l'ame et aux yeux ce qu'on ne voit pas. Tout est si bien d'accord, que par les proportions seules on peut saisir l'ensemble. Heureuse celle dont la conscience

toute entière ne redoute aucun regard, et pour qui chaque regard qui pourroit y pénétrer seroit un hommage ! Agréez tous les miens et ceux de M. Ducis qui est avec moi, qui est digne de vous connoître et de vous honorer.

A Oullins, ce 14 août 1785.

J'échappe à la foule des distractions et des dissipations involontaires qui m'assiégent ici, pour m'entretenir avec vous, et chercher auprès de votre ame un asile dont j'ai grand besoin. Ce malheureux séjour m'enlève tout mon temps, et ne me permet de rien faire de ce que je voudrois ; mais mon idée dominante, celle qui le sera dans tous les lieux et dans tous les temps, c'est votre état et votre santé. Il y a long-temps que je n'en ai de nouvelles ; cette incertitude me tourmente et m'afflige. Combien je regrette de ne vous avoir point suivie à Marolles ! je serois auprès de vous ; je vous verrois tous les jours ; je pourrois être instruit de votre état dans tous les momens. Mon imagination travaille en vain ; elle n'a que des espérances et des désirs sans pouvoir se reposer sur rien de fixe et d'assuré. Je crains jusqu'à ces lettres si obligeantes et si aimables que vous avez la bonté de m'écrire ; je ne puis m'en passer, et j'ai peur cependant qu'elles ne vous fatiguent. Je me reproche presque le plaisir qu'elles me font ; il me semble que ce plaisir est pris sur votre repos et sur votre santé.

Je remercie du fond de mon cœur celui qui a fait les *Etudes de la nature*, puisque cet ouvrage intéressant a pu vous procurer quelques momens heureux. Vous vous êtes retrouvée là dans votre patrie, et au milieu des idées qui vous sont chères. C'est-là que la Divinité est présente à toutes les pages, comme elle l'est dans l'univers. Le sentiment si doux qui est dans l'ame de ce nouveau disciple de Fénélon, répand un charme touchant sur tout ce qu'il écrit. Si le monde physique n'est pas toujours comme il le peint, il en fait du moins le meilleur des mondes, en y plaçant par tout cet ami sublime de l'homme, qui a veillé à tous ses besoins et à tous ses plaisirs. On croit, en le lisant, errer dans ce jardin d'Eden où Dieu se manifestoit pour converser avec l'homme, et daignoit imprimer ses pas sur les plantes et sur les fleurs qu'il avoit fait naître. On le cherche encore par tout où il a passé, et on croit sentir le reste de son souffle dans l'air qu'on respire. Ce livre sera à jamais celui des solitaires, des malheureux et des ames tendres; il attache toujours la persuasion à ses sentimens quand il ne l'attache point à ses idées; c'est par le sentiment surtout que l'homme a prise sur la Divinité : ses connoissances laissent un abyme entre elle et lui. Non, ce n'est que dans un monde différent de celui-ci que nous pourrions embrasser ses vues éternelles sur nous et sur le globe que nous habitons; c'est-là que Pline ou M. de Buffon liront l'histoire de la nature dans les idées

idées même dont la nature n'est que la représentation et la copie ; mais vous, vous y chercherez la source et le modèle des vertus qui sont dans votre cœur ; vous rapporterez à l'océan ce ruisseau pur qui en est émané, et tout ce que vous avez fait de bien ira se confondre et se perdre avec le bien éternel qui en est l'image et le principe. Ces idées me rappellent quelques vers que j'ai ajoutés à mon chant des mines, depuis votre départ. Après avoir peint toutes ces destructions terribles que le Génie de la terre présente au Czar dans le monde souterrain, je fais dire au Czar les vers suivant :

Oh ! pour les rois, dit-il, que de leçons sublimes !
Que les trônes sont bas au fond de ces abymes !
Dans ces gouffres au moins tout n'est pas englouti.
Ces restes apparens de l'homme anéanti
Sont la poudre de l'homme, et non pas l'homme même.
Je le sens dans mon cœur ; une force suprême
M'attache et me rallie à la Divinité.
Les tombeaux vont s'ouvrir sur l'immortalité.
L'homme meurt, il renaît, il tombe, il se relève,
Se relève immortel, et son destin s'achève.
Le ciel est son séjour, son héritage un Dieu ;
Il y dit à la terre un éternel adieu, etc.

Je me suis amusé à faire un morceau de prose qui n'est point encore achevé, mais qui est déjà assez étendu. Ce qui m'en a fait naître l'idée, c'est le *Journal de la langue françoise*

qui se fait ici et que vous connoissez. L'auteur m'avoit envoyé tous ses numéros ; j'ai voulu lui écrire pour le remercier, et ma lettre est presque devenue un ouvrage ; mais la partie la plus considérable est un morceau sur la langue poëtique. J'examine ce qu'elle a été chez les différens peuples anciens et modernes et ce qu'elle est parmi nous ; j'en fais à-peu-près l'histoire ; je cherche comment et jusqu'à quel point elle est distinguée de la langue de la prose, et comment son caractère s'est formé parmi les nations les plus connues.

M. Ducis est toujours avec moi, et ses forces sont entièrement rétablies. Il a été bien reconnoissant et bien touché de l'intérêt que vous et M. Necker avez daigné prendre à son accident, et me charge de vous en remercier. Son ame est tout-à-fait digne de la vôtre ; c'est dans son ame qu'il a cherché la tragédie, comme d'autres dans leur tête. Il a lui-même éprouvé tous les sentimens qu'il inspire, et son talent n'est que sa vertu. Ma santé se sent un peu de toutes les contradictions qui m'assiégent; je lutte sans cesse pour défendre mon temps et mon repos, et je n'en puis venir à bout ; mais il est un sentiment que rien ne pourra jamais m'arracher, et qui n'est pas au pouvoir des hommes, c'est le tendre et respectueux attachement qui me lie à vous pour jamais et à tout ce qui vous appartient.

CORRESPONDANCE

DE THOMAS

AVEC MADEMOISELLE ***,

depuis 1766 jusqu'en 1782.

Juin 1766.

J'AI lu avec la plus douce émotion votre dernière lettre. Il en faut convenir, le premier plaisir est celui de l'amitié, et votre ame paroît si bien faite pour la sentir ! Elle est si douce, si aimable et si tendre ! Pourquoi sommes-nous si éloignés, et pourquoi ne puis-je entendre celle que je lis avec tant de charme ? Mademoiselle, nous ne nous connoissons pas, nous ne nous sommes jamais vus, je n'ose dire que nous ne nous verrons peut-être jamais : non, je veux écarter cette idée ; mais je crois apercevoir entre nos ames des rapports dont je suis bien vivement frappé. Ah ! quoique vous disiez, ce n'est point la gloire qui m'occupe et qui m'entraîne ; ce n'est point à elle que j'ai immolé

ma santé ; je l'ai trouvée affoiblie à l'âge où j'ai commencé à me connoître. Depuis ce temps je m'occupe sans cesse à la réparer. Il y a quinze ans que je me nourris en grande partie de lait : cet aliment est nécessaire à une poitrine foible et à un sang qui s'enflamme trop aisément : quelquefois je me trouve mieux, quelquefois je me trouve plus mal. Cependant depuis cinq à six mois, j'ai beaucoup plus de forces : je monte habituellement à cheval, et cet exercice est peut-être ce qui me rendra ma santé, ou qui l'empêchera du moins de s'affoiblir davantage. C'est dans cet état de foiblesse, plutôt que de maladie, que j'ai passé les plus belles années de ma jeunesse. Une passion vive pour les lettres, et le goût enchanteur de la poësie, ont servi à me consoler. J'ai oublié, dans la plus douce des solitudes, tout ce qui n'existoit plus pour moi. Éloigné du monde, autant par goût que par nécessité, j'ai peut-être appris à le mieux voir, et il n'a pas corrompu mon goût ni mon ame. J'ai tâché de la former, non point sur des idées de convention, et les maximes souvent fausses d'une grande ville, mais sur ce qui est de tous les lieux et de tous les temps, et mes ouvrages en ont reçu peut-être ce caractère qui vous attache à leur lecture. Votre ame honnête et sensible a trouvé dans mes discours une partie de ces sentimens. C'étoit votre bien, vous l'avez reconnu, vous me l'avez mandé, et de-là notre union, ou si vous voulez notre amitié ; mais j'aime davan-

tage le premier mot, il exprime mieux ce rapprochement de deux ames qui se cherchent, qui s'unissent, qui se reposent l'une auprès de l'autre, et se lient ensemble pour ne plus se séparer. Ah! quel bonheur peut être égal à celui-là ! vous m'avez promis de l'amitié : ah ! croyez que mon cœur est digne d'un sentiment aussi pur et aussi noble : *Pour vous aimer ai-je besoin de vous avoir vue ?* Je vois votre ame, et je m'en sers pour composer les traits de votre visage : par-là je vous ai toujours avec moi ; puissions-nous, comme vous dites, nous écrire encore dans quarante ans ! Mais faudra-t-il toujours écrire ? j'ai lu vos vers à M. de Voltaire avec intérêt : ils sont pleins de sentiment et de grâce. J'aime surtout les deux dernières stances sur Gabrielle et celle de l'envoi. Vos réflexions sur ces substances intermédiaires que l'imagination de l'homme a fabriquées pour remplir le vide immense qui est entre Dieu et lui, sont également pleines de philosophie et de force. Ces substances peuvent exister, mais qui le sait? Le grand système de la chaîne des êtres qui se succèdent par intervalle depuis Dieu jusqu'au dernier atôme, étonne et remplit l'imagination. Il présente l'univers comme un immense amphithéâtre, où chaque être est placé sur son gradin, et où la nature s'élève ainsi de degrés en degrés, jusqu'au trône du premier être. C'est une des plus sublimes idées qui ait pu entrer dans la tête d'un être aussi foible que l'homme. On en

trouve le germe dans Platon qui, peut-être l'avoit, dans ses voyages, emprunté de Zoroastre; car ce Zoroastre persan a été le premier fabricateur des génies. Le lord Schakersbury, dans ses *Caractéristiques*, a depuis développé cette idée, et Pope l'a embellie par ses vers : le système *tout est bien* est précisément le même que celui de la chaîne des êtres, et le système des génies tient nécessairement à tous les deux. Leibnitz, dans ses *Créations métaphysiques*, a suivi et *adopté* le même plan. Son grand principe que tout s'opère dans la nature par une loi de *continuité*, c'est-à-dire, par succession, de manière que la nature, pour aller d'un point à un autre, passe nécessairement par tous les points intermédiaires, s'applique non-seulement aux mouvemens et aux forces, mais encore à la création, à la reproduction, à l'essence des êtres. D'après cette idée, il faudroit qu'il y eût d'abord un être qui ressemblât immédiatement à Dieu, et que les couleurs et les traits de la ressemblance s'altérant et s'effaçant peu-à-peu par les distances, on vînt successivement à des êtres beaucoup moins parfaits que Dieu et bien plus que l'homme, jusqu'à ce que d'échelon en échelon on descendît enfin jusqu'au nôtre, et de-là jusqu'au dernier être, soit pour l'intelligence, soit pour la vie, soit pour la grosseur, et tel qu'il touche immédiatement aux bornes du néant. Mais parmi ces êtres intermédiaires supérieurs à l'homme, comme

vous le remarquez très-bien, s'ils ont des connoissances beaucoup plus étendues que les nôtres, ces êtres n'ont aucun mérite à les avoir. La connoissance intellectuelle est la vue de l'ame : l'homme qui, sur le haut d'un rocher, découvre six lieues de pays, a-t-il plus de mérite que la fourmi, dont l'œil n'embrasse que le brin d'herbe autour duquel elle tourne ? Le mérite appartient, non à l'homme qui voit, mais à la nature qui lui donna cet œil perçant. Il faut créer à son exemple ; il faut, avec un assemblage de liqueurs, de nerfs, de fibres arrangés et combinés ensemble, se former un organe magique, qui puisse embrasser et réfléchir une partie de l'univers : mais qu'est-ce que les créations de l'homme en comparaison de celles de la nature ? Notre puissance est bornée de toute part. Nous n'avons qu'un degré de force pour imaginer comme pour connoître ; nous sommes bien mieux partagés du côté du sentiment, c'est la vie de notre ame, qui ne s'épuise jamais et se renouvelle sans cesse. Bornons-nous donc, Mademoiselle, au sentiment ; qu'il nous console, qu'il nous tienne lieu de ce que nous a refusé la nature. Il me semble que des êtres plus parfaits seroient moins sensibles : le sentiment est une espèce d'appui que l'on cherche à sa foiblesse ; c'est pour cela que les hommes assez malheureux pour n'avoir aucun besoin, sentent rarement les douces impressions de la sensibilité : c'est pour cela que les rois

n'ont point d'amis, que les grands n'ont que des esclaves, que la plupart des riches sont si durs. J'aime donc à croire que si nous montions de quelques échelons, nous perdrions du côté du sentiment ce que nous pourrions gagner d'ailleurs. Eh ! de bonne-foi, seroit-ce la gagner ? non. J'aime mieux rester sur mon gradin et jouir du bonheur de vous aimer et d'être aimé de vous ; ce seront là, Mademoiselle, les sentimens de toute ma vie.

8 octobre 1766.

Il est doux, Mademoiselle, de lire à la campagne les lettres de ses amis : l'ame y est plus à soi, elle est moins troublée par le bruit. Le sentiment aime le silence, et le calme de la nature ajoute à la douceur et à la rapidité des mouvemens de l'ame. Votre lettre est venue me chercher à trente lieues de Paris ; je l'ai lue, environné de bois et de prairies. Quelqu'agréables que soient tous ces objets, elle a tout fait disparoître. Quand on vous lit, Mademoiselle, on ne peut plus s'occuper que de vous ; vous faites passer dans mon ame le sentiment profond qui est dans la vôtre. J'aime cette peinture si mélancolique et si douce de la fin de chaque journée pour l'homme ; ce soleil qui s'éteint ; la mer et la terre qui reculent et qui s'anéantissent ; l'homme solitaire dans l'ombre, cherchant alors l'appui et la consolation de l'amitié, et les

les ames se pressant contre les ames dans cet abandon presque général de la nature : tout cela est bien vrai, Mademoiselle ; mais que tout cela est peu senti par la plupart des hommes ! ils ont une ame froide et morte pour qui la nuit n'est que la nuit, et le retour du jour n'est que le matin. La vôtre anime tout ; elle sent tous les rapports, et elle les peint avec la même vivacité qu'elle les sent. Pourquoi vous accuser de parler de vous ? pouvez-vous parler de quelque chose qui m'intéresse plus ? Je ne sais ce qu'on veut dire avec cette prétendue vanité qu'on trouve à parler de soi. Non, je soutiens qu'il n'y a que l'orgueil qui puisse faire ce reproche : et quoi de plus agréable, de plus doux à suivre que les mouvemens d'une ame qui s'épanche ? pourquoi cacher aux autres un sentiment honnête que j'ai ? pourquoi faire un mystère des impressions que j'éprouve ? L'amour-propre ardent et sauvage, qui veut que tout le monde s'occupe de lui, s'offense quand un autre paroît s'occuper un peu de soi ; mais après tout, ce reproche est-il fondé ? aimerois-je mieux l'orgueil qui s'admire et qui se tait, que la douce et bonne sensibilité qui me communique tous ses mouvemens ? Il y a des occasions où il faut qu'une ame forte s'élance ; il y en a d'autres où il faut qu'une ame tendre se verse doucement. Montagne, qui me ramène toujours à son propre cœur, qui m'établit au milieu de son ame, qui m'en fait parcourir tous les détours, me plaît-il

moins que ces moralistes qui généralisent toutes les idées, et où je trouve toujours l'écrivain sans jamais trouver l'homme ? non ; il y a dans cette aimable causerie, je ne sais quoi qui m'attire et me retient sans cesse, tandis que le reste me fatigue ou me repousse. Parlez-moi donc de vous, Mademoiselle, parlez-m'en beaucoup : mêlez-vous à tout ce que vous me direz, je croirai vous voir, je croirai être avec vous. Je déteste toutes ces froides conventions de l'orgueil qui gênent les mouvemens de la nature. Le droit de s'y abandonner est, ce me semble, une des grandes douceurs de l'amitié. Faut-il être toujours en représentation ? faut-il jamais n'être soi ? autant presque vaudroit ne point exister. Vous me félicitez de mes amis ; ah ! je vous en remercie : oui, mes amis font toute la douceur de ma vie. Les vains plaisirs de l'imagination et de l'esprit sont presque disparus pour moi ; l'enthousiasme qu'ils m'ont inspiré long-temps s'est éteint ; ma frêle santé m'empêche de jouir des autres ; ma vie presque toute entière s'est retirée dans mon ame. Aimer quelques personnes, en être aimé, voilà tout pour moi ; avec ce sentiment et ce besoin, je voudrois bien pouvoir, comme vous, Mademoiselle, estimer le plus grand nombre des hommes ; je voudrois bien les croire capables d'amitié : mais croyez-moi, la bonté de votre cœur vous fait illusion. Chez un peuple corrompu et frivole, dans les grandes villes comme Paris, où est,

où peut être le sentiment ? il se réfugie dans quelques ames, mais tout le reste est glacé. On se passionne pour des danseurs, pour des actrices, pour des chansons ; mais la sainte et vertueuse amitié trouve peu de cœurs dignes d'elle. Ne vous étonnez point de mon goût pour la solitude ; j'appelle solitude, l'éloignement du grand monde, de ce monde qui flétrit l'ame encore plus qu'il ne la resserre : je suis cependant obligé de voir des gens que je n'aime pas ; de faire des visites qui m'ennuyent ; de paroître souvent dans des sociétés, où tout se dit à l'esprit et rien à l'ame : je rentre alors chez moi, mécontent des autres et de moi-même, et je me console seul ou avec un ami de ce qui manquoit à mon cœur au milieu de la foule, et je retrouve mon ame en vous écrivant.

31 janvier 1767.

J'ai reçu deux lettres de vous, Mademoiselle, et j'ai tardé long-temps à y répondre. J'espère du moins que vous n'avez jamais soupçonné un moment ma tendre et vive amitié ; puisque vous l'avez fait naître, elle ne s'effacera jamais. Les sentimens que vous inspirez sont éternels : ne sont-ils pas fondés sur tout ce qu'il y a de plus touchant au monde, sur la plus belle ame unie à l'esprit le plus intéressant ? Pendant tout cet intervalle j'ai été occupé, tracassé, tourmenté, incommodé. Mon ame, depuis deux mois,

n'a pas eu un moment pour se reposer; et je n'ai pu trouver un moment pour vous dire combien de fois je pense à vous, combien je m'en occupe, avec quel plaisir j'aime à en parler, avec quel intérêt je lis vos lettres; combien la dernière m'a attendri et ma touché! Vous vous êtes donc trouvée dans cette situation cruelle, où l'on voit un abyme éternel et immense s'ouvrir entre nous et ce que nous avons aimé depuis notre enfance! Parmi les maux sans nombre attachés à la vie, celui-là est le plus cruel, sans doute. Quand on a le bonheur de vivre avec quelqu'un que l'on aime, on ne prévoit pas qu'on puisse jamais s'en séparer; on ne le soupçonne même pas. Il est affreux d'être détrompé: vient un instant où ce que l'on voyoit tous les jours disparoît, et où l'on n'a plus l'espérance de le revoir. Ah! qui de nous n'a éprouvé de ces momens de douleur et de désespoir? J'ai eu un frère dont j'étois fort aimé, que j'aimois beaucoup, qui m'avoit élevé, et à qui je dois le peu que je suis. Je l'ai vu mourir, il y a douze ans, entre mes bras. Il me sembloit que je restois seul dans le monde; tout me paroissoit désert autour de moi; je parcourois tous les lieux où je l'avois vu, où j'avois entendu sa voix; je le redemandois par tout, et j'avois du plaisir à sentir couler mes larmes, comme s'il en eût été le témoin. Ah! Mademoiselle, combien votre ame tendre et sensible a dû souffrir dans ces instans! Si j'avois pû être auprès de vous; si

j'avois pu vous consoler ; si j'avois pu mêler mes larmes aux vôtres : mais j'ignorois même vos malheurs ; j'ignorois que vos larmes couloient alors. Quel est donc le triste et vain privilége de l'amitié ? Il semble que lorsque deux ames sont unies par ce lien si doux, tous les sentimens qui sont dans l'une, devroient passer aussitôt dans l'autre; il semble que toutes leurs pensées devroient pouvoir se communiquer même à la plus grande distance; c'est alors véritablement que l'amitié seroit un bien précieux, au lieu qu'on est réduit à faire voyager lentement ses sentimens et sa pensée, pour les faire passer à son ami. En vérité, il faut en convenir, il y auroit bien des arrangemens nouveaux à faire dans la nature pour les ames sensibles. Que j'aime ce que vous me dites des vœux et de leur inutilité ? Hélas ! tout est enchaîné, et les événemens se développent, mais nous ne pouvons les changer. Ah ! du moins que tout soit enchaîné pour le bonheur ; que le vôtre surtout fasse partie de ce système du monde où nous sommes ; que vos yeux ne soient pas condamnés à verser des pleurs ; que les plaintes ne viennent jamais se mêler à tant de choses aimables que vous devez dire. Mademoiselle, je désire passionnément que vous soyez heureuse, parce que personne ne le mérite mieux que vous. Eh ! qui a jamais eu tant d'esprit et de connoissances autant d'une philosophie douce, et de cette sensibilité qui est l'ame de la vie, et qui n'appartient qu'aux ames honnêtes ? Si

vous n'êtes point heureuse, je sens que je ne pourrois l'être moi-même : mes sentimens sont pour jamais unis aux vôtres, et ne pourront plus s'en séparer. Adieu : je vous embrasse bien tendrement; j'espère que vous me le permettrez. Je vous envoie un exemplaire de mon discours de réception à l'Académie.

8 juin 1767.

Vous ne voulez plus que je vous loue : mais, Mademoiselle, les louanges sont un hymne à l'amitié, et le sentiment qui les inspire doit toujours les faire pardonner. Vous avez tant d'envie de me gronder que vous me faites même un crime de vous trouver un esprit philosophique. Vous avez lu les *Principes* de Descartes, et vous les avez peu goûtés. Prenez garde que ce ne soit plutôt leur faute que la vôtre. Descartes étoit un homme de génie, dont le grand mérite est d'avoir vu fort loin au-delà de son siècle; mais il faut penser que ce qui étoit admirable pour son temps, n'a pas, à beaucoup près, aujourd'hui le même prix. Nous devons à son génie même d'avoir été beaucoup plus loin que lui ; il a combattu des erreurs accréditées, et y en a substitué souvent de nouvelles. D'ailleurs, il n'a écrit que pour les savans ; sa manière est en général sèche et austère ; ses raisonnemens sont serrés ; il donne peu au développement, peu à la grâce, peu même aux preuves de ses systèmes. Il

parle plus qu'il n'écrit ; mais il parle comme un homme profondément rempli de ses idées, et qui les laisse échapper plutôt qu'il ne les explique. Ses ouvrages entièrement faits pour les philosophes, et même pour les philosophes du dernier siècle, bien différens de ceux d'aujourd'hui, ressemblent à ces statues faites pour les anatomistes, qui ne représentent que des muscles et des nerfs, et qui peuvent instruire, mais qui ne peuvent jamais plaire ; d'ailleurs nous sommes gâtés sur la philosophie. Fontenelle a accoutumé son siècle à l'agrément ; c'est de lui qu'on peut dire qu'il a mis un compas d'or dans la main d'Uranie ; peut-être même lui a-t-il quelquefois donné des pompons et du rouge. Après lui sont venus des hommes qui ont traité la philosophie avec l'imagination la plus forte : ils lui ont quelquefois donné les plus belles couleurs de la poësie ; ils ont parlé de la nature du style de Platon ; et il faut avouer qu'en général le siècle s'est monté sur ce ton-là ; chacun selon ses forces s'entend. Il y a dans cette nouvelle manière, comme dans tout, un mélange de bien et de mal : mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'après ce nouvel essai, on a de la peine à revenir aux anciens ouvrages. Voilà, Mademoiselle, quelques-unes des raisons qui ont dû faire que Descartes ne vous a pas fort amusé. D'ailleurs il n'est rien resté de sa physique ; et ses *Principes* qui ne sont que cela, ne présentent qu'un roman d'un bout à l'autre. Comment

s'intéresser à des tourbillons que personne ne croit plus ? La seule chose qu'on lise encore de lui, c'est sa *Méthode* et ses *Méditations métaphysiques* : ce sont-là, pour ainsi dire, les premiers alimens de notre ame ; il les a démêlés avec beaucoup de finesse ; encore a-t-il mêlé des erreurs aux vérités qu'il a découvertes ou qu'il a enchaînées d'une manière nouvelle. Sa *Méthode* nous offre, pour ainsi dire, les lisières de la raison ; elles étoient fort nécessaires dans un temps où l'on ne savoit point encore marcher; on ne faisoit que se traîner depuis plusieurs siècles; peut-être quand l'esprit humain sera plus fort, il pourra laisser ces lisières dans un coin et marchera tout seul ; mais nous n'en sommes point encore là. Je m'aperçois que je vous parle bien long-temps de Descartes et de philosophie, mais c'est votre faute. Pourquoi vous accuser vous-même, afin de me donner un tort que je n'ai point ? Vous serez donc, malgré vous, convaincue d'esprit philosophique, et condamnée à le garder, quoique vous n'ayez point goûté quelques ouvrages d'un homme de génie, qu'on admirera toujours, mais qu'on ne lit plus. Vous êtes fort étonnée de ma grande liaison avec l'auteur des *deux Epîtres*. Je vous dirai ingénuement que quelquefois aussi j'en suis étonné, et je le lui ai dit plus d'une fois à lui-même ; il manque bien des rapports entre nous. En général, nos caractères se conviennent peu ; nous sommes à mille lieues l'un de l'autre sur bien

bien des choses ; cependant depuis dix ans nous vivons ensemble, et cette habitude qui devient toujours plus douce à mesure qu'elle augmente, supplée à bien des rapports. Il a d'ailleurs une imagination douce et tendre, une ame sensible, un esprit orné, un commerce très-agréable. L'amitié est sûre de le trouver dans tous les lieux et dans tous les temps. Son imagination peut quelquefois l'écarter de moi, mais son cœur l'en rapproche toujours. Les lettres sont son occupation et la mienne ; quoiqu'il ne soit livré qu'à un genre, il s'entretient de tous volontiers ; il aime assez la solitude, quoiqu'il soit fait pour le monde ; enfin, nous connoissant tous deux parfaitement, nous nous rapprochons par ce qui nous unit, et nous évitons les côtés par où nos ames pourroient se blesser : voilà le mot de l'énigme. Il est actuellement à la campagne avec moi, et nous faisons souvent ensemble de longues promenades dans une belle forêt. Nous y parlons quelquefois de vous ; et dans ces conversations, nous sommes bien sûrs que nous sentons toujours de même. Vous ne vous êtes point trompée sur M. de Chamfort ; je le connois beaucoup, et je m'intéresse vivement à lui. Ses ouvrages annoncent du talent et une ame : je suis charmé qu'ils aient fait la même impression sur vous, je sens que je lui en serai plus attaché. Il travaille maintenant à une tragédie, dont le sujet offre de grandes beautés ; je désire fort qu'il réus-

sisse : mais , adieu ; mon papier finit , il est tard ; si les ames s'entendent de loin , sûrement vous aurez beaucoup pensé à moi ce soir.

A Clermont, en Auvergne, 1er. septembre 1768.

Je vous écris, Mademoiselle, du bout du monde, c'est-à-dire, du milieu des montagnes de l'Auvergne, où vous vous doutez bien que l'on n'a pas grande communication avec les hommes ; on n'y converse qu'avec la nature, des rochers et des torrens : c'est parmi ces horreurs que votre jolie lettre m'est parvenue. Vous me demandez ce que j'ai été faire là ; le voici : j'ai eté prendre les eaux du Mont-d'Or pour ma poitrine. On dit des merveilles de ces eaux ; mais la nature qui vend tout, et même la santé, a été placer ce remède dans le lieu le plus effroyable du monde : on croit être dans quelqu'île déserte de l'Amérique. Cependant, à la misère affreuse de quelques pauvres gens qui habitent sous des chaumières, on reconnoît qu'on est en France. Vous avez donc la bonté d'écrire encore au plus ingrat et au plus indifférent des hommes ; car c'est-là sans doute le nom que vous me donnez ; je ne le mérite pas pourtant : des voyages, beaucoup de travail et peu de santé, voilà mes raisons pour avoir tant tardé à vous écrire. Je sens très-bien que ces raisons-là, quelques bonnes qu'elles soient, ne sont pas encore assez bonnes ; mais si on peut réparer

les torts par l'estime la plus vraie, par le souvenir le plus tendre, par une amitié que rien n'effacera jamais, soyez sûre que je n'ai plus de tort. J'écris peu, mais dans cent occasions j'aime à parler de vous; et quand je je n'en parle pas, car il faut être deux pour cela, j'aime alors à m'en occuper. M. de Voltaire n'est point errant; il n'a point quitté Ferney; il est toujours chez lui, toujours tranquille, toujours actif, exerçant sans relâche une imagination toujours ardente. Il travaille au moins douze ou quatorze heures par jour, et il n'y a guère de semaine où l'on ne voie à Paris quelque nouvelle brochure de lui. Il vivra, je crois, autant que Fontenelle; et à soixante-quinze ans il a plus de chaleur que Fontenelle n'en avoit à vingt-cinq : c'est un foyer qui ne s'éteint pas. Malgré mes affaires et ma poitrine, je voudrois vivre autant, Mademoiselle, pour avoir le plaisir de vous aimer, et de vous le dire dans soixante ans. Je ne sais si à cet âge j'aurois encore de l'imagination, mais je suis bien sûr que j'aurois du sentiment : il seroit votre ouvrage, et il feroit encore mon bonheur. Recevez mes plus tendres respects, avec mes remercîmens et mes excuses.

Le 12 mai 1772.

Enfin, Mademoiselle, je vous envoie mon ouvrage sur les femmes, qui seroit différent, sans doute, si toutes les femmes étoient vous;

si toutes avoient cette ame éclairée et sensible, cette ame qui sait penser et qui sait aimer. Non, vous auriez alors trop d'avantages sur nous, et au lieu de songer à vous peindre, il faudroit penser seulement à vous égaler. Votre lettre douce et tendre m'a fait le plus grand plaisir; elle respire d'un bout à l'autre une amitié qui m'est bien chère : en la peignant, vous savez l'inspirer; et je voudrois avoir souvent avec vous de ces conversations qui s'emparent de l'ame si doucement, et la remplissent. Vous avez bien raison de penser que je vous suis et que je vous serai toujours attaché. Sans vous avoir jamais vue, ne connois-je pas votre esprit et votre ame? ne connois-je pas même le caractère que vos idées doivent donner à vos traits? Si nous consultions le bon Platon, ce peintre sublime de tout ce que les sens ne voient pas, il nous diroit fort bien, mais un peu longuement, selon sa coutume, qu'on peut très-fort s'aimer sans se voir; que le sentiment n'est que le rapport des ames qui se cherchent; que les sens ne sont qu'une barrière de plus et une espèce de voile à travers lequel il faut se deviner mutuellement, et qui sépare toujours un peu les ames même qui se touchent. Beaucoup de gens, aujourd'hui surtout, seroient fort incrédules sur cette métaphysique sublime et tendre, et ils prétendroient que les sens, s'ils sont un voile, ressemblent un peu à ces voiles transparens qui quelquefois embellissent même ce qu'ils cachent; mais nous,

Mademoiselle, qui sommes à cent lieues l'un de l'autre, ne soyons point du tout de leur avis, et dédaignons avec un noble orgueil un système qui peut blesser les prétentions de cet être fier et sensible qu'on appelle *ame*.

Vous avez un peu sur le cœur, à ce que je vois, l'épitre de M. Barthe, sur l'amitié des femmes. Il a été bien hardi, sans doute; il ne vous connoissoit sûrement pas : il a jugé votre sexe sur une centaine de très-jolies poupées qui vont du lit à leur toilette, de la toilette au bal, qui chantent, qui dansent, qui se parent, et à qui la nature a donné précisément ce qu'il leur faut d'ame et d'esprit pour tirer parti de leurs sens. Il est un peu injuste de juger toutes les femmes sur celles-là. J'ai osé traiter la même question dans mon ouvrage; et si je ne vous satisfais pas en tout, j'espère au moins que vous serez plus contente de moi.

Je vois que vous vous occupez toujours de philosophie. Les rêveries sublimes et profondes sont les brochures de votre toilette. Ce goût annonce le besoin de penser; et je pardonne à la métaphysique, si, en vous occupant, elle vous distrait de vous-même : c'est-là le plus grand service qu'elle puisse rendre. Lisez, pensez, vivez heureuse, et songez de temps en temps à ceux qui vous aiment.

9 juillet 1773.

J'ai l'honneur, Mademoiselle, de vous

adresser ma nouvelle édition. Les deux premiers volumes sont entièrement nouveaux ; je souhaite qu'ils vous intéressent, et que vous y reconnoissiez quelquefois une ame digne de la vôtre. J'ai parcouru dans cet ouvrage bien des pays et bien des siècles, jugeant sur mon chemin tous ceux que je rencontrois, ne respectant pas toujours les réputations et ceux qui les font, et osant quelquefois abattre des statues élevées par l'ignorance ou la bassesse à de prétendus grands hommes. Jugez-moi, Mademoiselle, si je suis déjà assez heureux pour être entre vos mains. Si, par hasard, on n'avoit point fait ma commission, faites-moi le plaisir de me le mander, pour que je répare cette négligence. J'ai bien des torts avec vous ; je n'ai pas le bonheur de vous écrire aussi souvent que je le voudrois ; je suis entraîné dans un genre de vie et dans des occupations qui m'enlèvent souvent à moi-même, mais les sentimens que vous m'inspirez sont toujours les mêmes. Je n'oublierai jamais le temps où j'avois le bonheur de recevoir de vous des lettres si intéressantes, et où vous vouliez bien me permettre de m'entretenir et de causer familièrement avec vous de philosophie, de littérature et d'amitié. Hélas ! les beaux jours s'envolent et emportent avec eux ce charme attaché aux premiers sentimens. A mesure qu'on avance, le sentier de la vie devient plus pénible ; il offre moins de fleurs sur la route, moins de ces endroits délicieux où on aime à se reposer : il semble

que le torrent vous entraîne, et qu'on n'a presque plus d'autre sentiment que celui de se défendre contre cette rapidité inévitable qui emporte tout. Ah ! du moins il est permis de se retourner quelquefois, de jeter les yeux en arrière pour voir encore les beaux lieux que l'on quitte, et jouir du moins, par les regrets, de ce qui nous échappe. Quoique vous soyez encore dans la jeunesse, ne commencez-vous pas, Mademoiselle, à éprouver un peu de ce sentiment. Pour moi, beaucoup plus âgé que vous, je sens qu'il me gagne de jour en jour, et je vois l'espace et le temps qui se dérobent sous moi d'une manière qui m'effraie. Conservez-moi toujours cette ancienne amitié dont le souvenir m'est si cher. Daignez me lire quelquefois; daignez m'écrire encore malgré mes négligences, qui ne sont jamais de l'oubli. Vous avez donc bien voulu vous promener avec moi, à travers ces montagnes et ces rochers solitaires que j'ai peints. Votre imagination vive a cru entendre le bruit de ces torrens qui s'enfoncent dans des abymes. J'aime passionnément ces images pleines de mélancolie et de grandeur : il me semble qu'au milieu de cette nature inculte et sauvage, je suis échappé du monde que je connois, et mon imagination habite un nouvel univers qu'elle se fait à sa fantaisie. J'ai lu plusieurs fois votre *Conte oriental* ; il me paroît avoir le costume du pays, et l'aventure de votre malheureuse victime est décrite avec autant d'intérêt que de chaleur. J'aime

le demi-voile que vous avez jeté sur cette aventure qui, en intéressant pour le présent, intéresse encore pour la suite. Continuez à remplir vos loisirs avec le sentiment et la pensée : ce sont les deux génies invisibles qui accompagnent l'homme dans ce voyage d'un moment, et qui sont chargés d'embellir pour lui le globe qu'il parcourt ; mais ils ne se manifestent pas à tout le monde. Vous qui entendez si bien leur langage, qu'ils vous parlent quelquefois de moi. Adieu ; aimez-moi toujours un peu, et permettez-moi de vous assurer de mon inviolable et tendre attachement.

16 juin 1779.

Vous avez, Mademoiselle, emporté de Marly tout notre bonheur et nos plaisirs. Depuis votre départ, j'ai toujours été dans l'inquiétude et le chagrin : ma sœur est tombée malade ; ce corps délicat et frêle que vous connoissez, est tourmenté par les plus horribles souffrances. Ses jours et ses nuits se passent dans des gémissemens, des cris et des remèdes qui la fatiguent presqu'autant que ses maux. Je suis témoin de ce cruel spectacle, sans pouvoir lui procurer presqu'aucun soulagement. La médecine a si peu de ressources ! et à la campagne, il y a si peu de secours ! J'en aurois beaucoup plus à Paris ; mais, dans l'état où elle est, il est impossible de la transporter. Elle s'étonne elle-même de pouvoir tant souffrir, et je ne suis pas moins étonné

étonné qu'elle puisse, dans sa foiblesse, trouver assez de force pour résister à tant de maux. Heureusement elle a quelques momens de calme dans le jour, mais toutes les nuits sont cruelles.

Vous avez le bonheur de vivre dans une société qui vous chérit, à côté d'une amie qui vous idolâtre : ah! joignez-y la santé, sans laquelle il n'y a point de bonheur. Vos *Contes orientaux* paroissent depuis quelques jours. J'ai reçu les exemplaires que vous me destiniez; je n'ai pu encore en faire usage, parce que tous mes instans sont cruellement occupés : les premiers que j'aurai de libres seront employés à faire l'extrait pour le *Mercure*. Ce sera une occupation bien douce pour moi; je croirai encore être avec vous; je converserai avec votre imagination riante, avec votre ame sensible, avec cet esprit délicat et orné sans aucune affectation de le paroître. Tout cela forme un ensemble piquant avec lequel il seroit très-doux de vivre; mais tout cela, à cent lieues de distance, ne laisse que des regrets.

Je ne vous renvoie pas la lettre de votre bonne amie, que j'ai lue avec un extrême plaisir; j'attends que vous m'indiquiez un contre-seing. Remerciez-la beaucoup pour moi de cette amitié passionnée qu'elle a pour vous, et qui contribue tant à votre bonheur.

Du 11 novembre 1779.

Oui, Mademoiselle, soyez sûre à jamais

des sentimens de ma sœur et des miens. Nous voudrions pouvoir vous les témoigner encore à Paris, pouvoir encore jouir de votre entretien, vous offrir de temps en temps notre petite table frugale, ou nous promener avec vous dans les bosquets délicieux de Marly, que vous embellissiez encore : mais nos beaux jours sont passés. Vous avez été vous entourer de nuages dans votre ville de la Rochelle : en diminuant notre bonheur, il paroît que vous n'avez point augmenté le vôtre. Si j'en juge par le ton de vos dernières lettres, vous n'êtes point heureuse. Vous éprouvez cette langueur secrète d'une ame qui se sent étrangère où elle est, et que rien ne ranime, parce que peut-être elle a besoin d'un intérêt plus vif. Il est une mélancolie douce et sensible qui est au-dessus de tous les plaisirs; qui jouit de son recueillement et de sa solitude, bien plus que d'autres ne jouissent de leur joie; qui plaît à l'imagination et la nourrit, et fait quelquefois verser des larmes avec délices. Cette mélancolie est un bonheur, et elle est presque toujours la compagne du talent. Vous devez la connoître, et vous avez dû l'éprouver souvent; mais il en est une autre qui n'est que de la tristesse, et laisse un vide affreux dans l'ame : elle empoisonne tout et n'embellit rien; elle gâte à-la-fois et la solitude et le monde; elle ôte le goût des plaisirs et du travail, et ne le remplace pas. Ah! c'est-là un véritable fléau et le plus cruel de la vie. Que je vous plaindrois, si vous

étiez jamais destinée à l'éprouver : mon ame a été souvent dans cette situation ; elle étoit comme ces ombres qui n'avoient plus de part à la vie, que parce qu'elles étoient forcées d'errer autour de leurs tombeaux. Il me semble qu'en moi cette disposition venoit souvent du contraste d'une âme active avec un corps très-foible ; c'étoit presque toujours l'effet d'une mauvaise santé. Heureusement la nature, si féconde en sources de peines, vous a préservée de celle-là. Vous avez de plus auprès de vous les ressources d'une amitié tendre, celle des talens, du travail et des succès. Les succès sont au moins une distraction agréable ; et quand on a rien de mieux à faire, on y pense au moins quelques minutes avec plaisir. Madame Necker et M. d'Alembert m'avoient dit tous deux que vous leur aviez envoyé votre ouvrage. M. d'Alembert est venu un matin chez moi me lire votre lettre ; vos *Contes* lui ont fait un véritable plaisir ; et d'après cette lecture, il s'est imaginé que vous deviez être d'une société très-agréable : ainsi je l'ai trouvé d'avance très-disposé à croire tout ce que je pouvois lui dire là-dessus. J'ignorois qu'un de ces faiseurs de libelles, qu'on appelle *Journaux*, m'eût attribué votre ouvrage. Vous me l'avez appris ; il faut bien que ce monsieur ne laisse pas échapper une sottise à dire ou une calomnie à inventer : c'est-là son métier, et il s'en acquitte bien. Au reste, tout cela fait si peu d'effet, et on s'en occupe si peu dans Paris,

que je n'en avois pas même entendu parler. Ne croyez pas que le nouvel auteur de l'*Art d'aimer* vous *boude*, comme vous le dites, il ne boude point; il est distrait, il fait des vers, il chante des airs d'opéra, il se passionne pour de la musique, il donne à dîner, il va souper chez des femmes aimables et qui l'amusent, il dit j'écrirai demain, et demain il recommence le même genre de vie, et n'a point écrit. Voilà ses torts, il faut les lui pardonner.

Je n'ai pas encore lu en entier le livre *des Extrêmes*, que vous avez eu la bonté de m'envoyer; mais ce que j'en ai lu m'a attaché par la finesse et la profondeur. Ce livre a le mérite de faire penser; il présente un horizon immense, et parcourt presque tous les objets qui intéressent l'esprit humain. On y trouve souvent une métaphysique très-fine et très-déliée : il y traite beaucoup de questions très-piquantes, et sur lesquelles la philosophie humaine peut s'exercer long-temps : ç'a été une entreprise très-hardie, d'assigner aux hommes, aux nations, aux sciences, aux arts, aux lettres, au génie, aux vertus même, la borne et la mesure où tout doit s'arrêter. Cela me rappelle la grande idée de Milton, dans la création du monde, et ce compas d'or que prend l'éternel, lorsque s'avançant au milieu du chaos, *il appuya un pied du compas dans le centre, et tourna l'autre en rond au travers de la vaste profondeur des ténèbres, et dit* : « *Monde*,

étends-toi jusques-là ; ici bornes-toi ; que ce soit-là ta circonférence ». L'auteur de cet ouvrage a fait la même chose pour le monde moral, et l'édifice métaphysique de nos idées. Ce livre perfectionné autant qu'il pourroit l'être, seroit peut-être un des plus utiles, parce que la grande maladie de l'esprit humain, mis en mouvement par la société, est de vouloir toujours avancer ; que toute borne lui paroît la marque de l'impuissance, et qu'il croit ajouter à son bonheur tout ce qu'il ajoute à sa force : il en est de même de l'homme considéré comme passionné ; car toute passion est un mouvement qui, par lui-même, tend à ne s'arrêter jamais ; sa nature est de méconnoître les limites et de franchir les barrières ; il ne faut laisser ce droit qu'à l'amitié ; l'amitié, dit Voltaire :

Seul mouvement de l'ame où l'excès soit permis.

C'est ainsi du moins que vous savez l'inspirer : agréez pour jamais mon inviolable et tendre attachement, ainsi que celui de ma sœur ; souvent nous parlons de vous ensemble, et vous êtes encore présente à nos entretiens. Permettez que votre chère amie trouve ici l'assurance de tous nos sentimens.

Du 20 janvier 1782.

Nous avons été bien consternés, ma sœur et moi, en apprenant l'affreuse nouvelle de

la mort de votre amie, en parcourant cette lettre presqu'entièrement effacée par vos larmes. Hélas! nous étions bien loin de soupçonner votre malheur. Nous vous croyions tranquille, heureuse, et depuis trois mois vous vivez dans le plus grand désespoir! si du moins nous étions auprès de vous pour soulager vos peines, pour vous offrir les foibles consolations de l'amitié! Je sais qu'il n'y a pas de consolations pour de semblables pertes. On ne remplace point un cœur dont on a été si tendrement aimé; on ne met rien à la place d'une amie de vingt ans qui ne vivoit, qui n'existoit que pour vous, qui s'étoit sacrifiée toute entière à votre bonheur, qui vous adoroit avec cette passion qui n'appartient qu'aux ames brûlantes, et que les cœurs froids et indifférens ont tant de peine à croire. Je ne chercherai donc point à combattre votre douleur; je ne serai point assez cruel pour vouloir vous l'arracher : ce n'est plus que par elle que vous tenez encore à l'objet que vous avez aimé, et ce seroit vous en priver une seconde fois que de vous séparer du sentiment triste et douloureux qui vous attache à son souvenir. Ah! s'il est encore pour vous quelque bonheur sur la terre, il ne peut être que dans votre affliction même, et dans ces larmes que vous versez tous les jours. Je voudrois du moins que nous pussions être à côté de vous pour les partager : je voudrois que vous pussiez connoître par nos soins, par nos empressemens les plus

tendres, qu'il reste encore des ames qui savent vous aimer ; que cette amitié si profonde et que vous avez su si bien inspirer, n'est pas éteinte ; que votre cœur peut encore en trouver qui sachent lui répondre, et vous offrir au moins quelques dédommagemens de ce qu'il a perdu. Celle qui a été ainsi aimée, celle qui sait donner des regrets si touchans et si tendres à la perte de l'amitié, mérite de trouver des amis par toute la terre. Oui, vous serez chérie par tous ceux qui pourront vous connoître ; vous n'avez point à craindre cette affreuse solitude de l'ame, qui est le plus grand des maux pour elle, quand elle a joui d'un état plus doux. Ah ! le monde n'est un désert que pour celui qui n'aime plus, qui ne peut plus être aimé. Vous ne serez point condamnée à éprouver ce vide affreux : un tel supplice n'est pas fait pour vous ; mais n'ajoutez pas aux peines de la nature, à ce fardeau inévitable de douleurs qu'elle nous a imposé, en rendant mortel tout ce que nous aimons. Pourquoi rendre vous-même votre condition plus déplorable qu'elle n'est ? Pourquoi vous ensevelir à la Rochelle auprès d'un tombeau qui ne peut vous entendre ? Pourquoi enfin renoncer pour jamais à vos autres amis qui se feroient un bonheur de vous aimer et d'adoucir vos chagrins, autant du moins qu'il seroit en eux. Je vous avoue que ce parti me paroît bien extrême, et je ne vois point d'assez bonnes raisons pour l'approuver. Dans la

triste situation on vous êtes, votre imagination frappée se grossit aisément tous les objets ; mais plus calme un jour, vous les jugerez vous-même d'une manière différente. Vous vous trouverez isolée, séparée de tout, privée des ressources et de ces distractions nécessaires qui font supporter la vie. Vous savez que je n'ai jamais goûté ces idées funestes de séparation et de retraite. Revenez plutôt à Paris ; il me semble qu'avec les ménagemens que donne la prudence et l'esprit, vous pourriez y trouver la paix. Elle demande des sacrifices : il faut souvent faire dans la vie ce qu'on fait sur mer dans les grandes tempêtes, jeter soi-même ce qu'on a de moins précieux pour conserver le reste. La nature vous a donné une ame et une tête active ; elle vous a donné des talens ; vous avez besoin d'objets qui vous occupent, et d'autres au moins qui servent à vous distraire ; dans ce néant où vous avez résolu de passer le reste de votre vie, vous vous dévorerez vous-même : vous avez eu long-temps des jours heureux et calmes à la Rochelle, vous croyez peut-être les y retrouver ; mais ce séjour n'est plus pour vous ce qu'il étoit. Il y a des situations qu'on ne retrouve plus quand on les a une fois abandonnées. Vous croyez n'être point heureuse à Paris, et vous le serez encore moins ailleurs. Vous vous rappelerez en vain le calme et la douceur de votre jeunesse, et ces premiers enchantemens de l'amitié pure et tendre qui s'étoit vouée à

vous

vous. Tous ces souvenirs ne seront plus pour vous que des images attristantes et douloureuses ; c'est l'amitié qui vous parle, et l'amitié la plus désintéressée, qui ne voit et ne désire que votre bonheur. Je voudrois pouvoir y contribuer de quelque manière ; ce seroit pour moi la chose la plus douce ; c'est le vœu de ma sœur, ainsi que le mien ; elle est aussi touchée de votre malheur qu'on puisse l'être. Nous en parlons souvent entre nous ; que ne pouvez-vous nous entendre ! nos mains quelquefois pourroient essuyer vos larmes. Nous vous embrassons tous les deux bien tendrement, et du fond d'un cœur qui vous est attaché pour la vie.

CORRESPONDANCE
DE THOMAS
AVEC DUCIS,

depuis 1778 jusqu'en 1785.

Ce vendredi.

JE vais relire *Œdipe*, mon cher ami, et sûrement je le relirai avec un nouveau plaisir, comme on revoit toujours ses amis avec intérêt, et les grands caractères avec admiration. Après avoir lu, je vous parlerai avec ma franchise accoutumée, et je vous soumettrai mes jugemens : si nous ne sommes point d'accord, M. Dangiviller sera en tiers entre nous : vous connoissez son ardente amitié pour vous et le zèle qu'il prend à vos succès ; je lui dispute ces deux sentimens, comme vous savez bien. Ma sœur et moi nous regrettons fort le temps que vous avez passé ici avec nous ; j'espère que ces jours heureux pourront revenir, s'ils ne vous ont point ennuyé. Vous pourriez, dans le mois de septembre, venir passer une

semaine ou deux, comme vous avez fait la dernière fois ; nous nous réunirions aux heures du repas et à la promenade. Les journées d'automne, à la campagne, ne sont pas défavorables à la méditation et au génie. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse. Ma sœur me charge de mille choses pour vous.

A Marly, ce dimanche 4 otobre 1778.

Vous êtes le maître, mon cher ami, de venir à Marly au jour et au moment que vous le désirerez, c'est-à-dire tout-à-l'heure; vous ferez le plus grand plaisir à ma sœur et à moi. Votre chambre ou votre cellule sera toujours réservée dans le couvent dès que vous pourrez ou que vous voudrez en faire usage. Vous savez notre projet des pères du désert; malheureusement le désert se trouvera cette fois-ci au milieu de la cour. C'est un mauvais voisinage pour des hermites ; mais avec une imagination forte on se fait une solitude par tout. Votre clef mettra une barrière entre vous et le reste du monde ; venez donc dès aujourd'hui, dès demain si vous voulez. Nous avons encore de la verdure au-dehors, et au-dedans le feu étincelle dans le foyer ; le feu est assez propre à la rêverie des poëtes, et quelquefois l'imagination s'enflamme au bruit du bois qui pétille. Pardon, je vous parle votre langue ; j'apprendrai encore mieux à la parler auprès de vous, et votre exemple m'animera moi-même au travail. Adieu, mon cher ami, je vous em-

brasse. Songez qu'il y a ici deux personnes qui vous attendent et qui vous aiment.

A Marly, ce 18 novembre 1778.

J'AI lu avec bien de l'intérêt, mon cher ami, votre aimable lettre, et j'ai cru causer encore avec vous au coin de notre foyer solitaire, ou dans ces allées profondes de la forêt où nous allions quelquefois nous égarer. Nous ne sommes pas faits l'un et l'autre pour le bruit, ni pour ces belles soirées où l'on va s'ennuyer en cérémonie. Il nous faut la liberté de l'ame et la fière indépendance de la solitude; c'est-là que nous nous retrouvons nous-mêmes, et que nous sommes quelque chose; c'est-là que le génie se fait entendre, s'il daigne quelquefois nous visiter. Les inspirations heureuses sont dans les profondeurs de l'ame et dans le calme du silence. Nous retrouverons, j'espère, nos promenades, nos arbres pittoresques, nos bois déserts, nos soleils couchans, et ces scènes magnifiques de la nuit qui étend sur l'univers ses grandes ombres, et dont la tranquillité auguste inspire une sorte de respect religieux. J'ai un véritable regret que nos ames ne se soient pas réunies plutôt, et que le temps ait volé à notre amitié tant d'années qu'il nous devoit. Employons du moins celui qui nous reste, et soyons séparés le moins qu'il nous sera possible. Je vous félicite des larmes qui commencent à couler sur le sort de votre vieil *OEdipe*;

soyez persuadé qu'il sera parlé de ce vieillard, et qu'il donnera de fortes secousses à des ames froides et légères qui seront tout étonnées de se trouver sensibles. Spectateurs, acteurs, gens de lettres et gens du monde vont faire connoissance avec cette vieille nature inconnue depuis si long-temps et proscrite de nos ouvrages comme de nos mœurs. Elle attachera par sa simplicité fière et par ce pathétique profond, expression touchante du malheur qui se plaint sans penser qu'il a des témoins autour de lui; car c'est la principale et peut-être la seule source de la corruption du goût de penser qu'on a des spectateurs. Mettez une coquette ou un bel esprit dans un désert, ils seront bientôt corrigés, et ils cesseront d'être ridicules en devenant vrais, c'est-à-dire simples, car dans les arts ces deux mots signifient la même chose et n'expriment qu'une idée. Apprenez surtout à vos acteurs à ne pas être plus vivans qu'il ne faut; car c'est-là que l'excès de la force tue. Plus on est violent, moins on est sensible, et le spectateur se glace à mesure que l'énergumène s'échauffe. Je compte rester ici jusqu'à la fin du mois; ainsi je ne verrai que la répétition qui se fera à Versailles. Il y a apparence qu'elle n'aura lieu que le jour même de la représentation; si par hasard elle devoit se faire la veille, mandez-le-moi par un billet de deux mots, pour que je m'y rende de Marly. Adieu, mon cher ami; je vous embrasse bien tendrement et de tout mon cœur. Ma sœur vous fait mille complimens.

A Hières, ce 18 décembre 1781.

Je suis arrivé à Hières, mon cher ami, depuis une douzaine de jours, et je viens d'y recevoir la nouvelle lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire. J'en avois déjà reçu une à Arnai-le-Duc. Pour celle de Lyon, elle doit être restée à la poste, car elle est arrivée après mon départ de cette ville, où je n'ai séjourné que deux jours. Vous avez su l'accident cruel de la maladie de ma sœur, qui m'a retenu pendant vingt-cinq jours dans une misérable auberge. Là, j'ai épuisé tous les chagrins, toutes les douleurs, et celles que vous savez, et d'autres encore que vous ignorez. En tout, ce voyage a été un voyage funeste, bien plus capable d'altérer ou de détruire ma santé, que de la réparer. Parti de la ville d'Arnai, j'ai tremblé pendant long-temps que ma sœur ne retombât malade, tant elle étoit foible, fatiguée et attaquée presque tous les jours par de nouveaux ressentimens de ses souffrances. Un pareil spectacle, les précautions éternelles qu'il falloit prendre, des craintes de tous les momens, et d'autres chagrins encore dont je ne vous parle pas, ont empoisonné le reste de ma route. Je me suis trouvé à Hières, sans goût et sans plaisir, étonné moi-même de voir avec tant d'indifférence un lieu que j'étois venu chercher de si loin. Ce climat, qu'on m'avoit peint si enchanteur, n'a point du tout répondu à mes

espérances ; il est gâté par le vent, la pluie et l'humidité comme tous les autres ; on n'est pas logé commodément ; toutes les ressources de la vie y sont chères, et on se les procure difficilement. J'y resterai puisque j'y suis ; mais cela ne vaut pas la peine d'être cherché à tant de frais. En tout, il faut revenir au mot bien sage de Fontenelle : « Celui qui veut être heureux occupe peu de place, et en change peu. » Ce sera désormais ma devise. Les imaginations poëtiques se prennent aisément à des descriptions qui vont bien en vers, mais qui, à l'essai, rendent peu pour le bonheur. Pour vous, mon cher ami, vivez auprès de ceux que vous aimez, goûtez le repos entremêlé d'un peu de travail, et surtout ne perdez pas ce goût précieux de solitude que vous avez si bien chanté. Il est rare qu'on se repente d'avoir vécu solitaire. Ce sont des frottemens de moins ; et il y a toujours de l'imprudence à s'associer à des convulsions étrangères : on a bien assez de celles de son propre caractère. Je vous félicite d'avoir enfin terminé le mariage de votre fille, car il doit l'être dans ce moment. Elle se sépare de vous, mais pour trouver un nouvel appui, mais pour entrer dans l'ordre et dans le plan de la nature ; mais sa fortune et son existence sont assurées ; mais l'homme à qui vous confiez ce cher dépôt, a de la probité, de la raison, de la modération surtout, sans laquelle il n'y a ni vertus pour soi, ni bonheur pour les autres. Vous êtes un excellent fils, vous

êtes un père tendre et sensible, vous en remplissez tous les devoirs, et vous accomplissez en tout la justice de l'homme. Tous ces talens que nous cultivons avec tant de peine, et dont nous sommes si vains, sont hors de nous; ils appartiennent bien plus aux autres qu'à nous-mêmes. C'est une décoration de la société, qui s'en amuse, s'en joue, et quelquefois la brise avec fureur. Il ne faut y mettre que le prix qu'ils valent, c'est-à-dire, assez peu. Mais nos sentimens et nos vertus, tout l'intérieur de nous-mêmes, les liens de la nature et de l'amitié, voilà ce qui est véritablement à nous : on en jouit sans théâtre et sans acteurs, et sans battemens de mains. Je suis charmé d'apprendre que M. d'Angiviller est enfin convalescent. J'ai partagé du fond de mon cœur ses peines et ses souffrances. Est-ce donc pour lui que les douleurs devroient être réservées? Il semble que, dans l'ordre moral, toute douleur physique devroit être une peine et suppléer du moins aux remords : mais une obscurité impénétrable couvre le chaos de ce monde; nous sommes condamnés à tout souffrir et à tout ignorer. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse bien tendrement. Ma sœur vous fait mille amitiés. Je ne vous parle pas de tous les sentimens de mon cœur, vous les connoissez.

J'ai été bien affligé de la mort de ce pauvre Saurin. Il avoit un esprit et un caractère estimables, et il ne sera pas aisément remplacé avec tout ce qu'il avoit. Une qualité surtout, rare

rare aujourd'hui, c'est une certaine tempérance de raison, qui connoît les bornes et les limites de tout. On est porté aujourd'hui à précipiter tous les mouvemens; lui savoit s'arrêter et arrêter les autres. Je souhaite qu'en lui donnant un successeur, nous retrouvions ce genre de mérite, plus nécessaire peut-être dans notre corps que par tout ailleurs.

A Hières, ce 18 janvier 1782.

Je vous remercie, mon cher ami, des nouvelles que vous voulez bien me donner. Elles arrivent dans mon désert, comme autrefois le bruit de ce qui se passoit encore dans le monde pénétroit de temps en temps dans les solitudes de la Thébaïde. Là, les bons hermites, assis sous leurs grottes ou à l'ombre de leurs palmiers, apprenant quelquefois des nouvelles, disoient : « C'est comme de notre temps; le monde n'a point changé : il y a toujours des passions : on vit, on meurt; on se dispute des dépouilles et des héritages, et ceux qui les auront obtenus les céderont bientôt à d'autres. Les hommes se battent pour des vanités, au bord du tombeau des autres et du leur ». C'est ce que je dis aussi sous mes orangers, en lisant vos lettres. Il paroît que la place de Saurin a renouvelé ces brigues si communes, dont nous avons trop d'exemples. C'est une grande fureur de se disputer ainsi, par toutes sortes de moyens, ce que le mérite seul et le cours naturel des répu-

tations et des suffrages devroit donner. Tout le monde invoque le nom de la justice, et il n'y a que des passions et des haines particulières. On veut plutôt ravir à d'autres, que de posséder soi-même : et puis il y a par tout des caractères d'une activité inquiète, empressés de se mêler à toute apparence de mouvement, et qui, pour échapper à un repos qui les tourmente, sont toujours prêts à troubler celui des autres. Je remercie le ciel de m'avoir épargné un pareil caractère. Je vous loue bien fort, mon cher ami, de vous être révolté contre l'indigne oppression qu'on vouloit exercer sur vous. C'est une chose singulière de poursuivre sans cesse la liberté et la conscience avec le glaive du pouvoir; c'est dire à quelqu'un : Soyez mon esclave, sinon je vous ferai commander, par un plus puissant que moi, ce que je vous ordonne, et je vous mettrai dans le cas indispensable ou d'être vil, ou d'être malheureux. Les hommes qui savent supporter la solitude et y réfléchir de temps en temps avec eux-mêmes, ne sont pas faits pour être menés ainsi. Il y a une hauteur d'ame qui est au niveau de tout et qui laisse même bien loin au-dessous d'elle toutes les risibles hauteurs de ce monde. Il est bon de l'avoir dans les occasions, et vous la trouverez toujours au fond de votre ame, quand il en sera besoin. Vous m'avez fait une peinture charmante de la cérémonie qui a uni pour jamais votre aimable fille à l'homme qui s'est chargé de faire son bonheur. Cette pudeur aimable

ces grâces décentes, l'aspect vénérable de votre digne mère, à côté de cette jeune personne, les deux âges de la vie humaine ainsi rapprochés, la religion qui vient avec tout son appareil consacrer le vœu de la nature et le lien le plus nécessaire à la société ; vous, mon cher ami, vous au milieu de tout ce spectacle, avec le sentiment et les larmes délicieuses d'un père; car je vous connois trop, je suis sûr qu'il vous est échappé dans ces momens quelqu'une de ces douces larmes qui sortent du cœur, ces larmes du bonheur qui font oublier quelquefois et pardonner à la nature toutes celles de l'amertume et de la tristesse ; ce tableau touchant, j'aurois désiré d'en être le témoin, car la société, telle qu'elle est aujourd'hui, ne le présente pas souvent, et nous sommes réduits à chercher quelques foibles représentations de ces mœurs au théâtre ou dans les romans. Mais l'imagination en ce genre ne fait jamais aussi bien que la nature. J'en excepte pourtant l'imagination de ces hommes de génie qui ont étudié au fond de leur cœur une nature profonde et vraie, et qui savent la rendre comme ils la sentent.

Tandis que vous travaillez, mon cher ami, ou que vous vous livrez à un repos fécond qui prépare le travail, moi je mène toujours la même vie, celle d'une inaction profonde et quelquefois ennuyée, comme cela doit être. Je crains cependant que bientôt la patience ne m'échappe, et que je ne sois obligé à me

faire au moins quelqu'occupation légère, qui, sans être du travail, me trompe du moins sur mon oisiveté et sur le temps. Adieu, mon cher ami; je vous embrasse bien tendrement et de tout mon cœur. Je remercie madame votre mère de son souvenir obligeant, et vous prie de vouloir lui offrir tous mes respects.

A Hières, ce 4 mars 1782.

J'ai été bien aise, mon cher ami, d'apprendre que votre pièce (*le Roi Lear*) alloit être jouée. Un succès de plus vous encourageroit à un nouvel ouvrage. La gloire dont on se moque un peu, mais qui a du bon comme tous les autres biens de ce monde, sert du moins à soutenir dans le travail, et à tirer l'ame de cette espèce de mollesse et d'inertie où l'on s'abandonne très-volontiers dans le repos. Il n'y a guère d'activité sans motif, et le travail qui n'est que pour soi seul, ne réveille pas toujours; le génie même est une puissance qui a besoin d'être remuée. Tâchez donc d'être joué, mon cher ami, s'il est encore temps; *Macbeth* en vaudra mieux, et vous vous y livrerez vous-même avec plus de passion, et, par conséquent plus de force. Vous êtes occupé d'un projet beaucoup plus doux, et qui vous intéresse davantage. Je vous souhaite un plein succès. Ainsi vous assurerez le bonheur de votre vie; vous jouirez du bonheur de vos enfans, qui sera le vôtre; et vos yeux, troublés quelquefois par l'image de la

société et des injustices qu'on y éprouve, en retombant avec délices sur vos enfans heureux, reprendront toute leur sérénité. Madame votre mère conduira encore cette nouvelle entreprise avec son intelligence et sa sagesse ordinaire; elle est le génie tutélaire qui veille sur vous et sur vos filles : c'est l'amitié, c'est la tendresse; c'est la nature dans tout ce qu'elle a de plus respectable et de plus touchant. Vous méritez un pareil bonheur, parce votre cœur sait en jouir. Vous avez passé à travers votre siècle, sans qu'il déposât sur vous aucune de ses taches. Conservez ce goût précieux de la nature qui est aujourd'hui si loin de nous, et continuez à vivre loin des hommes pour être heureux : on ne s'en approche jamais impunément; et il n'y a point de jours passés dans la solitude, dont le soir ne soit calme. Vous me demandez des nouvelles de ma santé; je ne sais qu'en dire; je répondrai : «Toujours de même». Je n'éprouve aucun changement marqué ni du voyage, ni du séjour : beaucoup de causes y ont contribué; le temps même n'a pas été favorable; tout le mois de février a été froid, ou pluvieux ou humide. Depuis deux jours, le soleil reparoît; mais ici il est inconstant comme ailleurs; et ces climats si vantés sont bons à être chantés en vers à deux cents lieues de là. Je crois que je reviendrai à Paris, à-peuprès comme j'en suis parti. Dans quelques jours, peut-être, j'irai faire un voyage à Montpellier : s'il y a quelque bon médecin,

je le consulterai sur mon état ; sinon, cette course du moins m'aura un peu dissipé ; elle aura rompu la vie monotone et assez triste que je mène. Adieu, mon cher ami ; je vous embrasse bien tendrement. Ma sœur me charge de mille complimens pour vous. Sa santé n'est pas mauvaise ; je trouve qu'à proportion elle a beaucoup plus gagné que moi depuis notre établissement : ainsi nous n'aurons pas tout perdu.

Hières, ce 12 avril 1782.

Tandis que vous parcourez les presbytères et les solitudes, mon cher ami, je suis toujours dans la mienne ; je vois les vents, les tempêtes et les pluies se mêler au printemps qui renaît. Nous avons des jours d'orage ; nous avons des jours très-agréables. Ma fenêtre est ombragée d'un grand maronnier qui est déjà couvert de feuilles, et qui commence à développer ses grands panaches blancs dont les fleurs s'entremêlent à sa verdure. De l'autre côté et à peu de distance, est un grand laurier qui touche au second étage de la maison ; il est semblable à celui que Virgile décrit, et qui étoit dans la cour de Priam :

Juxtaque veterrima laurus
Incumbens arae atque umbrâ complexa penates.

Il n'y manque que l'autel. Mais qu'en a-t-il besoin ? tout laurier pour les poëtes n'est-il pas sacré ? celui-ci est si touffu, qu'il auroit

de quoi ombrager à-la-fois les tombeaux d'Homère, de Milton, de Virgile et du Tasse. Oh! s'il m'étoit permis d'en cueillir un rameau, je m'en servirois, non comme Enée pour descendre aux enfers, mais pour en revenir plutôt et remonter à la vie. Je me sens renaître au désir de faire quelque chose, et d'employer du moins à quelqu'ouvrage le petit nombre de jours ou d'années qui me restent. Il me semble par fois que le fil de mes jours commence à se renouer; je le sens un peu moins frêle et plus capable de résister aux secousses de la vie: c'est peut-être l'effet de la saison qui ranime tout. Tous nos champs et nos jardins sont en fleurs; le grenadier que l'on rencontre par tout parmi les haies et les buissons, commence à rougir; nos prairies ont les plus belles couleurs; la verdure ici a un éclat que je n'ai vu nulle part; les fleurs incarnates du pêcher font un effet charmant parmi ses feuilles naissantes et qui annoncent la jeunesse de l'arbre comme de l'année. Nous avons dans notre jardin de grands quinconces entièrement plantés de cet arbre; car il n'y a point ici d'espaliers, triste ressource des pays où il faut rassembler avec art quelques rayons épars du soleil, comme on rassemble avec peine dans nos jardins anglois quelques gouttes d'eau pour offrir à l'œil la triste image ou d'une rivière, ou d'un ruisseau qui n'y est pas. Ici la nature verse avec profusion l'eau et le soleil nécessaires pour former et nourrir ses ouvrages. Nos montagnes sont parfumées, et l'on s'y promène à travers

les rochers et l'encens des fleurs et des plantes. Voilà, mon cher ami, le spectacle que j'ai sous les yeux, quand le temps me permet d'en jouir; car quelquefois, et trop souvent même, ce beau spectacle se ferme : les nuages viennent tout couvrir, la pluie inonde tout et ne laisse d'asile que le coin du feu. On nous dit qu'on ne se souvient pas ici d'avoir vu un hiver pareil à celui de cette année. C'est jouer de malheur que d'avoir fait deux cents lieues pour venir le chercher : nous faisons du moins comme les riches à demi-ruinés qui ont assez de philosophie pour tirer parti des restes de leur fortune. Nous tâchons d'imiter ces infortunés réduits à vivre avec cinquante mille livres de rente, au lieu de deux ou trois cents mille qu'ils pouvoient espérer. Le spectacle que vous avez eu, mon cher ami, dans le presbytère de Neuilly-Saint-Front, dans la cellule du bon curé de Rocquencourt, ne ressemble pas tout-à-fait à celui-ci : vous y avez vu, non l'homme au sein de la nature, mais l'homme vivant dans la simplicité et dans la paix, conversant plus avec le ciel qu'avec la terre, moins occupé de vivre que d'apprendre à mourir, et se cherchant une patrie hors de ce globe où il voyage quelques années, comme dans un pays dont il ne veut connoître ni les mœurs ni la langue. Vous m'avez touché et attendri par la peinture de ce bon prêtre qui étudie gaiement le grand livre de la destruction humaine, et a placé dans sa bibliothèque, comme un livre de plus, cette image effrayante de la mort. Il est

est singulier que la religion et la volupté se soient servi des mêmes signes pour réveiller l'imagination des hommes par des idées si différentes. Les anciens, dans leurs repas, faisoient quelquefois paroître une tête de mort au milieu des coupes, des parfums et des couronnes de fleurs, tant l'homme misérable a besoin d'être averti pour ses plaisirs comme pour ses vertus! Il faut que son ame soit agitée en sens contraires pour s'élancer avec plus de force vers le but qu'il cherche, tel qu'il soit. Ne voit-on pas les sauvages, en Amérique, suspendre autour de leurs cabanes ces mêmes signes, comme des trophées, pour réveiller leur valeur ou attester leur gloire? Ainsi, tandis que l'ambition et les rois sur toute la terre se jouent des têtes humaines, le voluptueux, le philosophe, le chrétien, le sauvage les ont employées tour-à-tour pour graver plus profondément dans leur ame l'idée à laquelle ils mettoient le plus de prix et d'intérêt. Ils ont emprunté des tombeaux de quoi donner des leçons à la vie. La compagnie de votre curé, mon cher ami, m'a mené un peu loin. Ces objets qui frappent si vivement l'imagination, sont un peu sujets à l'égarer. Je reviens à vous pour vous remercier du fond de mon cœur de toutes vos lettres aimables et pleines d'un sentiment qui m'est bien doux. Vous voilà donc à Marly, près de cet appartement que nous avons occupé; je me flatte que ces lieux vous parlent un peu de nous et de notre tendre amitié. M. Barthe est ici depuis le carême; il

travaille fortement à son ouvrage, et met à profit dans la solitude tous ses souvenirs de Paris : il me charge de mille choses pour vous, et compte vous écrire lorsqu'il sera à Marseille. Ma sœur vous remercie et vous fait mille complimens. Nous n'avons encore rien de décidé sur notre retour. Je vous embrasse bien tendrement.

A Forcalquier, ce 22 juillet 1782.

Je suis bien touché, mon cher ami, de la part que vous prenez à mon affliction et à la perte cruelle que je viens de faire. Votre cœur est plus fait encore que celui d'un autre pour sentir ma douleur. Vous avez une mère, une mère qui vous chérit et que vous aimez tendrement ; elle s'occupe de votre bonheur, de celui de vos enfans, et dans sa vieillesse, elle travaille à ce qui doit faire un jour la consolation de la vôtre. Conservez, mon cher ami, conservez encore long-temps un dépôt si précieux et si cher que le ciel doit aussi vous redemander. Pour moi, j'ai perdu celle à qui je devois tout ; et quoiqu'elle eût quatre-vingt-deux ans, je l'ai perdue sans soupçonner même que ce malheur pût m'arriver. Jamais je n'avois arrêté mon esprit sur cette idée qui m'est encore nouvelle. Si j'étois retourné à Paris après l'hiver, comme c'étoit mon dessein, j'aurois encore pu la voir ; j'aurois pu lui rendre ces derniers soins qui sont une bien triste consolation, mais qui pourtant en sont

une. Je suis resté en Provence sans le vouloir, sans presque en rien espérer pour ma santé, entraîné par les circonstances, et forcé par les chaleurs qui m'ont empêché de me mettre en route. Des lettres que j'attendois ne me sont parvenues qu'un mois après qu'elles avoient été écrites. Je ne sais quelle fatalité singulière a présidé à tout cet arrangement; l'effet en a été bien funeste pour moi, et je ne m'en consolerai de ma vie. Vous me demandez des nouvelles de mon état : il est à-peu-près comme il a été depuis long-temps, un milieu entre la maladie et la santé, plus près pourtant de l'une que de l'autre. Les chaleurs excessives m'abattent; j'avois cru trouver un asile contre elles dans la haute Provence, mais elles se font sentir ici comme ailleurs; d'ailleurs le pays est tout nu, point de forêts, point de bois, presque point d'ombrage, par tout des montagnes arides, des lits de rivières au lieu de rivières, des ruisseaux et des torrens desséchés, un soleil brûlant, un ciel sans nuages, un air qui ne porte rien de doux et de rafraîchissant dans le sang ni la poitrine; avec cela, point de fruits, très-peu de légumes, les plus grandes difficultés pour vivre. Je n'ai qu'un dédommagement, c'est la bonté et les mœurs tout-à-fait honnêtes des habitans; leur pauvreté, leur séjour dans les montagnes, leur éloignement des grandes villes les préservent du luxe, des vices et de presque toutes les passions de la société. J'ai trouvé ici l'image des mœurs hospitalières et antiques; on ne trouve pas de-

maisons à louer, mais on m'en est venu offrir un grand nombre sans autre embarras que celui de choisir et de savoir comment témoigner ma reconnoissance. J'habite la maison de campagne la plus jolie du pays, la seule où il y ait une allée d'arbres et un petit ruisseau à côté, dont l'eau, à quelque distance, va faire tourner un moulin. Dans les grandes chaleurs, je vais au bord de ce ruisseau chercher un air un peu plus frais, et tant soit peu agité par le mouvement de l'eau. Je suis obligé de me lever à cinq heures pour monter à cheval. Je n'ai d'autre ombre que celle des montagnes avant que le soleil se soit élevé au-dessus de leur tête. Je monte encore à cheval quand le soleil est couché. Le reste du temps, je le passe presque tout entier dans des appartemens bien fermés, et où je laisse à peine pénétrer un peu de jour; là, quelquefois je lis Montagne: c'est mon délassement et ma société. J'avois recueilli à Hières une dame de Paris, malade, et qui étoit venue comme moi pour sa santé; elle m'avoit suivi à Forcalquier, et étoit logée dans la même maison que nous. Je viens de la voir mourir sous mes yeux; ce triste spectacle a renouvelé mes chagrins, et ajouté encore à ma douleur. La mort nous environne et nous presse de toutes parts, mon cher ami; elle est dans les lettres que je reçois; elle vient assiéger mes regards jusque dans ma maison; ce spectre est par tout, et nous avertit sans cesse de sa présence. J'irai probablement l'hiver prochain à Nice, sans être cependant

encore bien décidé ; j'avoue que j'en espère assez peu. Si j'y vais, j'irai par occasion, parce que je suis dans le voisinage, parce qu'il faut au moins n'avoir rien à se reprocher ; après quoi, quitte de tous les soins, j'irai reprendre ma vie tranquille et ma solitude de Paris ou auprès de Paris, et attendre en paix que ma vie s'écoule : vous cependant, mon cher ami, vous travaillez, vous vivez dans une douce retraite, occupé à verser dans vos tragédies cette force et cette énergie d'une ame pour qui le monde n'est pas fait, et qui y est tout-à-fait étrangère. Voilà donc *Macbeth* bientôt achevé ; c'est un hardi et difficile ouvrage. Vous y êtes entouré d'écueils et de précipices que votre vigueur seule peut franchir ; c'est le triomphe des grands talens et surtout du vôtre. Je vous lirai avec grand intérêt quand nous serons réunis. Je n'ai point encore le poëme de l'abbé de l'Isle ; si vous pouviez me le faire tenir par M. Dangiviller, vous me feriez plaisir. Je l'ai demandé à M. Vattelet qui ne me l'envoie point, et qui depuis très-long-temps ne m'a pas écrit ; seroit-il malade ? auriez-vous de ses nouvelles par quelqu'un de Paris ou par vos amis de Versailles ? Le chagrin, la chaleur, la mauvaise santé détruisent toute espèce de ressorts et jettent l'ame dans la langueur et l'inaction. J'aurai toujours assez de force pour vous aimer, pour vous le dire, pour désirer de me voir réuni à vous. Adieu, mon cher et tendre ami ; je vous embrasse du fond de mon cœur. Ecrivez-moi, consolez-

moi et aimez-moi comme je vous aime. Ma sœur me charge de mille choses pour vous ; elle a toujours de ses douleurs de rhumatisme : ces douleurs ont aussi gagné la pauvre Marianne qui souffre beaucoup, ne dort pas et est toute languissante ; tout ici va assez mal. Il faut convenir que ce n'est pas en Provence qu'est le meilleur des mondes ; il est peut-être ailleurs.

A Forcalquier, ce 11 octobre 1782.

J'ai reçu bien des lettres de vous, mon cher ami, et je vous dois bien des réponses : mon cœur vous les a toutes faites, mais ma plume ne les a point écrites. J'ai été assez mécontent de ma santé pendant toutes les chaleurs ; alors l'ame et le corps sont dans un état d'indolence et de foiblesse, qui a besoin de repos. J'ai compté, dans cet état, sur l'indulgence de mes amis, et surtout sur la vôtre. Je sais que vous m'aimez, et vous savez combien je vous aime. Ma conscience et la vôtre m'ont rassuré sur mon silence. Vous voilà plongé dans les grands travaux ! Que vous êtes heureux ! Une pièce faite, une autre prête à jouer, une autre à commencer ! Votre ame active et forte a de quoi se nourrir, et je l'en félicite. Elle ne peut plus goûter d'autre bonheur ; tout ce qui est foible ou frivole ne peut atteindre jusqu'à elle. Née pour les grauds mouvemens et les grandes passions, elle consume son énergie à les

peindre. Une ame qui a de la vigueur, et qui, par sa situation et les circonstances est condamnée au repos, n'a que ce moyen de remonter, pour ainsi dire, au niveau d'elle-même, et de rendre compte de ses richesses et de sa force. Je suis curieux de lire votre *Traité du Remord* (la tragédie de Macbeth). Vous l'aurez fait sûrement terrible et passionné. C'est ainsi qu'il faut instruire les hommes ; c'est avec des larmes et des cris qu'il faut leur donner des leçons. Ces ames froides et glacées restent immobiles, si on ne les agite par des convulsions. Je compare la plupart de nos auteurs tragiques, à ces orateurs de cour qui vont prêcher devant le roi, en cheveux bien peignés, en rochet bien blanc, avec des gestes élégans et bien mesurés, et un style soigné, poli, bien tondu, comme les beaux gazons des jardins anglois. Mais vous, mon cher ami, vous êtes le missionnaire du théâtre ; vous faites la tragedie, comme le P. Bridenne faisoit ses sermons, parlant d'une voix de tonnerre, criant, pleurant, effrayant l'auditoire, comme on effraie des enfans par des contes terribles, les enlevant tous à eux-mêmes avant quils aient eu le temps de se défendre, mêlant dans l'éloquence le désordre à la grandeur, et trouvant, sans y penser, le sublime dans le pathétique. Voilà, voilà les bons sermons et les bonnes pièces. Mon cher Bridenne, je voudrois bien pouvoir assister à votre sermon du *roi Léar:* mais ce sermon-là auroit dû d'abord

être prêché à Paris ; il est plus fait pour cet auditoire là que pour celui de Versailles : il seroit ensuite revenu à la cour avec les applaudissemens et les larmes de Paris, et se seroit présenté en force avec tout le cortége et la pompe imposante du succès. Les ouvrages d'un genre singulier, les nouveautés hardies ne peuvent être jugées par tout le monde ; tout œil ne reconnoît pas le génie sous des habits étrangers. Il faut presque toujours en France, et surtout à Versailles, qu'il soit habillé à la mode ; heureusement le pathétique ici peut venir à son secours, et lui faire ouvrir les portes, avant que l'étonnement et la sottise ayent pensé à les lui fermer. J'espère, mon cher ami, que vous me manderez, dans le plus grand détail, tout ce qui se sera passé à cette représentation. J'aime mieux le savoir de vous, parce que vous le saurez mieux que tout autre, et que vous jugerez en même-temps l'ouvrage et les spectateurs. C'étoit à César à écrire ses mémoires : je vois que vos yeux se tournent avec complaisance vers le nouveau sujet que vous avez envie de traiter. Vous avez besoin de nettoyer vos mains du sang de Macbeth, et d'ouvrir votre cœur à des conceptions plus douces et plus tendres. Votre ame va se rajeunir et respirer encore l'amour : mais en méditant et traçant votre plan, il me semble qu'il y a deux écueils inévitables, et qu'il faut cependant tâcher d'éviter avec soin : l'un est toute ressemblance avec *Zaïre*, qui a un prodigieux

prodigieux rapport avec ce sujet, soit pour la peinture de la jalousie, soit pour les scènes d'éclaircissemens, soit pour le dénouement même, et les remords qui suivent le dénouement; l'autre est le caractère épouvantable et odieux de celui qui, par un système suivi d'impostures et de noirceurs, fait l'intrigue de la pièce. Je ne sais s'il y a un art humain qui puisse faire passer un tel personnage sur le théâtre françois. Remarquez que toutes les choses hardies et extraordinaires peuvent passer chez nous-même, à l'aide du pathétique, comme je vous le disois tout-à-l'heure au sujet de Léar. Mais ici ce personnage est nécessairement un scélérat tranquille; quoiqu'il ait une passion dans le cœur, toutes ses impostures sont des combinaisons froides, qui laisseront au spectateur tout le loisir et le sang-froid qu'il faut pour en juger l'horreur et se révolter contre lui. Vous ne sauriez trop penser à ce danger, qui est nul sur le théâtre anglois, et qui est prodigieux parmi nous. Voltaire, dans sa pièce, a tous les grands effets du sujet, et n'a aucun de ses inconvéniens : c'est ici le cas, plus que jamais, de tâter vos forces et de sonder votre imagination et votre propre cœur, pour juger si vous pourrez trouver des ressources contre le danger; si vous n'en trouvez pas, c'est qu'il n'y en auroit point pour d'autres; car, assurément, vous avez en main toute la puissance des passions. J'ai envié, mon cher ami, le dîner que vous avez fait avec vos amis dans

cette horrible solitude, et parmi les ruines et les tombeaux de Port-Royal. Vous avez donc pensé à moi dans ce désert; vous avez bu à ma santé dans ce lieu mélancolique et sauvage, et vos amis, dans ce moment, ont daigné devenir les miens. J'aurois été digne d'être en quatrième dans cette partie, et ma sœur se seroit facilement associée aux vôtres. Remerciez pour moi, et remerciez bien tendrement vos convives de leur souvenir. Et nous aussi nous parlons souvent de notre cher Ducis dans les montagnes de la Provence. Dernièrement, dans un voyage que j'ai fait, j'ai vu un des plus beaux et des plus magnifiques spectacles dans ce genre que l'on puisse voir. J'étois élevé sur la pointe d'une montagne à huit cent quatre-vingts toises au-dessus du niveau de la mer : de-là on découvre d'un côté toute la Provence, et de l'autre tout le Dauphiné. Nous avions à nos pieds des précipices, que l'œil ne pouvoit mesurer sans effroi. J'avois la tête dans les nuages, et je les touchois de ma main comme on touche la poussière. Au-dessous de nous, et dans de vastes profondeurs, les plus riches accidens de lumière : là, je vous ai désiré; là, mon cœur vous appeloit; je vous montrois cette scène immense et qui auroit si bien parlé à votre imagination. De-là, après avoir descendu pendant une heure, nous avons trouvé un fort bon dîner dans un hermitage situé au milieu d'un désert affreux, et c'est l'hermite lui-même qui nous servoit.

Le poëme *des Jardins*, dont vous me parlez avec tant de goût, avec le goût de l'ame, qui est le bon, ne m'a point donné de ces émotions-là. Adieu, mon cher et bon ami, je vous embrasse bien tendrement et de tout mon cœur. Ne m'écrivez plus à Forcalquier, car je pars le 23 pour Nice, et j'y serai le 27 au plus tard : je compte y passer l'hiver. M. Barthe, qui a passé deux mois avec nous, me charge de mille complimens pour vous. Il a presque achevé son poëme : il doit nous accompagner à Nice.

A Nice, ce 28 décembre 1782.

Il y a long-temps, mon cher ami, que je veux vous écrire et vous donner de mes nouvelles. Des embarras, un établissement à faire, un nouveau pays à parcourir, un peu de mauvaise santé, et par conséquent de paresse, car dans un corps foible rarement l'ame est active, tout cela m'a empêché jusqu'à présent de faire ce que je désirois ; mais le remords vengeur couroit après moi, et me reprochoit mes délais involontaires. L'amitié a aussi sa conscience et ses scrupules : en amitié comme en morale :

Prima haec est ultio, quod, se
Judice, nemo nocens absolvitur.

Vous m'absoudrez, mon cher ami, et puis je vous dirai que je suis à Nice, que je suis

logé dans une charmante maison, située à la campagne et sur les bords de la mer, mais à mi-côte et à distance raisonnable. J'ai sous ma fenêtre ce beau et immense bassin que je découvre de tous côtés, jusqu'aux bornes de l'horizon. J'entends la nuit, et de mon lit, le bruit des vagues ; et ce son monotone et sourd m'invite doucement au sommeil. Je n'ai jamais vu de plus beaux jours que ceux dont nous jouissons ici ; le soleil y est dans son plus grand éclat ; la chaleur, à midi, est comme celle du mois de mai à Paris, lorsqu'il est beau. La campagne est encore riante et couverte de gazons. Les petits pois sont en fleurs. On trouve dans les jardins la rose, l'œillet, l'anémone, le jasmin, comme en été. L'orange et le citron sont suspendus à des milliers d'arbres épars dans les campagnes et dans les enclos. Tout offre l'image de la fertilité et du printemps. Joignez à cela des promenades très-agréables dans les montagnes, et où l'on découvre à chaque pas les points de vue les plus pittoresques ; par tout le mélange de la nature sauvage et de la nature cultivée, des montagnes qui sont des jardins, et d'autres hérissées de roches, entrecoupées de pins et de cyprès ; et, dans l'éloignement, la cime des Alpes couverte de neiges. Voilà, mon cher ami, le séjour que j'habite ; il est infiniment préférable à celui d'Hières : la température, jusqu'à présent du moins, y est plus douce et plus égale. Vous allez croire, d'après ce tableau charmant, que je me porte très-bien ;

hélas ! non : ma santé est toujours de même, foible, chancelante, sujète à de fréquentes révolutions. Je crains que, sous ce beau ciel, l'air ne soit un peu trop sec pour ma poitrine ; je crains même qu'elle ne soit un peu fatiguée du voisinage de la mer. Ce ne sont encore que des inquiétudes ; mais ces inquiétudes même troublent mon imagination et mon bonheur, et par conséquent ma santé. On ne manque pas de me dire que tous les Anglois et les jolies Angloises viennent ici pour leur poitrine, et s'en trouvent très-bien ; on me dit même, pour mieux me convaincre, que mon visage est meilleur, et que j'ai gagné un peu d'embonpoint, depuis que je suis à Nice. A cela je ne sais trop que répondre, et je tâche de croire ; mais je vous dirai, entre nous, que ma foi n'est pas bien ferme, et que j'ai au moins des doutes. Ils ne m'empêchent pas pourtant de jouir de ce délicieux climat, de faire des promenades charmantes, où la seule incommodité, à la veille de Noël, est la chaleur. Que n'êtes-vous avec moi, mon cher ami, vous qui avez l'ame si douce et l'imagination si forte ! vous, qui savez converser avec la nature ou belle ou terrible, et savez également l'entendre ou lui répondre ! je suis sûr que vous seriez heureux, et que vous ajouteriez à mon bonheur. J'ai vu dernièrement un des lieux les plus sauvages qui existent dans la nature : c'est un amas de rochers et de montagnes couverts d'arbres toujours verts, et jetés çà et là par touffes irrégulières ; des

précipices de soixante pieds, creusés par des torrens; l'eau qu'on entend à cette profondeur, et du sommet des roches, sans cependant la voir, parce qu'elle roule sous des rochers et sous des arbres; enfin, à travers un chemin étroit, suspendu sur le bord d'un abyme, on parvient jusqu'à l'entrée d'une caverne très-vaste, formée par les eaux, tapissée de plantes, et dont la voûte est en roches aiguës qui pendent sur la tête, et semblent prêtes à chaque instant à se détacher. Dans l'enfoncement de la grotte, et tout-à-fait dans l'ombre, est une source ou une fontaine très-considérable, et qu'on entend bouillonner en se brisant à travers les rochers. C'est delà que jaillit l'eau du torrent, qui se précipite et forme des cascades jusqu'au fond du vallon. Rien au monde ne ressemble plus à ces grottes mystérieuses, à ces palais humides où les anciens poëtes logeoient les divinités des eaux; on est même le maître d'y éprouver, si l'on veut, cette espèce de terreur religieuse qu'inspirent les lieux solitaires et sacrés. La veille, j'avois vu un site enchanteur, et un des plus beaux jardins que je connoisse, dont toutes les allées sont d'orangers, qui a pour perspective à droite et à gauche deux montagnes cultivées et couvertes de verdure au milieu de l'hiver, et par devant le spectacle immense de la mer, sur lequel on domine à une grande hauteur, et qui, dans ce moment-là, réfléchissoit les rayons les plus purs du soleil. Voilà, mon cher ami, mes spectacles et mes

plaisirs ; ils me tiennent lieu d'occupations, et même de santé.

Dans ce moment je reçois votre lettre ; je l'ai lue avec le plaisir que j'aurois à vous embrasser après une longue absence. Vous voilà donc occupé aux préparatifs de la représentation de votre pièce. Je conçois vos embarras et même vos dégoûts. Il en coûte moins à un grand talent de créer un bel ouvrage, que de sortir de chez soi, de renoncer à son repos, de faire une multitude de démarches, ou ennuyeuses ou pénibles, pour rassembler des acteurs, faire répéter des rôles, concilier leurs rivalités, prévenir ou faire cesser des tracasseries. Non ; on n'a point du génie impunément, surtout pour le théâtre. Il faut pourtant vous consoler ; Corneille et Racine ont été soumis à tous ces petits chagrins avant vous. Je suis bien impatient d'apprendre votre succès ; mandez-le-moi, je vous prie, en détail. Toute votre pièce dépend de deux rôles : si Léar et Helmonde sont bien rendus, il doit être difficile, à ce que je crois, de résister au pathétique de ce spectacle. Oui, on s'attendrira même à Versailles. Je regarde cette représentation comme très-importante pour vous. Dans un ouvrage d'un genre si nouveau, et où des spectateurs, nés dans ce siècle, doivent être ramenés à une nature si simple et si touchante, il y a des effets qu'il est impossible de prévoir. Je suis plus sûr de l'ouvrage que des juges : il faut d'abord les enlever à eux-mêmes, pour les transporter dans un

ordre de sentimens et de beautés qui leur sont si étrangères. Mon ami, vous avez deux miracles à faire ; c'est d'abord de ressusciter des morts, pour les faire ensuite exister et sentir avec vous. Quand apprendrai-je que vous avez réussi comme vous le méritez? quand lirai-je *Macbeth?* quand verrai-je le plan d'*Othello*, ou les scènes que vous aurez déjà esquissées? Je ne fais plus rien ; je ne suis pas en état de travailler: mais je jouirai de vos travaux, et votre gloire sera la mienne. A la fin de mai, j'espère que nous nous reverrons à Auteuil ; nous nous promènerons encore dans le petit jardin; nous irons cueillir des roses dans le vôtre : en vérité ces momens-là me seront bien doux. Ma sœur vous fait mille tendres complimens; elle se porte à son ordinaire, ni mieux, ni plus mal. M. Barthe est ici, et vient d'être malade. La douleur l'a étonné comme un homme qui n'est pas fait à cette société ; il voudroit que l'univers eût été arrangé pour ne lui procurer que du plaisir. Il me dit (sans se plaindre) que vous n'avez pas été le voir depuis mon départ. Si vous voyez Monsieur et Madame Dangiviller, offrez-leur, je vous prie, mes tendres respects. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse bien tendrement et de tout mon cœur et pour la vie.

Nice, le 31 janvier 1783.

Je ne vous écris que quelques lignes, mon cher ami, pour vous féliciter de votre succès, et

et vous remercier de me l'avoir annoncé tout de suite. Vous avez jugé de mon impatience par mon amitié pour vous, et vous ne vous êtes pas trompé. Voilà donc un nouveau triomphe, et qui me paroît bien éclatant. Que de larmes doivent couler! que d'applaudissemens doivent retentir! Ah! je regrette de n'être pas témoin de votre gloire; mais vous savez bien que mon cœur y assiste et ne perd rien de vos succès. Ma sœur a jeté un cri de joie quand je lui ai appris cette nouvelle. M. Barthe m'a paru enchanté, et il se propose de vous écrire. Nous étions à table; il sembloit qu'il nous fût arrivé à tous l'événement le plus heureux, et nous avons bu à la santé du triomphateur. Voilà, mon cher ami, des forces nouvelles pour un nouvel ouvrage; car rien n'alimente le génie comme la gloire. Quel moment pour votre mère, pour vos aimables filles! Leur bonheur, mon cher ami, doit ajouter au vôtre, et mêler à ce bruit des succès quelque chose de plus délicieux et de plus tendre qui ne les accompagne pas toujours. Oui, vous serez le poëte de la nature; vous le serez par vos sentimens et par vos ouvrages. C'est de vous qu'on dira:

La mère en prescrira la lecture à sa fille.

Donnez-moi des détails, quand vous pourrez m'en donner, quand vous respirerez de tout ce fracas; car les gens heureux ont tant d'amis! Adieu, mon cher ami; je vous em-

brasse bien tendrement et de tout mon cœur comme je vous aime. Vous avez dû recevoir une lettre de moi où étoit votre épître. Quand votre pièce sera imprimée, faites-la-moi tenir, s'il est possible, sous contre-seing, jusqu'à la frontière.

A Nice, ce 28 février 1783.

Je n'ai pas reçu de vos nouvelles, mon cher ami, depuis le 20 janvier, que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire. Depuis, j'ai su le succès constant de votre pièce par différentes personnes qui m'en ont écrit. J'ai su qu'on y couroit en foule, que la salle étoit comble, les applaudissemens extrêmes, les larmes générales. J'ai joui de votre triomphe, mon cher ami, comme vous-même. Je ne vous laisserai pas ignorer qu'on y trouve des choses qui ne sont point assez préparées, d'autres un peu obscures pour la marche, ou embarrassées et peu exactes pour le style. S'il en étoit encore temps, je vous conseillerois, avant de la livrer à l'impression, de la revoir avec le plus grand soin, et d'y faire tous les petits changemens qui seroient nécessaires. Ce travail vous donneroit peu de peine, et assureroit votre gloire contre la fureur des critiques. Vous connoissez assez cette nation pour être bien persuadé qu'elle vous attend. On ne vous pardonnera point votre succès, et on cherchera à s'en venger, comme la médiocrité ou l'impuissance humiliée le sait faire : ôtez-lui du moins

tout ce qui pourroit avoir quelqu'apparence de raison, et réduisez-là à être juste en toute conscience. C'est ma tendre amitié pour vous, mon cher ami, qui me porte à vous donner ce conseil, et le zèle bien véritable que j'ai pour votre gloire. Aucun de vos succès ne peut m'être indifférent, et je voudrois que chacun d'eux fût aussi complet qu'il peut l'être. Les corrections du style vous seront aisées : vous avez le goût des bons vers, et vous en faites d'admirables, pleins d'énergie et de couleur, quand vous voulez en prendre la peine, et que l'impétuosité de vos sentimens ne précipite pas trop votre plume. A l'égard des invraisemblances ou petits défauts de conduite, les représentations de votre ouvrage ont dû vous éclairer sur cet objet. Souvent il ne faut qu'ajouter quelques vers pour fonder des ressemblances ou préparer les événemens. Vous avez un riche diamant : achevez de le polir. Adieu, mon cher et tendre ami ; je vous embrasse mille fois et de tout mon cœur. Ma santé n'est pas bonne, et j'ai beaucoup souffert depuis quelque temps ; j'ai même délibéré si je ne quitterois pas Nice.

A Nice, le 8 avril 1783.

J'ai été consterné, mon cher ami, en apprenant la funeste nouvelle que vous me mandez. Je vous croyois heureux et jouissant en paix de votre triomphe, au sein de votre famille, et dans ce moment même vous êtes

menacé d'un affreux malheur! Hélas! quelle triste chose que le cours de la vie humaine, et comme tout y est empoisonné! Je conçois toute l'étendue de votre douleur, car je connois la tendre sensibilité de votre ame. Vous qui peignez si bien les sentimens de la nature, et qui faites verser aux autres des larmes si douces, faut-il que vous en répandiez vous-même de si cruelles! Ah! vous êtes malheureux par vos vertus, comme les autres le sont par leurs vices. J'aurois bien désiré, mon cher ami, dans des momens si tristes, être auprès de vous, pour vous donner au moins les foibles consolations de l'amitié : je sais combien elles sont insuffisantes; mais il m'eût été doux du moins de pleurer avec vous et de partager vos douleurs. Ah! vous étiez du moins placé entre deux ames tendres et sensibles comme la vôtre. La meilleure et la plus respectable des mères, qui vous aime comme un fils, et vous chérit encore comme l'ornement et l'honneur de sa vieillesse, doit, sinon vous distraire de vos chagrins, au moins en adoucir le poids. Le ciel vous réserve encore une fille digne de tout votre amour, et dont la santé vous promet un sort plus heureux. Oui, mon cher ami, vous vivrez, vous vieillirez dans ses bras, et vous retrouverez en elle toute la tendresse de celle que vous êtes menacé de perdre. On n'est point tout-à-fait infortuné sur la terre, quand on peut encore être aimé, quand il nous reste de quoi aimer nous-même. Je voudrois que mon amitié pût

être de quelque prix pour vous, pût contribuer du moins à soulager vos peines : s'il suffit pour cela de les sentir bien vivement, croyez que personne n'en est plus pénétré que moi, ne vous est et ne vous sera jamais plus attaché. C'est votre heureux et excellent caractère, plus encore que vos grands talens, qui a formé cette union, et qui la conservera, j'espère, jusqu'au dernier moment de notre vie. Ne vous abandonnez pas trop à votre douleur, je vous prie ; et surtout défendez, s'il est possible, votre imagination de ces idées mélancoliques qui poursuivent trop aisément les ames sensibles et fortes : c'est un nouveau poison plus cruel que la douleur même, et qui ajoute encore à l'infortune, en la nourrissant sans cesse d'images lugubres et tristes. N'allez pas vous enfoncer dans la solitude que vous devez désirer, mais qui vous seroit funeste ; vous y seriez livré tout entier à vos chagrins et à vous-même. C'est de vous surtout, mon cher ami, que vous devez vous défendre dans ces momens. Vivez, restez auprès de ceux que vous aimez et qui vous aiment ; ils entendront le langage de votre cœur, et sauront y répondre : mais la solitude est muette, ou ne parle que des maux de la vie à ceux qui les éprouvent. J'espère être bientôt en état de vous aller joindre, et nous pourrons passer notre été ensemble. Nous retrouverons le commerce de l'amitié, et ces entretiens paisibles où nos heures couloient si doucement. Nous apprendrons l'un

avec l'autre à supporter le fardeau de la vie ; et à nous tromper au moins quelques instans sur cette foule de maux qui la désolent. Ah ! je serai heureux, si quelquefois du moins je puis, au fond de votre ame, suspendre le sentiment de vos douleurs. Je compte partir de Nice à la fin du mois, et me trouver à Paris vers le 20 ou le 24 de mai. Vous jugez, mon cher ami, combien je serai impatient de vous embrasser ; ce sera pour moi un plaisir bien doux, après dix-huit mois d'absence. Ma sœur me charge pour vous de mille choses tendres qu'elle pourra bientôt vous redire à vous-même. Elle a lu votre lettre avec les mêmes sentimens que moi, et nous nous sommes souvent affligés ensemble. Adieu, mon cher et excellent ami ; je vous embrasse bien tendrement et de tout mon cœur, comme je vous aime. Ménagez votre santé ; la mienne est moins mauvaise qu'elle n'a été pendant deux mois ; mais il s'en faut bien qu'elle soit rétablie.

A Paris, ce 2 juin 1784.

Je vous félicite, mon cher ami, de l'heureuse nouvelle que vous m'annoncez. Après avoir payé un long tribut de douleurs à la nature, puissiez-vous être enfin heureux et tranquille ! puisse enfin votre cœur se reposer ! Je désire bien vous embrasser et vous voir, pour partager tous vos sentimens. Il y a long-temps que nous sommes séparés ; mais

je me flatte que nos cœurs sont toujours ensemble. Nous sommes accoutumés à voir les objets de la vie sous la même face, et nous avons peu d'opinions différentes ; je suis seulement un peu plus lié au tumulte de Paris, mais sans l'aimer plus que vous. J'espère bientôt me sauver avec vous dans les bois de Marly, et y passer au moins un mois ou deux : mais il faut, comme ma sœur vous l'a dit, que vous veniez à notre secours, et que vous nous prêtiez tout ce que vous pourrez, sans vous incommoder ; car ma sœur n'ose monter un ménage pour si peu de temps, et à la veille d'un départ. Nous passerons au moins ce temps ensemble ; et ce sera, je vous l'assure, un des temps les plus doux de ma vie. Là, mon ami, nous nous embrasserons, nous nous renouvellerons foi et amitié sous ces mêmes arbres qui nous ont vus si souvent nous promener ensemble ; j'aurai du plaisir à y retrouver les traces de nos sentimens et de nos idées. Nous parlerons de *Macbeth* et d'*Othello* ; nous parlerons aussi quelquefois du Czar : mon ame tâchera de se monter au ton de la vôtre, et de s'élever, s'il est possible, jusqu'à votre simplicité si énergique et si touchante. Adieu, adieu ; je vous embrasse du fond de mon cœur, d'un cœur qui est éternellement à vous, tant qu'il battra, et qu'il aura un mouvement.

A Nice, ce 20 novembre 1784.

Je suis à Nice, mon cher ami ; et après

avoir balancé long-temps sur le climat que je préférerois pour mon hiver, j'ai choisi le plus agréable et le plus doux, quoique le le plus éloigné. Je n'ai pu rester que vingt-quatre heures à Avignon, car il y régnoit une bise violente et froide sous le plus beau ciel. On y voyoit l'été, mais on y sentoit l'hiver; c'est à-peu-près la même température dans tout le Comtat. A l'égard du Languedoc, il y règne aussi de très-grands vents: on y éprouve pendant deux mois des gelées assez fortes; en conséquence, je suis revenu me mettre au soleil, comme un espalier entre la mer et les montagnes de Nice. Mais je suis beaucoup plus reculé de la mer, que je ne l'étois la dernière fois. J'occupe une jolie maison à la campagne, un peu à mi-côte. Je suis en plein midi; j'ai sous les yeux des jardins, des prairies, des montagnes couvertes de vignes et d'oliviers; la ville, à quelque distance, qui me sert de point de vue, et la mer dans l'éloignement. Voilà, mon ami, où je passerai mon hiver, entre le repos et l'étude, sous les rayons du plus doux soleil, qui pénètre et échauffe de toute part nos appartemens. Nous avons fait un fort heureux voyage et sans nous fatiguer, en nous reposant et séjournant de distance en distance. Une de nos stations a été à Bourg en Bresse, chez M. de Raimondis. C'est-là, mon cher ami, que j'ai eu le plaisir de passer deux heures délicieuses avec vous, car j'y ai vu jouer *OEdipe* chez *Admete*. J'y ai vu applaudir les mêmes beautés

qui

qui ont produit une impression si forte et si douce sur le théâtre de Paris. J'ai vu que des yeux de province savoient aussi verser des larmes, et que la nature parle à tous les cœurs, lorsqu'on sait trouver son langage. La vue d'*OEdipe* m'a ramené au souvenir d'*Othello*. Je n'ai pu m'empêcher de désirer bien vivement que vous transportiez à ce sujet toute la vigueur et l'énergie de votre talent. Vous pourrez peut-être y rajeunir encore l'amour si usé sur notre théâtre, et trouver de nouvelles couleurs pour la passion d'un Africain, et les foiblesses terribles d'un grand homme. Vous n'avez à peindre ni la jalousie de *Roxane*, ni celle de *Phèdre*, ni celle de *Mithridate*, ni celle d'*Orosmane*. Celle-ci est d'une nature différente ; elle tient au climat, au caractère, au titre d'époux, au genre de passion même d'un guerrier qui, ayant passé cinquante ans sans connoître l'amour, le sent pour la première fois, s'y livre avec délices et avec fureur, et a besoin de verser des larmes et du sang sur sa blessure, quand il se croit trompé et se voit arracher un bonheur tardif qui, dans le soir de sa vie, lui avoit paru un enchantement céleste. Que les orages de son cœur doivent être effrayans ! que sa fureur doit être tendre ! avec quelle terreur il doit se sentir retomber dans cette solitude dont l'avoit tiré l'amour ! comme il doit encore chercher à aimer ! comme il voudroit se venger de la nature entière, quand il se sent condamné à perdre ce sentiment ! Un

homme accoutumé à exercer sur les champs de bataille la vengeance des états et des rois, doit être inexorable et terrible dans la vengeance qu'il croit se devoir à lui-même : car la première souveraineté est celle de l'amour; c'est celle dont les droits sont les plus saints, et pour qui les offenses sont les plus cruelles. Vous ne négligerez pas, mon cher ami, toutes ces richesses qui sont dans votre sujet et bien plus au fond de votre ame; votre ame fut organisée pour les passions : c'est à vous d'éprouver et de donner les secousses les plus violentes de la tragédie. Mais, je vous en conjure par tout l'intérêt que je prends à votre gloire et à vos succès, ne faites pas une scène, ne faites pas un vers que vous ne soyez assuré de votre plan; sans le plan, vous n'aurez jamais de succès entier. On vous admirera souvent, mais vous laisserez reposer l'admiration qui retombe toujours, et a peine à se relever quand elle se refroidit : il faut dans ce genre d'ouvrage un mouvement violent qui pousse et entraîne toujours du même côté, sans s'arrêter jamais. Je vous dis là, mon cher ami, des choses que vous savez beaucoup mieux que moi; mais la morale des arts est comme celle des vertus : il est bon de la prêcher encore à ceux qui la savent déjà. Oh! comme je voudrois que nous fussions encore ensemble et assis à côté l'un de l'autre dans le même hermitage ou sous l'ombre du même olivier! car ici on recherche l'ombre même dans l'hiver. Nous gravirions

ensemble les montagnes et les rochers qui m'entourent, et parvenus au sommet, debout sur une grande hauteur, je vous montrerois jusqu'aux bords de l'horizon, l'immense bassin de la Méditerranée. Je vous ai souvent désiré dans mon voyage, quand j'ai traversé les paysages les plus rians ou les montagnes affreuses de la Savoye, depuis Chambéry, jusqu'aux Echelles et au pont de Beauvoisin: car je n'ai pas voulu prendre la route de Lyon, que je connoissois déjà. J'ai passé par Genève, et de Genève je suis entré en Savoye. J'ai parcouru une partie de votre ancienne patrie; j'y ai respiré l'air de vos montagnes. Il me sembloit, mon cher ami, que je vous faisois un vol d'être là sans vous, et de goûter des plaisirs que je ne partageois pas avec vous. En passant en Suisse, j'y ai vu M. et Madame Necker; je me suis arrêté quelques jours chez eux. La santé de Madame Necker est toujours bien languissante et bien foible; je la crois cependant un peu mieux qu'elle n'étoit à Paris. Nous vous embrassons tous, mon cher ami, bien tendrement et de tout notre cœur. Donnez-moi de vos nouvelles, et n'oubliez pas que nous sommes en pays étranger, c'est-à-dire, qu'il faut affranchir ou contre-signer les lettres. Parlez-moi aussi de M. le comte d'Angiviller; je compte lui écrire par le premier courier. Mille tendres respects à Madame votre mère et à votre chère fille que j'aime toutes deux, et pour elles-mêmes et pour le bonheur qu'elles procurent à mon ami.

A Nice, ce 12 février 1785.

J'ai reçu vos deux lettres, mon cher ami, et j'y ai vu avec plaisir l'état de votre ame mélancolique et tranquille, et toujours pleine d'énergie, avec douceur. J'ai cru converser avec vous; bonheur dont je suis privé depuis long-temps; mais mon amitié du moins me transporte souvent en imagination dans votre retraite, sous le toit humble et modeste que vous occupez au village, environné de bons paysans dont vous aimez la simplicité et les mœurs. C'est-là, c'est dans la chambre tapissée de vos antiques verdures, avec Sakespéar, la Fontaine et Molière sur votre table, Sophocle dans un coin, et Corneille à un autre bout; c'est-là que vous méditez, que vous travaillez, que vous concevez ces scènes fortes et tendres, dont la nature et votre propre cœur vous révèlent le secret. Et *Othello*, où en est-il? Je conçois qu'un pareil ouvrage a besoin d'être couvé long-temps. Les grandes impressions et les grandes idées s'amassent lentement, et j'aime beaucoup un écrivain qui n'est pas toujours prêt à écrire, qui attend la tempête pour la peindre, et qui, tous les jours, à telle heure, en s'asseyant à sa table, et prenant sa plume, ne se commande pas d'avoir du génie. Oh! que le génie qui est fidelle à chaque rendez-vous qu'on lui donne est un froid et pauvre génie! Il a l'humble démarche d'un esclave, et non point

là fière attitude d'un souverain qui commande. A chaque pas qu'il fait, il traîne des fers qui ralentissent sa marche : ce n'est point le vôtre, mon cher ami ; ce n'est pas non plus celui que je voudrois invoquer. Mais dans les longs ouvrages qui occupent la vie, quand le temps presse, et la vieillesse approche, on est souvent tenté de doubler le pas, comme un voyageur qui, pendant le jour, s'est amusé dans sa route, précipite sa course à l'entrée de la nuit. Cependant je m'arrête quand je sens que je vais être fatigué ; je ranime mon imagination par des lectures, et je reviens ensuite avec de nouvelles forces. Je suis dans ce moment enseveli dans les mines d'Allemagne, et je conduis la muse épique dans des lieux où elle n'a jamais pénétré. Nous jouissons ici, depuis quelques jours, du plus beau printemps : nos arbres sont en fleurs ; nos campagnes sont couvertes d'une verdure qui semble de l'émeraude aux rayons éclatans du soleil. Le ciel le plus pur se réfléchit dans une mer brillante, qui paroît elle-même un vaste ciel en mouvement. Je vais tous les jours sur des montagnes parsemées d'oliviers, de citronniers et d'orangers, jouir de ce magnifique spectacle et voir le soleil, comme au temps d'Homère et de Virgile, descendre dans les flots de l'Océan qui semble lui préparer un lit d'or, de nacre et de pourpre. Mon ami, combien ces tableaux de la nature sont ravissans, et qu'ils tiennent aisément lieu de la société des villes, des plaisirs et des

hommes, excepté des amis. Je vous prends quelquefois avec moi dans ces promenades solitaires : nous gravissons ensemble les rochers ; et, parvenus à leur sommet, je vous montre ces grandes scènes du drame éternel de l'univers. J'aime à croire que je suis aussi quelquefois avec vous dans votre solitude, et que mon souvenir se place quelquefois à côté de mon ami. Adieu, mon cher ami, je vous quitte à regret. Prêt à cesser de vous écrire, il me semble que je me sépare de vous. Donnez-moi des nouvelles de votre santé et de vos travaux. Il me paroît par les nouvelles publiques que le discours de l'abbé Mauri a réussi. Voilà le tour de M. Target : il va être transplanté sur un théâtre bien différent de celui qu'il a occupé ; et l'Académie françoise ne ressemble guère au Barreau. Je souhaite qu'il ait le talent de ces généraux qui savent vaincre sur tous les terrains. Adieu, je vous embrasse bien tendrement et de tout mon cœur : mille choses à votre aimable fille et à votre respectable mère, quand vous aurez le plaisir de les voir.

29 avril 1785.

Je n'ai jamais été plus surpris, mon cher ami, qu'en apprenant par votre lettre que vous étiez à Chambéry. Nous voilà donc tous deux dans les Alpes ; mais que les Alpes sont longues ! Nous sommes comme deux amis qui seroient en Amérique ; mais l'un à la

Martinique, l'autre à Saint-Domingue, si rapprochés l'un de l'autre, ils ne s'en verroient pas davantage. Ne pourrions-nous pas cependant nous voir, en faisant chacun une partie du chemin? Je compte partir demain pour Lyon, et j'y passerai quelque temps, peut-être l'été entier. En revenant par le pont de Beauvoisin, vous n'en seriez pas éloigné, et peut-être est-ce votre route la plus droite. Quel plaisir, mon cher ami, j'aurois à vous embrasser et à vous revoir! Ma sœur partageroit tout mon plaisir, et nous nous croirions encore à Marli ou à Auteuil. Savez-vous que vous habitez la même auberge où nous avons passé vingt-quatre heures, le mois d'octobre dernier? probablement vous occupez la même chambre que nous. Votre cœur, en y entrant, ne vous a-t-il rien dit? et n'avez-vous pas senti en respirant cet air, que l'amitié avoit passé par-là, et s'y étoit arrêtée? O douces illusions des sympathies que les anciens croyoient, et que nous avons trop proscrites de notre triste amour de la vérité! C'est bien l'occasion de dire :

Le raisonner tristement s'accrédite;
Ah! croyez-moi, l'erreur a son mérite.

Je souhaite, mon cher ami, que vous fassiez de bonnes affaires dans ce pays : car sûrement ce n'est qu'un motif très-intéressant qui a pu vous conduire. Je suis bien fâché que vous y soyez malade : il est si triste d'être

malade hors de chez soi, et surtout en voyage. La maladie est une triste étrangère qu'il ne faut jamais recevoir, s'il est possible, qu'au sein de sa famille et bien accompagné. Ce n'est pas trop des soins de l'amitié la plus tendre dans ces momens-là, et toute auberge est un désert pour un homme qui souffre ; il ne lui en manque que la tranquillité. Ménagez-vous de grâce pour tous ceux qui vous aiment, et j'ose me mettre à la tête de cette liste. Les eaux d'Aix ont beaucoup de réputation pour les rhumatismes. C'est votre maudit séjour de Marli qui vous a procuré ce triste bénéfice. Soyez persuadé, mon cher ami, que jamais on n'habite impunément les lieux humides ; il vaut mieux habiter un grenier dans un lieu sec, que les rez-de-chaussés de tous les palais du monde, surtout dans un lieu inondé et imprégné d'eau comme celui-là. Je voudrois pouvoir vous accompagner dans votre voyage à la grande Chartreuse ; ce lieu est fait pour vous : combien il réveillera dans votre imagination d'idées mélancoliques et tendres ! Je vous connois ; vous serez plus d'une fois tenté d'y rester. Vous n'en partirez du moins qu'avec les regrets les plus touchans. Ces pieux solitaires ont abrégé et simplifié le drame de la vie ; ils ne s'occupent que du dénouement et s'y précipitent sans cesse. C'est bien là que la vie n'est que l'apprentissage de la mort ; mais la mort y touche aux cieux, c'est une porte qui s'ouvre sur l'éternité. L'horreur même

même du désert qu'ils habitent ressemble à un tombeau : il semble que déjà ils se sont retirés de la vie le plus loin qu'ils ont pu. Ah! que la vue de Ferney sera différente à vos yeux ! Quel contraste ! Là, tout tendoit à la gloire, à l'agitation, au mouvement. C'étoit pourtant aussi une retraite, mais celle d'un homme qui de-là vouloit remuer le monde, et se mêloit à tous les événemens dont le bruit même le plus éloigné ne parvient pas jusqu'aux autres. On a de la peine à s'imaginer encore aujourd'hui que sa cendre soit tranquille, tant l'idée d'action et de mouvement semble inséparable de celle de cet homme extraordinaire. Si M. et Madame Necker, qui partent aujourd'hui même de Montpellier, alloient par hasard en Suisse, vous devriez leur aller faire une visite à Copet qui n'est qu'à quatre lieues de Genève; vous verriez un fort beau château qui domine sur le lac, et ils seroient charmés l'un et l'autre de vous y recevoir : peut-être pourrions-nous nous y rencontrer ensemble. Je peux vous mander de Lyon s'ils doivent y aller; car ils n'y sont pas encore décidés, et il y a apparence qu'ils retourneront tout droit à Paris; mais je ne sais encore rien de positif là-dessus. Je les rencontrerai probablement à Lyon. J'ai appris avec douleur la mort de ce pauvre abbé Millot. Mon cher ami, le canon perce nos lignes, et les rangs se serrent de moment en moment; cela est effrayant. Aimons-nous du moins jusqu'au

dernier jour, et que celui qui survivra à l'autre aime encore et chérisse sa mémoire. Quel asile plus respectable et plus doux peut-elle avoir que le cœur d'un ami. C'est-là qu'elle repose, au lieu que dans l'opinion et dans la gloire, elle est errante et agitée. Adieu, mon cher et tendre ami, je vous embrasse comme je vous aime, du fond de mon cœur. Si vous m'écrivez, écrivez-moi à Lyon, poste restante; j'y serai probablement quand vous recevrez ma lettre, car elle ne pourra partir que lundi, par l'arrangement des couriers, et je serai, à ce que je crois, arrivé à Lyon jeudi au soir. Ma sœur et M. de la Saudraye vous font les plus tendres complimens.

A Lyon, ce 13 mai 1785.

Je suis depuis quelques jours à Lyon, mon cher ami. Etes-vous encore à Chambéry? pourrai-je avoir le plaisir de vous embrasser et de vous voir? Vous avez sans doute reçu la lettre que je vous ai écrite avant mon départ de Nice. Mes projets sont de passer l'été dans les environs de Lyon, et d'y prendre, avec ma sœur, une maison de campagne jusqu'au mois de septembre. Je la choisirai probablement sur les bords de la Saône qui sont très-agréables et très-champêtres : j'y vivrai tranquille et obscur, et le plus loin du bruit qu'il me sera possible, comme je fais par tout : j'y travaillerai avec ardeur, car le temps me presse et les années fuient. Si vous pou-

viez au moins y passer quelque temps avec nous, ce seroit un grand bonheur pour moi: il est si difficile et si rare de trouver des personnes que l'on aime et dont on soit aimé! Mon cher ami, nous nous connoissons déjà depuis long-temps, et nos cœurs se conviennent: les amis ont si peu de temps à vivre l'un pour l'autre! On meurt en foule à Paris; on ne mande de toutes parts que des maladies et des morts. Vous savez peut-être déjà la mort du duc de Choiseuil qui est expiré dimanche à midi, entre quatorze médecins et trente amis qui remplissoient son hôtel. La reine, le dernier jour, y envoya six fois de Versailles pour savoir de ses nouvelles; il la fit remercier de ses bontés et la pria de ne plus envoyer, parce qu'il mourroit la nuit suivante. M. Dubreuil est mort à St.-Germain, au milieu de trente femmes de la cour qui étoient chez lui, et habitoient sa cuisine, ne pouvant tenir toutes dans sa chambre. J'ai trouvé la santé de madame Necker très-affoiblie. Cette malheureuse femme ne peut dormir, et est tourmentée sans cesse le jour et la nuit: elle est encore ici pour quelques jours. M. Wattelet perd ses forces sous une fièvre qui depuis long-temps le mine et le consume. Madame Helvétius a pensé mourir: elle a été dans le plus grand danger, d'une fièvre catharreuse et bilieuse. Il souffle à Paris un vent de nord dont la sécheresse prolongée cause un grand nombre de maladies. Voilà tout ce qu'on me mande: des malheurs, et

des craintes qui sont elles-mêmes des malheurs. Venez nous voir, mon cher ami, si vous le pouvez ; venez embrasser un ami qui vous tient à jamais par le plus tendre attachement. Nous sommes logés à l'hôtel d'Artois, près de la place Bellecour. Adieu ; je vous embrasse mille fois.

A Lyon, ce 25 mai 1785.

J'ai reçu aujourd'hui, mon cher ami, la lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire. Je me hâte de vous répondre, pour que vous soyez instruit de notre marche et de notre séjour, dans le cas où vous quitteriez promptement Chambéry. Nous venons de louer une maison de campagne pour notre été, à une petite lieue de Lyon, dans un endroit nommé *Oullins* où est située la maison de campagne de l'archevêque : elle est au-delà des travaux *Perrache*, et, pour y arriver, il faut passer un bac qui est sur le Rhône. La maison appartient à M. Fleuri, qui est le propriétaire : on vous l'indiquera aisément. C'est-là, mon cher ami, que vous trouverez un appartement et des amis prêts à vous recevoir. Nous allons nous y établir samedi au soir, 28 du mois. Là, vous avez aussi un frère et une sœur, et une maison qui est à vous. Nos cœurs et nos bras vous attendent. L'archevêque de Lyon, notre confrère à l'académie, qui est dans ce moment à sa campagne, vous verra sûrement avec plaisir. Il a de très-beaux jardins où vous pourrez rêver à

votre aise ; mais vous n'y trouverez pas les horreurs imposantes et le caractère sacré des rochers de Saint-Bruno. Votre imagination, qui vous sert à merveille, pourra transporter le désert au milieu des bosquets du prélat : pour la première fois ils s'étonneront de se trouver ensemble. J'ai été à une séance de l'académie de Lyon : votre nom y est honoré et chéri, tant pour votre caractère que pour vos talens. Il paroît, mon cher ami, que vous avez essuyé à Chambéry une maladie assez forte. Mon dieu ! que je vous plains de tout l'ennui que vous avez dû éprouver pendant des heures si longues et si tristes, seul et abandonné dans une auberge ! Heureusement tous ceux qui vous ont approché pour vous donner du secours, ont dû devenir vos amis ; vous n'aviez pas besoin pour cela de votre réputation, qui n'auroit attiré près de vous que la vanité et une curiosité importune. Vous aviez mieux que cela, une ame douce et forte qui a dû intéresser tous ceux qui vous ont connu : c'est-là ce qui n'est étranger nulle part ; et avec ces qualités on est de tous les pays. L'homme aime par tout à trouver les qualités qui font le véritable mérite de l'homme : c'est par ces points que les ames se touchent et se reconnoissent. Si je n'avois pas le bonheur de vous connoître depuis long-temps, je sens encore qu'au bout d'une demi-heure je serois votre ami :

Utrumque nostrum incredibili modo
Consentit astrum.

Venez donc, mon cher ami, venez nous joindre; venez parmi nous achever votre convalescence. Saint-Lambert a dit :

Je reprenois ma place en ce vaste univers.

Faites-mieux; venez reprendre votre place à côté de vos amis; venez nous rendre la nôtre auprès de vous. Nous vous attendons tous trois avec impatience. Je vous avertis que nous ne serons pas aisément disposés à vous laisser partir. Ainsi, arrangez-vous d'avance sur les contrariétés de notre amitié qui fermera sur vous portes et barrières. Adieu, mon cher et excellent ami; je vous embrasse bien tendrement et du fond d'un cœur tout à vous. Ma sœur et M. de la Saudraye vous disent aussi mille choses tendres, que nous aurons tous bien du plaisir à vous répéter.

LETTRE DE THOMAS A BARTHE.

A Forcalquier, ce 30 juin 1782

Ah ! mon cher ami, quelle nouvelle vous m'annoncez, et combien j'étois loin de m'y attendre ! Je lui avois écrit, il y a peu de temps, je lui donnois des conseils sur sa santé, je l'invitois à aller passer l'été dans mon appartement du Louvre, et dans le moment où je lui écrivois, elle n'étoit plus. Je me reprocherai toute ma vie de n'être point parti sur-le-champ pour Paris dès que j'ai su qu'elle étoit incommodée ; je le voulois, j'en ai parlé souvent : j'attendois ces fatales lettres à Marseille, ces lettres qui ont tardé trois semaines, et qui ne me sont arrivées qu'à Forcalquier. Si j'étois parti de Marseille en poste, j'aurois pu encore la voir et l'embrasser ; elle auroit vu son fils avant de mourir. Peut-être j'aurois réussi à prolonger ses jours. J'avois mandé que je partirois ; elle m'attendoit peut-

être. Pourquoi ai-je fait ce fatal voyage? Ce que j'ai gagné, fût-il cent fois plus considérable qu'il n'est, vaut-il ce que j'ai perdu à ne pas jouir du moins des derniers jours, des derniers momens de ma mère? Qui m'eût dit, quand je l'embrassai, que je ne la verrois plus, que c'étoit entre elle et moi le long, l'éternel adieu? Oh! on ne devroit jamais s'éloigner un seul, un seul moment des personnes que l'on aime. Qui sait ce que l'avenir nous prépare et ce qui se passe loin de nous? Il y a dix-sept jours que ma mère n'est plus, qu'elle est dans un tombeau, et je l'ignorois, et j'étois content, tranquille; je m'occupois de ma santé. Misérable espèce humaine! depuis deux ans je travaille à conserver ma vie; cela en vaut-il la peine? Dans peu, dans peu peut-être je suivrai celle qui me l'a donnée. J'aurai moins de regrets, puisque du moins je ne l'affligerai pas par ma mort. Elle avoit vu périr mes deux frères; elle les a pleurés longtemps. Moi, je reste, je survis pour la pleurer; combien de temps? je n'en sais rien; j'y mets peu d'intérêt : le jour, le moment peut arriver, je suis prêt. Eh! qu'importe de vivre, puisque tout est si fragile, si court, puisque cette malheureuse vie est empoisonnée par des douleurs de toute espèce? Ma sœur est profondément affligée, elle pleure avec moi; elle a un cœur et une ame excellens. Nous regrettons ensemble notre perte commune. Hélas! notre douleur ne peut parvenir jusqu'à celle qui en est l'objet. C'en est fait, il y a entre

elle

elle et nous une éternelle barrière. Elle ne vit plus que dans notre souvenir, mais elle y vivra jusqu'au dernier moment : là elle mourra encore une fois ; elle mourra avec nous, avec le cœur qui l'a aimée et qui l'aimera encore tant qu'il aura un sentiment. Je vous remercie, mon cher ami, de l'intérêt et de l'attachement que vous me témoignez. Ah! c'est dans ces momens surtout qu'on sent le prix de l'amitié ; elle seule est quelque chose, et tout le reste est un songe. Je vous avois écrit pour vous donner de nouvelles commissions ; je voulois des provisions pour un repas que je comptois donner : il n'est plus question de cela maintenant ; suspendez tout, ne faites rien préparer. Adieu, mon cher ami ; je vous embrasse bien tendrement et de tout mon cœur.

EXTRAITS

DE QUELQUES LETTRES

DE THOMAS

A MONSIEUR ***,

A FORCALQUIER.

JE vois avec douleur que vous n'êtes point heureux ; votre ame inquiète et active a des besoins qu'elle ne peut remplir. Oh! si vous pouviez vous créer vous-même quelqu'occupation qui pût vous distraire! . . . . Alors les heures s'écoulent sans être aperçues, l'esprit s'étend, l'ame se fortifie et se calme. On a moins besoin des hommes, à mesure qu'on trouve plus de ressources en soi; on les revoit même avec plus d'indulgence, parce qu'ils nous sont moins nécessaires, et qu'on n'a rien à leur demander. Croyez-moi, mon cher ami, le bonheur est un art important et qui a besoin d'être appris ; c'est une terre qu'il faut cultiver comme les autres, et qui ne rend presque

jamais qu'à proportion de la culture. Les ames sensibles surtout ont besoin plus que les autres de travailler leur bonheur; elles sont plus exposées à le perdre, parce que tout agit sur elles : elles appartiennent à tout ce qui les environne; un mot, un regard, les objets même inanimés, la température du ciel, et jusqu'à l'air qu'elles respirent, tout peut troubler leur repos. C'est un thermomètre qu'affectent toutes les variations, et qui sans cesse monte ou descend. Le bonheur consiste peut-être à le fixer, autant du moins que cela se peut. Je suis bien sûr du moins que plus on peut tirer son mouvement de soi-même, moins il est sujet à s'altérer, et je ne connois pas de meilleur moyen que l'occupation et le travail....

Fragment d'une autre lettre au même.

On a besoin d'attachement quand on a reçu du ciel une ame active et sensible; sans cela elle se consume et se dévore elle-même. On n'éprouve qu'un ennui inquiet et pénible qui n'a ni la douceur de l'agitation, ni celle du repos. Une compagne aimable et qui a des mœurs, une famille à élever, les soins d'une maison dont on devient le chef, sont, je crois, les plus douces occupations de l'homme; elles mêlent un charme secret aux peines inévitables qu'elles peuvent mener avec elles. Tel est le vœu de la nature, et celui qui le remplit est consolé de ses peines même. Le pis de tous les états est celui d'avoir le cœur désoc-

cupé. On a beaucoup déclamé contre le mariage; mais ce sont les mauvaises mœurs et les grandes sociétés qui l'ont corrompu. Tout ce qui est dans l'ordre ne peut être un mal. Il y a des chaînes qui valent mieux que la liberté; et le lien du sentiment, formé par la raison, ne peut être un poids difficile à porter, surtout pour les ames honnêtes. . . . . Je suis persuadé que c'est presque toujours l'homme qui fait en grande partie le caractère et les mœurs de la femme qu'il épouse. Nous donnons nos vices aux femmes, et nous nous plaignons ensuite d'elles; elles auroient peut-être encore reçu plus aisément les vertus que nous aurions voulu leur inspirer. Une jeune personne qui éprouve un sentiment plein de charmes et nouveau pour son cœur, est par ce sentiment même susceptible de toutes les impressions qu'on veut lui donner.

A Oullins, près de Lyon, le 30 juillet 1785.

Eh quoi, mon cher ami, toujours des accidens! toujours des malheurs à craindre! il ne me restoit plus qu'à trembler pour vos jours. Bon dieu! à quoi tient la vie des personnes que l'on aime? et lorsqu'on est éloigné d'elles, il n'y a pas un moment où l'on ne puisse être malheureux loin de soi, même sans qu'on le sache. On pense tranquillement à ses amis, on jouit de leur sentiment et du sien, et dans ce moment même, peut-être ils ne sont plus. Quelle misérable destinée que celle de

l'homme, et comme il est dangereux d'aimer quelque chose! Ah! il seroit bien plus triste de n'aimer rien, et il faut recevoir de la nature le sentiment et la vie aux conditions même où ils nous sont accordés. Quoique rassuré sur votre accident par la lettre même qui l'annonçoit, je n'en ai pas moins frémi. Cette idée s'est jointe avec toutes les idées affligeantes qui m'environnoient déjà, et il m'a semblé que j'étois frappé de tous les côtés qui m'étoient les plus chers: heureusement, mon cher ami, le ciel vous a conservé pour tous ceux qui vous aiment: il m'a conservé le plaisir de vous revoir et de vous embrasser; j'en suis bien impatient, et après avoir compté les mois qui me séparoient de vous et de votre respectable famille, je compte à présent les jours. Je quitterai sûrement Lyon au commencement de septembre; je me rendrai directement à Aix, et de-là chez vous. Ma sœur est avec moi; nous avons encore voyagé ensemble, et j'espère que sa santé lui permettra de m'accompagner jusqu'à Forcalquier: elle le désire autant que moi. Vous m'écrivez les choses du monde les plus touchantes sur ce pauvre M. Barthe, et sur les marques d'amitié que vous avez reçues de lui, presque au moment où il alloit mourir. Il étoit loin de se douter alors que c'étoient-là les dernières actions de sa vie; il ne pouvoit au moins la mieux terminer. Heureux celui dont le dernier sentiment est un sentiment tendre pour ses amis, et la dernière action un bienfait. Je n'ai point

du tout été surpris du zèle qu'il vous a montré dans cette occasion. J'avois été souvent le confident et le témoin du tendre attachement qu'il avoit pour vous. Son cœur brûlant avoit besoin d'aimer, et jamais il n'étoit plus heureux que lorsqu'il pouvoit servir. Il mettoit dans cette vertu si douce toute l'inquiétude et toute l'activité de son caractère. Il ne pouvoit se reposer tant qu'il avoit encore un service à rendre. Les bruits de Paris lui imputoient de la personnalité, mais elle ne portoit que sur les petites choses; sur les grandes, il savoit s'oublier lui-même, et son cœur étoit trop chaud pour avoir, à l'égard des autres, le calme et le froid de l'indifférence. Il a souvent assisté des malheureux au prix de sa fortune. Il ne lui étoit pas possible de refuser dès qu'il pouvoit donner, et cependant beaucoup de gens avoient travaillé par leur ingratitude à le refroidir sur une passion si noble. J'ai passé à-peu-près trente ans de ma vie avec lui : hélas! je ne peux pas dire qu'il m'ait toujours rendu heureux; mais il en avoit toujours l'intention, et les sentimens qui étoient au fond de son cœur couvroient tout. Il y avoit en général peu de rapports entre nos sentimens, nos idées et notre caractère; l'amitié cependant nous rapprochoit et nous rappeloit toujours l'un vers l'autre. Dès que les choses étoient passées, tout mon cœur étoit à lui, et ses larmes m'ont souvent averti que le sien n'étoit jamais complice des choses dont j'avois quelquefois à me plaindre. J'ai été profondé-

ment affligé de sa mort; c'est un des événemens de ma vie qui m'a le plus frappé. Je l'attendois chez moi; nous devions passer l'été ensemble; je venois de lui écrire, et quand je lui écrivois, le malheureux déjà n'existoit plus. Ah! du moins vous vivez; vous me restez. Votre accident n'a point eu de suites. Je vous reverrai dans les mêmes lieux où j'ai passé des jours si doux au sein de votre famille et près de vous...... Il me semble que je vais retrouver une famille que j'avois perdue, et à laquelle je serai tendrement attaché, ainsi qu'à vous, jusqu'au dernier moment de ma vie.

Je vous embrasse du fond de mon cœur.

LETTRE DE THOMAS AU BARON ****, SUR L'ÉPITRE AU PEUPLE.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Vous m'y donnez des éloges sur l'exécution, mais vous paroissez blâmer le sujet. Je suis fâché, Monsieur, de penser si différemment de vous sur cet ouvrage; le sujet me paroît beaucoup au-dessus de l'exécution. Jamais je n'ai pu penser sans émotion à l'avilissement du peuple : quand ce ne seroit que des hommes, ils seroient respectables ; mais ils sont de plus nos concitoyens et nos bienfaiteurs. Ceux qui nous habillent, qui nous logent, qui nous donnent du pain, ne sont-ils donc rien pour nous? Sommes-nous en droit de les mépriser, parce que les travaux utiles auxquels ils s'occupent ne leur laissent pas le temps d'apprendre à faire de jolies phrases? ou bien est-ce la simplicité de leurs habits

habits qui les dégrade à nos yeux ? Quoi ! notre estime seroit donc attachée à des galons, à des dentelles ? Vous, Monsieur, qui avez un esprit si juste et une ame si élevée, je ne saurois croire que vous jugiez ainsi des hommes. « Mais ils sont ignorans. » Ils savent être utiles, et en cela ils en savent plus que bien des philosophes. « Ce sont des automates qui n'ont que de l'instinct. » J'ai bien peur que souvent notre raison ne vaille pas cet instinct-là. Leur refuserons-nous une ame, parce que la leur a gardé toute la simplicité de la nature, et qu'elle n'est point défigurée par tous ces jolis vices qui assurément ne valent pas la grossièreté simple et dure d'un villageois ? Les ressorts de tous ces automates sont dirigés au bien public. Combien de ces hommes qui pensent sont le fardeau de l'Etat qu'ils ne serviront jamais ! « Le peuple a des vices : oui ; car il aime le vin, il s'enivre quelquefois ; les maris battent leurs femmes, les femmes disent de grosses injures et des mots affreux qui écorcheroient les bouches délicates de nos jolies femmes. » Et les grands et les riches : ils n'ont donc pas de vices ? pour ne point battre leurs femmes, leur sont-ils plus fidels ? pour ne pas prononcer ces mots affreux, s'en livrent-ils moins à des débauches ? quoiqu'ils ne paroissent pas si souvent sur ces échafauds infâmes, en commettent-ils moins de vols, moins de brigandages ? ne sont ils pas plus perfides envers leurs amis, plus atroces dans leur haine, plus cruels dans leur vengeance ? Il est tant de

crimes pour lesquels il faut être puissant; il en est tant qu'on ne peut acheter qu'avec l'or! Dans ce qui n'est pas peuple, je ne vois de supériorité que du côté des dehors. Si le vernis fait le mérite, si la grâce fait la vertu, les riches et les grands ont alors l'avantage; mais dans un vaste édifice, les pierres qui touchent au faîte du palais seroient-elles en droit de mépriser celles qui sont cachées dans la terre et qui servent de fondemens, sous prétexte que celles-ci sont brutes et ensevelies dans la poussière, au lieu que les autres sont polies, taillées avec grâce, sculptées même ou ornées de peintures? ne sont-elles pas toutes tirées de la même carrière? n'est-ce pas le hasard qui a placé les unes en haut, les autres en bas? et cette petite décoration extérieure qu'ont quelques-unes est-elle un titre pour les enorgueillir? Je croirois même que celles qui sont dans les fondemens devroient être plus fières, puisque ce sont elles qui portent l'édifice. Voilà, Monsieur, ce que je pense de ce qu'on nomme *la canaille;* à mes yeux, c'est une portion respectable de l'Etat. Si nous jouissons de ses travaux, du moins n'insultons pas à ses malheurs; sachons estimer ceux qui sont utiles, sous tous les habits et dans tous les rangs. Ce n'est que par hasard que l'on est grand ou riche; c'est par effort que l'on devient utile : la première gloire est à la fortune, la seconde est à nous. Dieu me préserve de mépriser jamais personne, parce qu'il est ignorant, à moins que ce ne soit un des de-

voirs de son état d'être instruit. Cet archétype éternel dont vous me parlez est gravé dans toutes les ames. C'est le cœur qui nous rend vertueux, et l'esprit a plus justifié de mauvaises actions qu'il n'en a fait faire de bonnes. Si vous n'aviez attaqué que mes vers ou ma manière d'écrire, j'aurois gardé le silence; un écrivain doit écouter les critiques et mieux faire : mais j'ai cru que c'étoit un devoir pour moi de défendre auprès de vous ce que j'estime. Je serois flatté de réconcilier avec un cœur tel que le vôtre ce bon peuple à qui tant de gens insultent. Ce que M. Barthe, mon ami et qui est aussi le vôtre, m'a dit de la vivacité de votre esprit, de la noblesse de votre ame, et surtout de cette inclination si touchante et si pure à faire du bien aux hommes, me fait espérer que le peuple trouvera grâce à vos yeux, et m'inspire un ardent désir de vous voir et de vous connoître. Je suis, Monsieurr, avec un parfait attachement, etc.

LETTRE

DE THOMAS

AU PRÉSIDENT BONNIER D'ALCOFF,

A MONTPELLIER.

Paris, le 15 avril 1771.

JE vous plains, Monsieur, d'avoir tant de philosophie à votre âge. Quoi! auriez-vous déjà renoncé aux illusions? Quand on a une imagination aussi brillante, on a droit aux erreurs, et la plus douce de toutes est celle de l'amour. J'aime mieux croire que vos jolis vers contre les femmes sont plutôt une vengeance qu'un système; ce sont des bouderies d'un jour: on est trop heureux d'effacer le lendemain ce qu'on a écrit la veille. Je n'en ai pas lu avec moins de plaisir votre charmante épître. Moi, spectateur, assis dans ma loge, j'applaudis une scène de dépit comme une scène de tendresse; mais la pièce marche et les situations changent: celui qui a maudit l'amour dans un

acte, sera aux pieds d'une femme dans l'acte suivant. Voilà l'ordre et la comédie de ce monde. Je ne vous dirai rien de la fin de votre épître; aujourd'hui il faut sentir et se taire. Vous chantez avec courage de tristes vérités; que les rêves de l'imagination nous consolent du moins de ce que l'on voit ou de ce que l'on craint. Il est doux de cultiver les arts quand on ne peut pas faire d'autre bien aux hommes. Le citoyen de Tusculum écrivoit sur l'amitié quand il ne pouvoit plus servir ses amis. Quelquefois même on éprouve un plaisir secret à s'attendrir sur ce qu'on ne peut empêcher. Un poëte, assis près d'un tombeau, chantoit sur sa lyre. Que fais-tu? lui dit un sage. — Je me console en pleurant : — et il continua. Vous me demandez des vers du Czar : il m'est impossible de vous en envoyer; c'est une machine immense et dont je ne puis rien détacher. Beaucoup de choses sont jetées, et rien encore n'est poli. Je ne suis point assez content de moi pour m'exposer à vos regards. La muse épique est la plus coquette des neuf sœurs; de sa vie elle n'a paru en négligé. Adieu, Monsieur, conservez-moi des sentimens qui me flattent autant qu'ils m'honorent. Je ne vous dis rien des miens : vous les connoissez, et ils ne changent pas.

MORCEAUX

RETRANCHÉS A LA CENSURE

DANS

L'ESSAI SUR LES ÉLOGES.

Portrait du cardinal de Richelieu.

Examinons les moyens dont il se servit, et de quelle manière il déploya l'autorité royale qu'il usurpoit. Il y avoit deux reines ; il les persécuta toutes deux, et les outragea tour-à-tour ou ensemble. Il traita l'une, plus d'une fois, comme criminelle ; il força l'autre d'être, jusqu'à sa mort, errante et fugitive hors du pays où elle avoit régné, privée de ses biens, manquant du nécessaire, et réduite à implorer, par d'inutiles requêtes, la vengeance du parlement contre son ennemi, qu'elle avoit fait cardinal et ministre. Le roi avoit un frère ; le cardinal, toute sa vie, en fut l'oppresseur et le tyran. Il emprisonna ou fit périr sur l'échafaud plusieurs des amis de ce prince, le

maltraita lui-même, l'obligea plus d'une fois, à force de persécutions, de fuir de la cour et de sortir de France, déclara tous ses partisans coupables de lèse-majesté, et fit ériger une chambre pour les proscrire. Par tout on ne voyoit que des instrumens honteux de supplice, et des effigies de ceux qui avoient échappé à la mort par l'exil. Il y avoit des princes du sang; le cardinal les traite à-peu-près comme le frère du roi; il les emprisonne ou les fait fuir, les avilit ou les écrase. Il y avoit des ministres, des généraux, des amiraux, des maréchaux de France; il suit avec eux le même plan. Le ministre la Vieuville le fait entrer au conseil; le cardinal lui jure sur l'hostie une amitié éternelle; le cardinal, six mois après, le fait arrêter. Le duc de Montmorency avoit la place d'amiral; le cardinal l'en dépouille, et la prend pour lui sous un autre nom. Ce même duc, en 1630, gagne une bataille en Italie, et, en 1632, perd la tête sur un échafaud, pour s'être ligué avec le frère du roi contre le ministre : il est vrai qu'il avoit été pris les armes à la main. Les deux princes de Vendôme, fils de Henri IV, sont emprisonnés à Vincennes; le comte de Soissons fuit en Italie; le duc de Bouillon sauve sa tête par l'échange de Sedan. Parmi les maréchaux de France, le maréchal Ornano, arrêté en 1636, meurt à Vincennes; le maréchal de Marillac, après quarante ans de service, est décapité, sous prétexte de concussions, c'est-à-dire, comme il le disoit lui-

même, pour un peu de paille et de foin ; le maréchal de Bassompierre, un des meilleurs citoyens, est mis à la Bastille, en 1631, et y reste onze ans, c'est-à-dire, jusqu'après la mort du cardinal. En 1626, le comte de Tallerand-Chalais, ennemi du cardinal, est jugé à mort, et exécuté à Nantes. En 1631, Marillac, le garde-des-sceaux, frère du maréchal, est aussi arrêté, et meurt prisonnier à Châteaudun. En 1632, Châteauneuf, autre garde-des-sceaux, est mis en prison sans forme de procès. En 1633, le commandeur du Jars et d'autres sont condamnés à perdre la tête ; un seul a sa grâce sur l'échafaud ; tous les autres sont exécutés. En 1638, le duc de la Valette, fugitif, est condamné à mort par des commissaires, exécuté en effigie, et déclaré innocent après la mort du cardinal. En 1642, Cinc-Mars, favori du roi, est exécuté pour avoir conspiré contre le cardinal : de Thou, qui avoit su la conspiration, et qui s'y étoit opposé de toutes ses forces par ses conseils, est aussi arrêté, jugé à mort et exécuté. C'est ainsi que le cardinal traita tous les grands et les hommes en place qui étoient, ou qu'il regardoit comme ses ennemis. Le roi avoit des favoris, des confesseurs et des maîtresses ; le cardinal les fit exiler, les fit arrêter, ou les obligea de prendre la fuite, dès qu'ils eurent le courage de lui déplaire. Les particuliers même furent exposés à sa vengeance. Urbain Grandier est condamné comme magicien et brûlé vif en 1634 : son premier crime étoit

étoit d'avoir disputé, dans des écoles de théologie, le rang à l'abbé Duplessis-Richelieu. Tous ceux qui étoient amis de ses ennemis, tous ceux qui approchèrent, à quelque titre et de quelque manière que ce fût de la mère ou du frère du roi, créatures, confidens, domestiques, médecins même, furent arrêtés, dispersés, condamnés, et perdirent ou la liberté ou la vie. Il y avoit des lois, il n'en respecta aucune dès qu'il s'agissoit des intérêts de sa haine; il persécuta ceux qui les réclamoient; il opprima les corps établis pour en être les dépositaires et les vengeurs. Jamais il n'y eut en France autant de commissions. On sait que Richelieu se servit toujours de cette voie pour assassiner juridiquement ses ennemis. Laubardemont, conseiller d'état, et l'un de ces hommes lâches et cruels faits pour servir d'instrument au plus cruel despotisme, pour égorger l'innocence aux pieds de la fortune, pour calculer toutes les infamies par l'intérêt, et avilir le crime même aux yeux de celui qui le commande et qui le paie, Laubardemont, enivré de sang et affamé d'or, présidoit à la plupart de ces tribunaux, alloit prendre d'avance les ordres de la haine, les recevoit avec le respect de la bassesse, se pressoit d'obéir pour ne pas faire attendre la vengeance; et, après avoir immolé sa victime, venoit, pour le salaire d'un meurtre, recevoir le sourire d'un ministre. C'est ainsi qu'Urbain-Grandier fut traîné dans les flammes, Marillac, Cinc-Mars et de Thou sur les échafauds.

Ce n'est pas tout ; les premiers juges de Marillac l'admettent à se justifier ; le cardinal fait casser l'arrêt et lui donne d'autres juges. Parmi ses juges étoient ses plus violens ennemis. M. du Châtelêt, avocat-général au parlement de Rennes, refuse d'être du nombre des commissaires ; le cardinal le fait arrêter et le fait mettre en prison. On traîne l'accusé, chargé de chaînes, jusques dans la maison de campagne du cardinal ; et c'est-là, contre toutes les lois du royaume, c'est sous les yeux et dans la maison même de son ennemi, qu'on lui fait son procès. Les lois de l'église défendent à un ecclésiastique d'instruire un procès criminel, et c'est le sous-diacre Châteauneuf, garde-des-sceaux, le même qui avoit recueilli la dépouille d'un des deux frères, qui prononce la sentence de mort contre l'autre. Le procureur-général Molé conclut au parlement à recevoir l'appel du procès ; le cardinal assemble un conseil pour le décréter. Voilà comme on procéda dans l'affaire de Marillac. Il ne faut pas oublier que, par arrêt du parlement, son innocence fut reconnue ; mais c'étoit après la mort du cardinal, et sa tête, en attendant, étoit tombée sur l'échafaud. On veut condamner le duc de la Valette au même supplice ; et comme les crimes manquoient, on lui en fait un de s'être mis par la fuite à couvert des vengeances du ministre. De Thou n'en a d'autres que de n'avoir point été le délateur de ses amis. Tous les juges qui témoignent du courage sont écartés. Il n'y a

point de preuves ; on corrompt Cinc-Mars, à qui on promet la vie. Il n'y a point de loi ; on déterre une vieille loi dans le code romain, rendue par des ministres despotes, sous deux princes imbécilles, employée une seule fois en France, sous un tyran. L'abbé de Thou sollicite pour son frère et réclame les lois ; le cardinal l'exile et lui défend d'approcher du roi, sous peine de la vie. Le roi avoit permis à l'évêque de Toulon de solliciter pour son beau-frère ; le cardinal, par lettre-de-cachet, lui défend ce que le roi avoit permis. Le cardinal lui-même est à Lyon pendant qu'on y instruit le procès ; on lui rend compte de tout ; chaque jour il fait venir les juges, et de tout le poids de sa puissance sollicite le meurtre. Le chancelier hésite et le combat ; le cardinal répond : *Il faut que de Thou meure.* On emploie toute l'adresse de l'art pour que l'innocent n'échappe point : un des juges est contraire à l'arrêt de mort, on le fait opiner le dernier. Enfin, l'arrêt se prononce. Le chancelier, sur le bureau même, écrit au cardinal. Il manquoit un bourreau, le chancelier l'achète et le paie de son argent. Il refond ensuite et change tous les actes de la procédure. C'est ainsi qu'un cardinal, qu'un ministre et qu'un prêtre faisoit observer les lois dans les jugemens. On assure que le même homme fit demander au pape, sous le nom du roi, un bref pour faire mourir qui il voudroit dans les prisons, sans charge de conscience et sans forme de procès ; comme s'il y avoit une puis-

sance qui pût affranchir des lois de la nature et de l'humanité ; comme si un bref pouvoit autoriser des assassinats.

Celui qui se jouoit ainsi des lois ne devoit point avoir plus de respect pour leurs ministres. Il destitua arbitrairement des magistrats ; il écrasa les parlemens ; il interdit des cours souveraines. En 1631, il envoie au parlement un arrêt du conseil, qui déclare tous les amis du frère du roi coupables de lèse-majesté. Les voix s'y partagent. Le parlement est mandé ; on déchire sa procédure, et trois des principaux membres sont exilés. En 1636, il crée, pour avoir de l'argent, vingt-quatre charges nouvelles : le parlement se plaint ; le cardinal fait emprisonner cinq magistrats. Ainsi, par tout il déployoit avec une inflexible hauteur les armes du despotisme ; c'est ainsi qu'il vint à bout de tout abaisser.

Pour voir maintenant s'il travailla pour l'état ou pour lui-même, il suffit de remarquer qu'il étoit roi sous le nom de ministre ; que, secrétaire d'état en 1624, et chef de tous les conseils en 1639, il se fit donner pour le siége de la Rochelle les patentes de *général ;* que, dans la guerre d'Italie, il étoit *généralissime*, et faisoit marcher deux maréchaux de France sous ses ordres ; qu'il étoit amiral, sous le titre de surintendant-général de la navigation et du commerce ; qu'il avoit pris pour lui le gouvernement de Bretagne et tous les plus riches bénéfices du royaume ; que, tandis qu'il faisoit abattre dans les provinces toutes

les petites forteresses des petits seigneurs, et qu'il ôtoit aux calvinistes leurs places de sûreté, il s'assuroit pour lui de ces mêmes places; qu'il possédoit Saumur, Angers, Honfleur, le Hâvre, Oléron et l'île de Rhé, usurpant pour lui tout ce qu'il ôtoit aux autres; qu'il disposoit en maître de toutes les finances de l'état; qu'il avoit toujours en réserve chez lui trois millions de notre monnoie actuelle; qu'il avoit des gardes comme son maître, et que son faste effaçoit le faste du trône. Ainsi sa grandeur éclipsoit tout. S'il humilia les grands, ce ne fut point pour l'intérêt des peuples; jamais ce sentiment n'entra dans son ame. Il étoit ambitieux et il vouloit se venger : il s'éleva sur des ruines.

Si, pour achever de le connoître, nous demandons maintenant ce qu'il fit pour les finances, pour l'agriculture, pour le commerce, pendant près de vingt ans qu'il régna, la réponse sera courte : rien. Ces grandes vues d'un ministère qui s'occupe de projets d'humanité et du bonheur des nations, et qui veut tirer le plus grand parti possible et de la terre et des hommes, lui étoient entièrement inconnues : il ne paroît pas même qu'il en eût le talent. Les finances, sous son règne, furent très-mal administrées. Après la prise de Corbie, en 1636, on avoit à peine de quoi payer les troupes : il fut réduit à la misérable ressource de créer des charges de conseiller au parlement. Sous lui, les provinces furent toujours très-foulées : d'une main il abattoit

les têtes des grands, et de l'autre il écrasoit les peuples. Presque toutes ses opérations de finance se réduisirent à des emprunts et à une multitude prodigieuse de créations d'offices, espèce d'opération détestable qui attaque les mœurs, l'agriculture, l'industrie d'une nation, et qui d'une richesse d'un moment fait sortir une éternelle pauvreté. L'état, sous Richelieu, paya communément quatre-vingts millions à vingt-sept livres le marc, c'est-à-dire, près de cent soixante millions d'aujourd'hui. Le clergé qui, sous Henri IV, donnoit avec peine treize cent mille livres, sous les dix dernières années du cardinal paya, année commune, quatre millions. Enfin, ce ministre endetta le roi de quarante millions de rente; et à sa mort, il y avoit trois années consommées d'avance. On peut donc lui reprocher d'avoir prodigieusement augmenté cette maladie épidémique des emprunts qui devient de jour en jour plus mortelle; d'avoir donné l'exemple de la multiplication énorme des impôts; d'avoir aggravé tour-à-tour et la misère par le despotisme, et le despotisme par la misère; de n'avoir jamais vu que je ne sais quelle grandeur imaginaire de l'état, qui n'est que pour le ministre, et dont le peuple ne jouit point; et d'avoir sacrifié à ce fantôme les biens, les trésors, le sang, la paix et la liberté des citoyens.

Voilà pourtant l'homme à qui la poësie et l'éloquence ont prodigué les panégyriques pendant un siècle. Les lois qu'il a violées, les

corps de l'etat qu'il a opprimés, les parlemens qu'il a avilis, la famille royale qu'il a persécutée, les peuples qu'il a écrasés, le sang innocent qu'il a versé, la nation entière qu'il a livrée toute enchaînée au pouvoir arbitraire auroient dû s'élever contre ce coupable abus des éloges, et venger la vérité outragée par le mensonge. Ce n'est pas qu'on prétende attaquer ici les qualités que put avoir ce ministre; on convient qu'il eut du courage, un grand caractère, cette fermeté d'ame qui en impose aux foibles, et des vues politiques sur les intérêts de l'Europe : mais il me semble qu'il eut bien plus de caractère que de génie : il lui manqua surtout celui qui est utile aux peuples, et qui, dans un ministre, est le premier, s'il n'est le seul. D'ailleurs, je cite ici le cardinal de Richelieu au tribunal de la justice et de l'humanité; on les a trop oubliées quand il a fallu juger des hommes en place. Il semble qu'il y ait pour eux une autre morale que pour le reste des hommes : on cherche toujours s'ils ont été grands, et jamais s'ils ont été justes; celui même qui voit la vérité craint de la dire. L'esprit de servitude et d'oppression semble errer encore autour de la tombe des rois et des ministres. Qu'on les adore de leur vivant, cela est juste; c'est le contrat éternel du foible avec le puissant : mais la postérité, sans intérêt, doit être sans espérance comme sans crainte. L'homme, esclave pour le présent, est du moins libre pour le passé; il peut aimer ou haïr, approu-

ver ou flétrir d'après les lois et son cœur. Malheur au pays où, après plus de cent ans, il faudroit avoir encore des égards pour un tombeau et pour des cendres !

Portrait de Le Tellier.

On ne peut douter que les deux oraisons funèbres de Le Tellier, où Fléchier et Bossuet le représentent comme un grand homme et comme un sage, le jour et le lendemain qu'elles furent prononcées, n'aient été fort applaudies à la table et dans l'antichambre de Louvois, qui étoit son fils et qui étoit tout-puissant ; mais si elles avoient été lues à ceux qui avoient suivi la vie entière de Le Tellier, qui l'avoient vu s'élever par degrés, et qui, si l'on en croit les mémoires du temps, n'avoient jamais vu en lui qu'un courtisan adroit, toujours occupé de ses intérêts, rarement de ceux de l'état, courant à la fortune par la souplesse et l'augmentant par l'avarice, flatteur de son maître et calomniateur de ses rivaux ; si elles avoient été lues à Fouquet dans sa prison, à ce même Fouquet dont Le Tellier fut un des plus ardens persécuteurs, qu'il traita avec la basse dureté d'un homme qui veut plaire, et qu'il chercha à faire condamner à mort, sans avoir cependant le bonheur cruel de réussir ; si elles avoient été lues en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, à toutes ces familles de François que la

la révocation d'un édit célèbre, révocation pressée, sollicitée et signée avec transport par Le Tellier, fit sortir du royaume et obligea d'aller chercher un asile et une patrie dans des contrées étrangères, qu'auroient pensé tous ces hommes et des oraisons funèbres, et de l'éloquence, et des orateurs ?

Du rang qui appartient à Louis XIV parmi les rois.

Il ne sera pas mis au rang sacré des Antonins: trop de maux se sont mêlés à sa grandeur. Il ne sera pas mis non plus parmi ces grands hommes d'état nés pour être conquérans et législateurs, puissans par leur génie, grands par leur propre force, qui ont créé leur siècle et leur nation, sans rien devoir ni à leur nation, ni à leur siècle : cette classe des souverains n'est guère plus nombreuse que la première ; mais il en est une troisième qui a droit aussi à la renommée : ce sont ceux qui, placés par la nature dans une époque où leur nation étoit capable de grandes choses, ont su profiter des circonstances sans les faire naître ; ceux qui avec des défauts ont déployé néanmoins un esprit ferme et toute la vigueur du gouvernement, qui, suppléant par le caractère au génie, ont su rassembler autour d'eux les forces de leur siècle et les diriger, ce qui est une autre espèce de génie pour les rois : ceux qui, désirant d'être utiles,

mais prenant l'éclat pour la grandeur, et quelquefois la gloire d'un seul pour l'utilité de tous, ont cependant donné un grand mouvement aux choses et aux hommes, et laissé après eux une trace forte et profonde. Tel fut à-peu-près Louis XIV.

On l'a comparé à Auguste ; il lui ressembla bien peu. Il n'eut ni sa fureur, ni sa politique, ni ce contraste singulier du plus grand courage d'esprit dans une ame lâche, ni ce mélange d'une ambition ardente et de la plus grande simplicité, ni cette séduction si douce qui n'avertissoit jamais de l'empire, et enchantoit des hommes fiers que la nature n'avoit point destinés à lui obéir. Il y a apparence que Louis XIV, né à Rome, ne seroit point devenu le maître du monde. Il sut, comme Auguste, employer les talens qu'il n'avoit pas, et faire servir les grands hommes à sa renommée ; mais il falloit qu'Octave se servît de ses égaux pour sa grandeur ; et leur persuadât qu'il avoit droit à leurs victoires, quoiqu'il ne tînt ce droit que de leurs victoires même ; tandis que Louis XIV, armé de la souveraineté, commandoit à des hommes qui lui étoient soumis, etc.

RELATION

De la captivité du Grand Frédéric dans les prisons de Custrin, et du supplice du jeune Katt, son favori (*).

Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, et Georges II, roi d'Angleterre, quoique beaux-frères, et élevés presqu'ensemble, conçurent l'un pour l'autre, de très-bonne heure, une antipathie qui, passant des personnes aux affaires, influa sur les plus grands événemens. Sophie Dorothée, reine de Prusse et sœur du roi d'Angleterre, n'omit rien pour leur réconciliation. On avoit proposé depuis long-temps les doubles mariages du prince royal avec une princesse d'Angleterre et du prince de Galles avec la princesse royale de Prusse; elle jugea ce moyen un des plus avantageux qu'elle pût employer : elle s'en occupa donc

(*) Voltaire a traité le même sujet dans ses mémoires; mais il y a cette différence entre la relation de Thomas et celle de Voltaire, que la première a la gravité qui convient à l'histoire, et que la seconde est pleine de sarcasmes contre le grand Frédéric : ce qui prouve que le poëte françois avoit conservé le souvenir de la scène qu'il avoit éprouvée à Francfort (*note de l'éditeur*).

avec ardeur, mais moins encore pour réunir ces deux maisons, quoiqu'elle le désirât vivement, que pour soustraire le prince royal au joug du despotisme que le roi appesantissoit sur lui chaque jour.

Cette négociation, reprise et abandonnée plusieurs fois, devint plus vive en 1730; mais le comte de Seckendorf qui faisoit à Berlin les fonctions de ministre de l'empereur sans en avoir le titre, se servit de l'ascendant que son adresse lui avoit donné sur le roi de Prusse, pour l'éloigner de cette double alliance et le porter à quelque procédé qui le brouillât sans retour avec le roi d'Angleterre. Il conseilla à ce prince de proposer seulement le mariage de sa fille avec le prince de Galles, en déclarant que si sa proposition n'étoit pas acceptée dans un temps limité, il ne seroit plus question de cette affaire.

Frédéric-Guillaume se prêta aux insinuations de Seckendorf, et sans égard pour la réponse qu'il devoit attendre, il chercha à établir la princesse royale avec quelque prince allemand. Un jour il entra subitement dans la chambre de la reine, suivi du prince Henri, margrave de Brandebourg et d'un ministre évangélique : « Allons, Madame, lui dit-il, » puisque Guillelmine est ici, il faut la marier » sur-le-champ avec Henri ; le ministre va » prononcer les paroles, et les pauvres en» fans iront ensuite se coucher. » La jeune princesse s'évanouit, et l'affaire ne fut pas poussée plus loin. Cependant le roi d'Angle-

terre, à la sollicitation de sa sœur, envoya à Berlin le chevalier Hottam, pour tâcher de lever les difficultés qui s'opposoient au double mariage; mais Frédéric-Guillaume s'étant emporté d'une manière indécente dans la première audience particulière qu'il lui accorda, le ministre qui crut la dignité de son maître blessée, refusa les excuses que le roi voulut lui faire faire et repartit sur-le-champ.

La reine vit avec la plus grande douleur échouer cette négociation; la famille royale n'en fut pas moins affligée. Le roi tourmentoit sans relâche ses enfans par ses caprices et par les plus indignes traitemens; il ne pouvoit pardonner au prince royal son désir d'épouser la princesse d'Angleterre. Il disoit hautement qu'il ne le marieroit qu'à l'âge de trente ans, ou quand il n'en auroit plus le désir. Les rigueurs les plus humiliantes, des menaces terribles et répétées sans cesse, enfin des coups même qu'il lui donnoit dans ses accès de colère, tout avoit jeté ce jeune prince dans le désespoir. Il écrivit à la princesse royale que son amitié pour elle l'avoit jusqu'alors retenu; mais que ne pouvant plus soutenir sa situation, il étoit enfin résolu à chercher un asile. Son dessein étoit de passer en France, et le ministère lui avoit fait dire qu'il y seroit bien reçu. Le hasard lui offrit bientôt l'occasion qu'il cherchoit pour s'échapper.

Le roi étoit dans l'usage de parcourir tous les ans quelques provinces de ses états; il partit donc au commencement de juillet pour la

Westphalie. Sa défiance le fit balancer long-temps s'il permettroit au prince royal de l'accompagner; il s'y détermina enfin, mais après avoir pris toutes sortes de précautions pour éclairer ses démarches.

On comptoit à peine un mois depuis leur départ, lorsqu'il arriva de Wesel à Berlin un courrier de la part du roi, portant des ordres au feld-maréchal Natzmer de s'assurer de la personne de M. Katt, lieutenant dans les gendarmes, et de le prendre en vie, s'il étoit possible. Les mêmes nouvelles annoncèrent que le prince royal étoit arrêté.

On n'ignora pas long-temps la cause de cet événement : M. Katt étoit un jeune homme de dix-huit ans, chevalier de Malte et proche parent de M. Katt, feld-maréchal et gouverneur de la ville de Berlin. Le prince royal dont il étoit le favori, avoit concerté avec lui le projet de son évasion. La veille même du départ pour le voyage de Westphalie, le roi l'avoit maltraité de la manière la plus cruelle; il fit part à M. Katt de sa dernière résolution: celui-ci épouvanté à l'approche du péril, et ne songeant qu'avec frayeur aux suites terribles d'une pareille entreprise, dépêcha aussitôt un exprès au prince, pour le supplier d'y renoncer. On ne sait si la lettre fut interceptée, ou s'ils furent trahis par l'infidélité d'un valet-de-chambre; quoiqu'il en soit, leur captivité fut une suite de la découverte que le roi avoit faite du projet de son fils.

Cette nouvelle répandit le deuil dans toute

la ville de Berlin. La violence du caractère du roi étoit connue. La reine cessa de tenir cour, et toute la famille royale fut dans la désolation.

Le roi arriva à Potsdam le 26 août; le lendemain, il se rendit à Berlin. Le silence et l'effroi le suivirent par tout. Sa première démarche fut de faire conduire M. Katt à son palais où il l'interrogea lui-même; il le dégrada ensuite de noblesse, le priva de sa charge militaire, lui arracha la croix, et le fit revêtir d'un sarrau de toile en sa présence.

La situation du prince royal excitoit surtout la compassion; on l'avoit d'abord conduit à Mitwald, village à cinq milles de la capitale, d'où il fut transféré quelques jours après dans la forteresse de Custrin. On commença par lui ôter son régiment, sa compagnie des grands grenadiers et le drapeau des Cadets. Ses chevaux furent vendus; le roi, aidé d'un page, jeta lui-même dans des tonneaux sa bibliothèque composée de quatre mille volumes qu'il envoya à Hambourg pour y être vendue à l'encan. On mit des barreaux de fer à ses fenêtres. Il avoit une aversion invincible pour la bière, il y eut des ordres de ne pas lui servir d'autre boisson. On le réduisit à une misérable tasse d'étain pour boire; on lui ôta jusqu'à ses peignes. Il fut défendu, sous peine de la vie, au seul homme qui entroit dans sa chambre pour lui porter à manger, de s'entretenir avec lui. Il conserva cependant sa gaieté au milieu de ses souffrances; la fermeté qu'il montra dans les interrogatoires qu'il subit le fit admirer.

Lorsqu'on lui annonça qu'il ne lui étoit assigné que huit gros par jour pour sa nourriture, il répondit, en faisant allusion à l'avarice sordide de son père, qu'il lui étoit indifférent de souffrir la faim à Custrin ou à Postdam; mais accablé à-la-fois par la multitude de ses maux, privé des choses les plus nécessaires, couvert de vermine, traité plus durement que le plus grand des criminels, il tomba dangereusement malade

Cependant tous les soins que le roi se donna pour éclaircir les soupçons que son caractère défiant lui inspiroit ne purent lui procurer aucune lumière. Il ne savoit à quoi s'arrêter; tantôt il croyoit que le dessein de son fils avoit été de passer en Angleterre, pour s'y marier avec la princesse qui lui avoit été promise; tantôt il s'imaginoit que ce complot couvroit une conspiration contre sa vie; mais ce qui mortifioit le plus son orgueil, c'est qu'il étoit convaincu qu'on le regardoit comme un tyran, et qu'il passoit pour tel aux yeux de toute l'Europe.

Seckendorf avoit excité les premiers transports de sa colère et l'entretenoit dans son ressentiment. Quelques puissances ayant tenté d'intercéder pour le prince royal, il déclara à leurs ministres qu'il verroit avec peine qu'on voulût se mêler de ses affaires domestiques. La cour de Vienne feignit aussi de vouloir offrir son entremise; mais elle le fit avec cette mollesse qui montre que l'on craint de réussir; le comte de Seckendorf même, quoique

quoique parent de M. Katt, prit le parti de s'éloigner, sous prétexte d'affaires.

Frédéric-Guillaume paroissoit résolu de faire mourir le prince royal; il ne le nommoit plus son fils : ce n'étoit plus que le *fripon*, le *vaurien*, le *coquin*, le *malheureux* enfermé à Custrin. Le général Genckel, envoyé de Hollande, ayant cru apercevoir un moment favorable pour l'adoucir, voulut lui représenter le projet du prince comme un tour de jeunesse qu'il étoit de sa bonté de pardonner. Le roi transporté à ce seul mot, et ne pouvant plus parler à force de colère, appliqua le doigt sur son bras, voulant répéter par ce signe le mot si connu : « Que quand on avoit du mauvais sang, il falloit se le faire tirer. »

Tous ceux qui avoient eu le malheur d'approcher le jeune prince ou d'en être aimés, se virent exposés aux cruels ressentimens du roi. L'amitié de la princesse royale pour son frère pensa lui devenir funeste.

Frédéric-Guillaume s'étoit rendu si redoutable à ses sujets, que M. Meinderhagen, son ministre à la Haye, ayant manqué M. Duett, soupçonné d'être un des complices du prince royal, et que le roi lui avoit donné ordre de faire arrêter, mourut subitement d'effroi.

Avant sa détention, le prince royal alloit jouer quelquefois de la flûte chez un maître d'école de Postdam, qui donnoit des concerts dans sa maison; cet homme avoit une fille de quinze à seize ans, qui avoit une très-jolie figure. Malgré sa beauté et les visites du prince,

elle passoit pour très-sage ; la malignité, toujours prompte à soupçonner, n'avoit pas même osé attaquer sa réputation. Le prince royal pour donner au père une foible marque de sa générosité, envoya à sa fille un habit d'une simplicité conforme à son état, qu'il fit même passer par les mains de ses parens. Le roi l'ayant su, ordonna qu'elle fût interrogée et qu'on lui fît un rapport. Comme il avoit résolu de la trouver coupable, quoique son innocence fût bien reconnue, il prononça lui-même sa condamnation. Cette jeune personne, aussi intéressante par son innocence que par sa beauté, fut promenée par toute la ville, fouettée par la main du bourreau, enfermée ensuite à Spandaw, et son père et sa mère furent chassés du pays.

Cependant la triste situation du prince intéressoit tout le monde et fixoit sur lui les yeux de l'Allemagne. Le roi, pour n'avoir trouvé aucun indice des projets qu'il avoit soupçonnés, n'en étoit que plus furieux. Il pardonnoit moins encore à son fils de n'avoir point avoué que son projet réel étoit de déserter. Son intention étoit, s'il eût arraché cet aveu, de faire passer la volonté pour le fait, et de faire juger le prince comme déserteur ; il étoit sûr alors que la loi prononceroit la peine de mort contre lui.

Enfin, après de longues incertitudes, il se détermina à renvoyer l'affaire devant un conseil de guerre ; ce conseil se tint à deux mille de Berlin. Le prince d'Anhalt ayant refusé d'y présider, M. de Schulembourg, lieutenant-

général, fut choisi pour le remplacer. Le roi ordonna, dans les termes les plus forts, à tous ceux qui le composoient de juger Frédéric comme un officier ou comme un simple soldat. Il avoit fait écrire à la tête de tous les actes du procès :

Actes de déposition de la cause de désertion de ce fripon de Frédéric qui réside à Custrin.

Au reste sa cruauté ne suspendit pas son avarice; il fixa aux commissaires une table si modique, qu'il les mit dans l'obligation de précipiter leur jugement, pour ne pas courir le risque de mourir de faim.

Mylius faisant les fonctions d'auditeur-général, accusa le prince sous le nom du lieutenant-colonel Fritz; mais il s'éleva aussitôt de grands débats sur la difficulté de le condamner sous ce titre; on fit même au roi de vives représentations. Des juges ordinaires auroient plié sous son despotisme; un conseil militaire eut le courage d'y résister. M. Katt fut condamné à être cassé et enfermé; mais le conseil déclara que, malgré les ordres du roi de juger un certain homme nommé le colonel Fritz, convaincu de désertion, ils ne pouvoient prononcer sur un rapport de cette nature.

Le roi parut peu satisfait de ce jugement; on ne lui en eut pas plutôt rendu compte, qu'il aggrava lui-même la sentence en condamnant le malheureux Katt à avoir la tête tranchée devant les fenêtres et sous les yeux du prince royal.

L'ordre qu'il donna pour son exécution est trop singulier pour ne pas le citer ; il portoit que « le lieutenant Katt ayant tramé une dé-
» sertion avec *le soleil levant*, il ne concevoit
» pas sur quelles raisons frivoles s'étoit fondé
» le conseil de guerre pour ne pas le condam-
» ner à perdre la vie ; que dans sa jeunesse,
» il avoit parcouru les écoles et appris le pro-
» verbe : *Fiat justitia et pereat mundus !*
» qu'ainsi il vouloit, par égard pour la jus-
» tice, que Katt, quoiqu'il eût, selon les lois,
» mérité pour ses crimes de *laesae majesta-*
» *tis* d'être tenaillé et pendu, fût seulement
» mis à mort par le glaive, par considération
» pour sa famille. Il étoit encore ordonné au
» conseil de guerre de dire à Katt, en lui an-
» nonçant cette nouvelle, que sa majesté en
» avoit de la peine ; mais qu'il valoit mieux
» qu'il mourût que de voir la justice bannie
» du monde. Le 1er. novembre 1730. »

Le jour de l'exécution fut fixé au 6 de novembre. L'infortuné Katt fut conduit à Custrin ; on fit les apprêts de cet affreux spectacle sur les remparts de la ville, au-dessous des fenêtres du prince royal. On l'éveilla le même jour à cinq heures du matin, pour l'avertir de l'exécution ; le roi avoit même ordonné qu'on le forçât à en être le spectateur, s'il refusoit de l'être volontairement. Vers les dix heures du matin, un détachement de gendarmes amena M. Katt jusqu'au cercle que formoit la garnison de la place. Il n'y fut pas plutôt, que le prince parut à la fenêtre, ac-

compagné de deux capitaines; après avoir fixé quelque temps ses yeux baignés de larmes sur son ami infortuné qui alloit mourir, il lui cria en françois, d'une voix tendre : « Mon cher » Katt, je vous demande pardon de vous avoir » précipité dans le malheur où vous êtes. » Le lieutenant lui répondit sans émotion : « Mon- » seigneur, si j'avois dix vies à perdre, je les » donnerois volontiers pour réconcilier votre » altesse royale avec le roi son père. » Il s'approcha ensuite d'une petite élévation de sable destinée à l'exécution; il se déshabilla tranquillement, se mit à genoux, et d'une main ayant envoyé un baiser au prince, comme pour dernier adieu, il enfonça de l'autre son bonnet sur ses yeux, et dans le même instant la tête fut emportée. A cette vue, le prince royal perdit connoissance et tomba, comme s'il eût été frappé du même coup. Le silence fit bientôt place aux cris de l'indignation; on accusoit hautement la cruauté du roi. Ce fut en vain qu'il menaça de faire couper la langue à ceux qui oseroient juger sa conduite ; on n'en fut que plus empressé à lui rendre justice : chacun nommoit de son véritable nom un maître odieux qui ne pouvant se procurer l'affreux plaisir de faire périr son fils, avoit cherché du moins à jouir de ses tourmens, en le forçant d'être le témoin de la mort d'un ami, et qui osoit encore insulter à la justice, en couvrant de ce nom la plus injuste des cruautés.

La colère du roi étant satisfaite en partie

par le supplice de l'infortuné Katt, les sentimens paternels commencèrent à se faire entendre à son cœur ; il adoucit peu-à-peu l'état de son fils, et après quelques mois, il lui donna la ville de Custrin pour prison. Il le maria ensuite avec une princesse de Brunswick, nièce de l'impératrice.

Telles sont les véritables circonstances qui ont précédé, accompagné et suivi la captivité du grand Frédéric dans les prisons de Custrin.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE SECOND VOLUME.

Fin de la Table des matières.





